

Le monde, son origine, et son antiquité. Première partie.

Contributors

Le Mascrier, Jean Baptiste, 1697-1760
Chesneau de Marsais, C.

Publication/Creation

London ; [Paris] : [Briasson], [1751]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/h8q6s58c>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







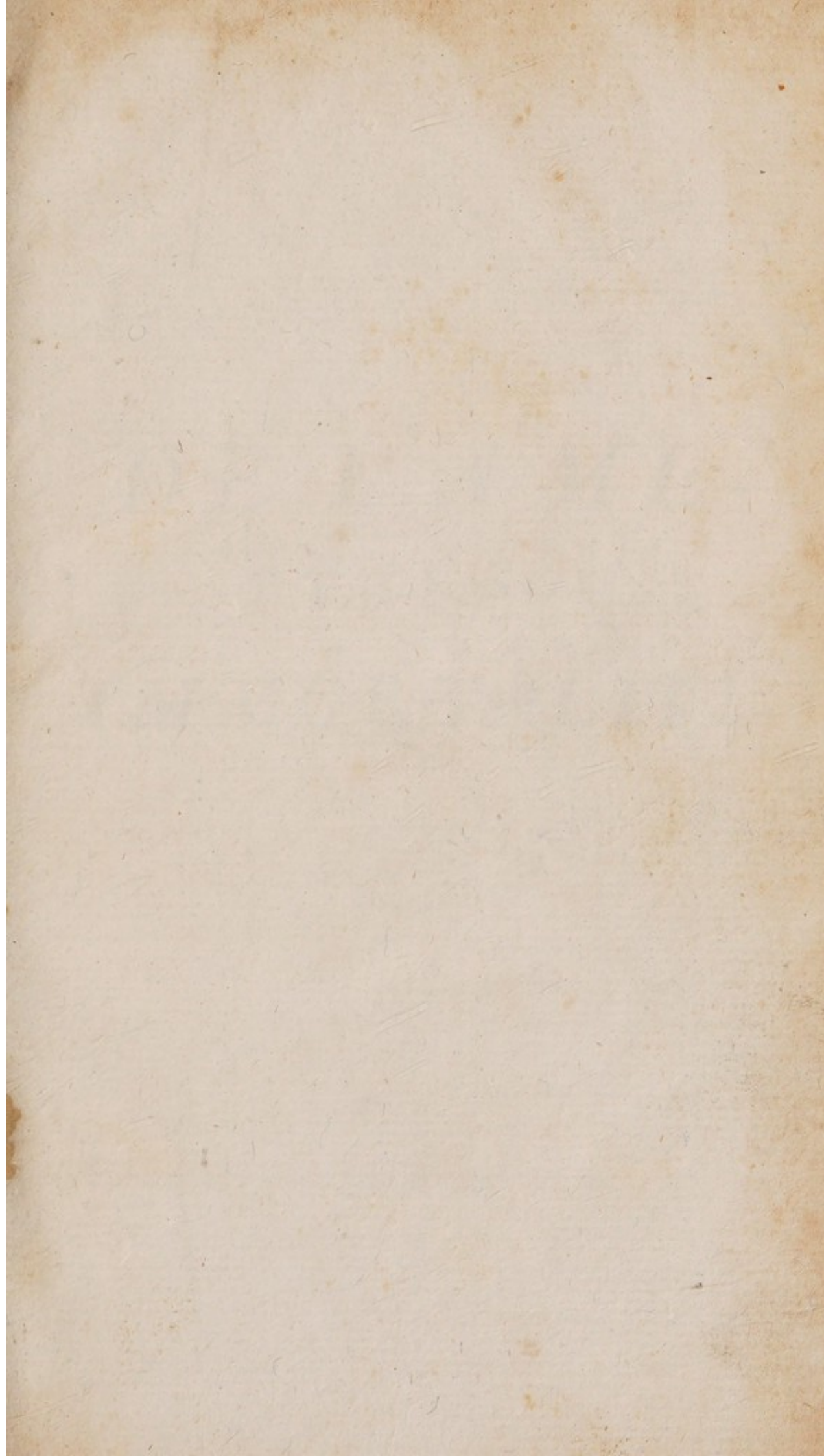
37077/A

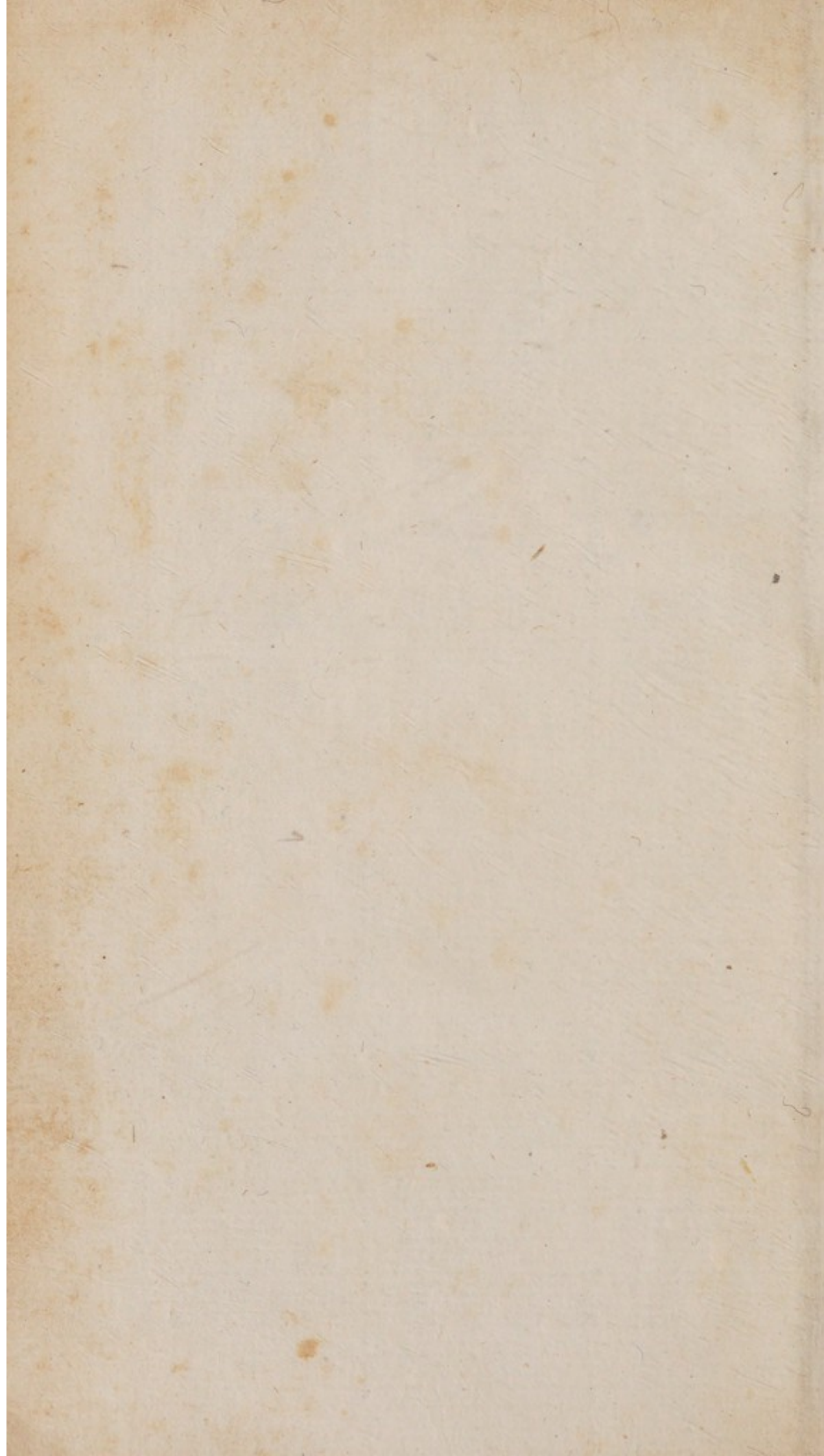
pts 2-3

MONDE, Le.

Pt II by J.B. de Mirabaud

Pt III by J.B. Le Masquier





DE L'ÂME,
ET DE SON
IMMORTALITÉ.

Pts 2-3 of

"Le monde, son
origine et son
antiquité" Ed. Du Marsais
& Le Masnier
(Nouv. Bwg. Gen.)

DE L'ÂME,
ET DE SON
IMMORTALITÉ.

SECONDE PARTIE.

(par J. B. de Mirabaud)



A LONDRES.

M. DCC. LI.

Eheu! quàm miserum est fieri metuendo senem!
Publ. Syrus.





DE L'ÂME , ET DE SON IMMORTALITÉ.



O U J O U R S occupés de l'avenir , la mort même ne borne pas notre inquiétude ; nous la poussons au-delà du tombeau. Nous sçavons qu'il n'est pas question seulement d'une heure , d'une année ou d'un siècle , mais d'une éternité qui nous attend après la mort (a) ; & sans faire attention à

(a)

Non unius horæ

Ambigitur status , in quo sit mortalibus omnis

Partie II.

A

cette autre éternité qui nous a précédés , nous n'envisageons qu'avec effroi celle qui doit nous suivre. L'essai que les hommes font pendant toute leur vie des plaisirs & des peines , leur en fait souhaiter ou craindre d'infiniment plus durables ; & cette pensée produit en eux un désir violent de connoître quel doit être leur sort, lorsqu'ils cesseront de vivre. C'est ce désir & cette inquiétude générale des hommes, qui ont donné lieu aux raisonnemens qu'ils ont faits dans tous les tems sur la nature de l'ame. Persuadés qu'il faut exister avant que d'être heureux ou misérable , ils ont examiné s'il étoit de l'essence de leur être de subsister encore après la mort. Les uns l'ont cru , & se sont promis l'immortalité ; d'autres ont pensé le contraire , & se sont soumis sans peine à un anéantissement ou plutôt à

Ætas post mortem quæ restat cunque manenda.

Lucret. lib. 3.

une dissolution , qu'ils ont regardée , moins comme le terme de leurs plaisirs , que comme la fin des maux auxquels la nature humaine est nécessairement sujette.

L'extrême intérêt que nous avons à découvrir si nous devons un jour cesser d'être, ou si nous serons toujours , devrait nous engager à faire quelques efforts pour nous en éclaircir. Mais ce n'est point avec un esprit timide & prévenu qui ne connoît & ne respecte que son siècle , qu'on doit entreprendre cette discussion. Il faut sortir de cette enceinte d'opinions présentes , où la nature & l'éducation nous ont enfermés : il faut franchir cette barrière qui nous environne, donner un champ libre à nos réflexions , nous transporter dans les siècles les plus reculés , & examiner sans préjugé ce qu'on a pensé avant nous sur la nature de notre ame. Par-là on apprendra l'histoire naturelle de cette substance qui nous anime ; on verra le progrès & la source de l'opinion de son

immortalité ; on connoîtra sur quoi cette opinion a été fondée parmi la plus grande partie des Peuples. Mais convenons de la vérité : à s'en tenir à ces seules recherches, on ne verra rien qui mérite de fixer nos sentimens, rien qui ne soit une preuve de la foiblesse de l'esprit humain & de l'aveuglement de notre raison, lorsqu'elle n'est point éclairée par des lumieres supérieures.

CH A P I T R E I.

*Premiere idée que les Hommes ont eue de
l'Ame.*

DE toutes les parties de la Philosophie, la Métaphysique est une de celles que l'on croit avoir perfectionnée le plus dans ces derniers tems. Nos Philosophes plus subtils & plus éclairés que ceux qui avant eux avoient raisonné sur cette matiere, se vantent d'avoir débrouillé ce que les siècles

précédens avoient confondu , & d'avoir prouvé d'une maniere convaincante la spiritualité , & par conséquent l'immortalité de notre ame. La raison dont ils se servent pour démontrer une vérité aussi importante, leur paroît si naturelle & si facile à trouver, qu'ils s'étonnent comment nos peres ne s'en sont point apperçus ; enforte qu'en cela ils reconnoissent la vérité de ce que disoit un Ancien (a) : » Un tems viendra, où l'é-
 » tude & l'application de nos neveux dévoie-
 » leront tous ces mysteres ; un jour nos
 » descendans seront surpris, que nous ayons
 » pû ignorer des choses aussi claires, & dont
 » la découverte étoit si aisée. «

Il n'est point de mon sujet d'entrer ici dans l'examen de cette preuve si claire &

(a) C'est Seneque , qui dans ses Questions naturelles , liv. 7. ch. 25. parlant des Cometes & des Eclipses de Lune , dit : *Veniet tempus , quo ista , quæ nunc latent , in lucem dies extrahet , & longioris ævi diligentia ; veniet tempus , quo posteri nostram tam aperta nos nescisse mirentur.*

si évidente , de cet argument sans réplique par où l'on prétend démontrer invinciblement la spiritualité de l'ame ; cette discussion trouvera sa place dans la suite de ce Traité : mon dessein a été seulement de rappeler à mes Lecteurs ce que l'on pense aujourd'hui de cette substance. Ainsi comme j'entreprends de faire connoître dans ce Chapitre quelle première notion les Hommes en ont eue , en rapprochant ces deux extrémités , je prétens montrer la différence étonnante qui se trouve entre les idées qu'on s'est formées en divers tems d'une même chose.

Aujourd'hui on entend généralement par le mot d'Ame une substance immatérielle tellement unie au corps , que les mouvemens de l'un sont nécessairement suivis des mouvemens de l'autre. Les Anciens s'en étoient formé une idée assez différente. Examinons donc les divers degrés par où l'Ame a passé , avant que de se spiritualiser dans l'esprit des hommes.

Dans sa premiere origine le mot d'Ame ne signifioit que la respiration animale, autrement l'air que nous respirons , & qui est le principe de notre vie. On entendit ensuite par ce terme une matiere subtile & déliée , distinguée de ce corps grossier qu'elle animoit, & pouvant subsister après la dissolution de ses organes ; c'est-à-dire pouvant passer dans un autre corps , & l'animer de même qu'elle avoit animé celui qu'elle quittoit, ou bien être reçue dans un lieu , où elle subsisteroit sans être unie à aucun corps. Enfin on a spiritualisé l'ame, & on en a fait une substance d'une nature absolument différente du corps; mais elle n'est arrivée à ce point que lentement. Combien n'a-t'il pas fallu de siècles , pour accoutumer les hommes à une idée dont ils sont si éloignés par leur maniere naturelle & ordinaire de penser !

Dans notre Langue , & dans la plûpart des Langues vivantes , les termes d'Ame &

d'Esprit ne sont point équivoques, sur-tout depuis que la Philosophie moderne a été introduite : on entend présentement par ces mots un être absolument immatériel. Il n'en étoit pas ainsi du tems de nos Peres. Les Langues anciennes qui nous ont fourni ces termes, ne nous ont point communiqué l'idée qui y étoit alors attachée; ces mots ne signifioient autre chose dans leur origine, que souffler & vent : c'est la première idée que les Anciens ont eue de l'Ame & de l'Esprit; respirer, & être animé, étoient pour eux une même chose. Les termes de ψυχὴ & de πνεῦμα (a), dont on s'est

(a) Ψυχὴ vient de ψύχω, qui signifie *spiro* ou *refrigero*, je souffle, je rafraîchis. Aussi Chrysippe dit-il dans Plutarque, *De Stoïc. repug.* que l'ame n'a été appelée de ce nom Ψυχὴ, que à *refrigeratione*. Ὅθεν καὶ ἀπὸ τριῶν τὴν Ψυχὴν ὠνομαζάσαι παρὰ τὴν ψύξιν.

A l'égard de πνεῦμα, il vient de πνέω, qui signifie *flo*, *spiro*, je souffle, & se prend ordinairement pour le vent : comme Aristote, *De Mundo*, nous l'apprend en ces termes : Ἄνεμος ἔδεν ἐστὶ

servi dans la Langue Grecque pour désigner l'Ame & l'Esprit, veulent dire simplement *la respiration* & le *souffle*; & ceux de *spiritus*, *animus*, *anima*, ne signifient autre chose en Latin que *souffle* & *vent* (a). Les Auteurs Sacrés n'ont pas même d'autres termes dans la Langue Hébraïque pour désigner l'Esprit de Dieu, que celui dont ils se servent pour exprimer le vent & le souffle.

Il n'est pas surprenant que les Juifs aient confondu l'esprit avec le corps, puisque, comme nous le verrons dans la suite, il ne paroît pas que les premiers Ecrivains de cette Nation aient eu aucune idée d'une substance purement spirituelle. Mais on ne peut

πλὴν αἰὲρ πολὺς ῥέων κὶ ἀθρόος, ὅστις αἶμα κὶ πνεῦμα λέγεται; & le même Philosophe, *Politic. lib. 4.* se sert du même terme pour signifier les différens vents: Τῶν πνευμάτων, dit-il, λέγεται τὰ μὲν Βόρεια, τὰ δὲ Νότια.

(b) *Alii ventum, undè anima, vel animus, nomen accepit; quòd Græcè ventus αἶμος dicitur. Lactant. De Opif. Dei, cap. 17.*

s'empêcher d'être étonné , que les Grecs & les Romains qui ont tant raisonné sur la nature de l'ame, n'aient eu dans leurs Langues aucun terme particulier pour la désigner. Or delà je prétens être en droit de conclure , que ni les anciens Grecs , ni les anciens Latins , n'ont eu aucune notion de l'être immatériel , puisque dans leurs Langues, quoique très-fécondes & très-abondantes, il ne se trouve aucun terme pour l'exprimer ; & voici comment je raisonne.

Dans l'origine des Langues , les hommes ont désigné par des noms propres & particuliers toutes les choses , dont ils avoient quelque notion : or il ne se trouve point de Langue ancienne , où l'être immatériel soit exprimé par un terme particulier ; donc les Anciens n'avoient aucune notion de l'être immatériel.

On dira peut-être, que les Anciens n'ayant point d'idée claire de l'Esprit, ne pouvoient le désigner que métaphoriquement. Mais

raisonner de la sorte, c'est confondre l'idée de l'esprit avec la notion de l'esprit. Il suffit d'avoir la notion d'une chose, pour pouvoir désigner cette chose par quelque terme; mais il n'y a aucun rapport d'idée entre un nom & la chose indiquée par ce nom. D'ailleurs n'avons-nous pas aujourd'hui dans nos Langues vivantes des termes particuliers pour exprimer l'Esprit & l'Ame, sans avoir cependant une idée beaucoup plus claire & plus distincte que les Anciens, ni de l'ame, ni de l'esprit? Ces mots, comme je l'ai déjà dit, ne signifient proprement parmi nous qu'un être spirituel & immatériel. Il est vrai que nous nous en servons quelquefois pour désigner un corps très-subtil: nous disons, par exemple, *esprit de vin*, *esprit de nitre*, *esprits animaux*, &c. Mais ces expressions sont métaphoriques dans notre Langue; & parmi nous la première & véritable signification du mot *esprit* est l'être immatériel, au lieu que chez les Anciens c'étoit tout le con-

traire. Dans leurs Langues la matiere étoit la signification propre de ce terme ; & s'ils s'en servoient quelquefois pour désigner l'être immatériel , ce n'étoit que métaphoriquement. Or d'où vient cette différence entre les Langues anciennes & les Langues modernes ? De ce que la notion de l'esprit , ou de l'être immatériel , est postérieure aux premières, & antérieure aux autres.

Lorsque Platon introduisit la spiritualité dans la nature de l'ame , il fut obligé de se servir des termes de sa Langue qui étoient déjà en usage , & qui pouvoient le mieux exprimer la chose qu'il vouloit indiquer. Les Latins en ont usé de même ; & aujourd'hui nos Missionnaires obligés de pratiquer la même chose parmi les Sauvages, à qui ils veulent donner quelque notion d'un être immatériel, sont contraints de s'affujettir à des mots de leurs Langues , qui jusqu'alors avoient désigné quelque chose de corporel. Mais nos Langues modernes ayant trouvé la

notion de l'esprit déjà établie avant leur naissance, ont pû fournir des termes qui n'eussent point d'autre signification propre, que celle de l'être immatériel, quoique dans les Langues anciennes dont ces mêmes termes étoient empruntés, ils eussent un sens très-différent, & s'appliquassent proprement à la matiere. Concluons donc que la premiere idée que les hommes ont eue de l'ame, est celle d'un être matériel.



CHAPITRE II.

Origine de l'immortalité de l'ame.

PAR l'antiquité de l'opinion de l'immortalité de l'ame, on voit que les hommes en ont fait de bonne heure une substance distincte du corps qu'elle animoit, & capable d'exister par elle-même. Il ne faut cependant pas confondre cette immortalité qu'ils lui ont attribuée, avec sa spiritualité, puisque, comme nous le verrons, on la croyoit immortelle long-tems avant que de penser qu'elle fût spirituelle. On doit encore moins confondre le tems auquel on a commencé de la croire spirituelle, avec celui que les Philosophes ont rendu si célèbre par leurs disputes sur son immortalité, puisque les Egyptiens, les Chaldéens & plusieurs autres Peuples la croyoient immortelle long-tems avant que Phérécyde,

Pythagore & Thalès s'avifassent de dogmatifer sur cette matiere.

Quoique nous trouvions chez les Anciens la doctrine de l'immortalité de l'ame établie en même tems en différens endroits de la terre, cependant avec un peu d'attention il ne nous sera pas difficile de démêler à peu près quel Peuple a eu le premier cette opinion, & de fixer au moins le lieu de son origine, si nous ne pouvons en fixer précisément le tems. Les Egyptiens, les Mages, les Chaldéens, les Gaulois & les Thraces, sont ceux chez qui ce sentiment paroît avoir la plus grande antiquité; pour les Grecs, ils conviennent eux-mêmes qu'ils l'ont reçu des Egyptiens: c'est pourquoi nous allons examiner de quelle maniere il a pu s'établir chez chacun de ces Peuples en particulier.

Les Thraces sont fameux entre les Anciens par la certitude avec laquelle ils ont crû l'ame immortelle. Ces Peuples pleuroient

à la naissance de leurs enfans , & se réjouif-
soient à la mort de leurs proches : c'étoit
aussi un usage établi parmi eux pour les fem-
mes , de se brûler toutes vives avec les corps
de leurs maris (a). Or ces coutumes bi-
sarres & cruelles n'étoient fondées que sur

(a) *Edito puero , propinqui eum circumfidentes
comploratione prosequuntur , ob ea mala , quæ ne-
cesse est illi , quod vitam ingressus sit , perpeti : ho-
minem verò fato functum per lulum atque lætitiā
terræ mandant , referentes quot malis liberatus in
omni sit felicitate. Singuli plures uxores habent ,
quorum ubi quis decessit , disceptatio magna sit inter
uxores , quam dilecta fuerit à marito præcipuè.
Quæ talis judicata est , ea à viris ac mulieribus exor-
nata ad tumulum à suo propinquissimo mactatur ,
unàque cum viro humatur , cæteris id sibi pro in-
genti calamitate ducentibus. Herodot. lib. 5. & So-
lin , ch. 10. Concordant omnes ad interitum volun-
tarium , dum nonnulli eorum putant obeuntium ani-
mas reverti , alii non extinguï , sed beatas magis
fieri. Apud plurimos lætuosa sunt puerperia : deni-
que recens natum fletu parens excipit ; contraversum
lata sunt funera , adeò ut exemptos gaudiis prose-
quantur. Fœminæ insiliunt defunctorum rogos coniu-
gum , & quod maximum insigne ducunt castitatis ,
præcípites in flammās eunt. Vid. Valer. Max. lib.
2. cap. 6. & Mel. lib. 2. cap. 2.*

l'opinion

l'opinion de l'immortalité ; & cette opinion leur avoit été inspirée par Zamolxis , leur Législateur. Hérodote nous apprend (a) qu'il avoit enseigné à ces Peuples , qu'au sortir de cette vie ils iroient dans un lieu , où ils jouïroient de toutes sortes de biens ; que pour faire recevoir sa doctrine avec plus de respect , il s'étoit caché pendant trois ans dans un lieu souterrain , & qu'au bout de ce terme il s'étoit fait revoir , comme

(a) *Zamolxis hic homo fuit , Samique servitutem servivit Pythagoræ Mnesarchi filio. Illinc nactus libertatem , in Patriam rediit. Qui cum animadverteret Thraces malè viventes & inscitè , ipse edoctus Ionicum vivendi genus & mores liberaliores , domicilium extruxit , in quod primos quosque popularium in convivium accipiebat , & inter convivandum docebat , neque se , neque suos convivas , nec eos qui ex ipsis in omne tempus nascerentur , interituros ; sed in eum locum ituros , ubi superstites omnium bonorum compotes essent. Dum ea ageret atque diceret , interim subterraneum ædificium struebat : quo prorsus absoluto , è Thracum conspectu se subducit , descendens in illud subterraneum ædificium ; ubi circiter triennium egit , desiderantibus eum Thracibus. Quarto anno se eisdem in conspectum dedit ; atque ita credibilia sunt effecta , quæ illis exposuerat. Herodot. lib. 4.*

Partie II.

B

un homme qui auroit eu commerce avec les Dieux. Diodore de Sicile rapporte (a) qu'il avoit assuré les Thraces, que la Déesse Vesta lui avoit dicté ses loix. Or, selon Hérodote (b), Zamolxis avoit été esclave de Pythagore ; & Diogene Laërce ajoute qu'il avoit été son disciple (c). Ainsi il faut chercher ailleurs que chez les Thraces l'origine de l'opinion de l'immortalité de l'ame.

Les Gaulois ne se sont pas rendus moins célèbres que les Thraces, par le mépris que leur inspiroit pour la mort l'espérance qu'ils avoient conçue de l'immortalité. Les Druides qui étoient tout ensemble leurs Philosophes, leurs Législateurs & leurs Prêtres,

(a) *Apud Arismaspos Zatraustes bonum genium, apud Getas Zamolxis communem Vestam, legum auctorem suarum finxisse perhibentur. Diodor. lib. 1.*

(b) Voyez page précédente, Note (a).

(c) *Habuit (Pythagoras) servum Zamolxim, quem Getæ Deum faciunt, Saturnum, ut ait Herodotus, existimantes. Diog. Laert. in Pythag.*

avoient établi cette opinion parmi eux ; afin de les rendre plus vertueux & plus braves (a). Ils n'avoient pas été trompés dans leur attente. Les Gaulois affrontoient les plus grands périls , & ne craignoient point d'exposer une vie , qu'ils croyoient devoir être suivie d'une autre (b). Cependant il ne paroît point qu'une opinion si fortement établie parmi ces Peuples , eût chez eux une

(a) *Inprimis hoc volunt persuadere , non interire animas , sed ab aliis post mortem transire ad alios ; atque hoc maximè ad virtutem excitari putant , metu mortis neglecto. Cæf. de Bel. Gal. lib. 6. & Mela , lib. 3. cap. 1. Unum ex iis , quæ præcipiunt , in vulgus effluit , videlicet ut forent ad bella meliores , æternas esse animas , vitamque alteram ad manes. Itaque cum mortuos cremant ac defodiunt , apta viventibus olim negotiorum ratio , etiam & exactio crediti deferebatur ad inferos. Vid. Val. Max. lib. 5. Diodor. lib. 6. Strab. lib. 4.*

(a) Vobis auctoribus , umbræ
Non tacitas Erebi sedes , Ditisque profundi
Pallida regna petunt. Regit idem spiritus
artus

origine fort ancienne. César est le premier qui en ait parlé ; & quoique les Gaulois fussent connus long-tems avant lui par les fréquentes irruptions qu'ils avoient faites dans l'Italie & dans la Grece, il n'étoit point encore question qu'ils crussent l'ame immortelle. Les Anciens ne les avoient jamais regardés que comme des barbares & des brutaux. Ce fut donc le commerce que les Druides eurent avec les Grecs, qui avoient envoyé plusieurs Colonies sur les côtes de la Gaule, qui leur apprit une chose que ces Philosophes employèrent depuis fort utilement pour le gouvernement de leurs peuples. Justin est positif sur cet article. » Les

Orbe alio : longæ , canitis si cognita , vitæ
Mors media est

. Inde ruendi

In ferrum mens prona viris , animæque
capaces

Mortis , & ignavum redituræ parcere vitæ.

Lucan. *De Bel. Civ.* lib. 1.

» habitans de Marseille enseignerent, dit-
 » il (a), aux Gaulois une maniere de vivre
 » raisonnable : ils leur apprirent à cultiver
 » la terre, à s'assujettir à des loix ; & ils
 » métamorphosèrent tellement ces hommes
 » sauvages & féroces, qu'il sembloit que
 » les Gaulois eussent été transportés en
 » Grece, plutôt que les Grecs dans les
 » Gaules. «

Comme les Chaldéens & les Mages
 étoient extrêmement voisins, il est inutile
 d'examiner séparément ce qui les regarde.
 Ceux-ci étoient des Prêtres & des Philoso-
 phes de Perse, ceux-là des Prêtres Babylo-
 niens. L'opinion de l'immortalité de l'ame
 étoit si ancienne chez les Chaldéens, qu'ils en

(a) *Ab his Galli & usum vitæ cultioris, depositâ
 & mansuefactâ barbariâ, & agrorum cultus, &
 urbes mœnibus cingere didicerunt. Tunc & legibus,
 non armis vivere . . . consueverunt ; adeoque ma-
 gnus, & hominibus, & rebus impositus est nitor, ut
 non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græ-
 ciam translata videretur. Justin. lib. 43. cap. 4.*

ont disputé aux Egyptiens l'honneur de l'invention : quelques-uns même la leur ont attribuée. Cependant on sçait qu'ils étoient redevables à l'Egypte de toutes leurs connoissances & de toute leur Philosophie. Belus avoit conduit autrefois une Colonie d'Egyptiens sur les bords de l'Euphrate, & avoit établi dans ce pays les Prêtres Chaldéens, à l'imitation de ceux d'Egypte (a). De-là venoit cette grande conformité d'usages qui se remarquoit entre les uns & les autres; même goût pour l'observation des Astres, même soin d'écrire leurs annales. Comme ils avoient formé un même peuple, une origine commune les entretint dans un commerce & dans une liaison continuelle. Ainsi quand même l'opinion de l'immortalité de

(a) *In Babylonem Belus coloniam duxit, & delectâ apud Euphratem sede, Flamines, pro more Ægyptiorum, impensis & oneribus publicis exemptos instituit, quos Chaldaeos Babylonii nominant. Hi stellas, Sacerdotum in Ægypto, Physicorumque & Astrologorum exemplo, observant. Diodor. lib. 1.*

l'ame n'eût pas encore été établie chez les Egyptiens, lorsqu'ils passèrent en Chaldée, une doctrine aussi intéressante ne pouvoit manquer de se communiquer des uns aux autres bientôt après son origine. C'est pour cette raison qu'elle se trouve si ancienne chez les Chaldéens; & c'est ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire qu'ils en étoient les inventeurs.

Les Chaldéens avoient instruit les Mages, leurs voisins, de ce qu'ils avoient appris eux-mêmes; & ceux-ci, conjointement avec les Grecs, répandirent dans la suite parmi les Gymnosophistes une opinion qui subsiste encore aujourd'hui chez eux. Mais ce passage de la doctrine de l'immortalité de l'ame dans les Indes arriva plus tard. Il paroît même que les Gymnosophistes n'en avoient encore aucune connoissance du tems d'Alexandre: car ce Prince ayant demandé à un des plus considérables d'entr'eux, lesquels étoient en plus grand nombre, des

B iij

morts ou des vivans , celui-ci répondit que le nombre des vivans surpassoit certainement celui des morts , puisque les morts n'étoient plus rien (a). Or on conçoit qu'un homme persuadé de l'immortalité n'eût pû faire cette réponse. Quoi qu'il en soit , il ne reste dans l'Antiquité aucun vestige , qui prouve que ces Philosophes aient crû l'ame immortelle avant le commerce qu'ils eurent avec les Grecs.

Après ce que nous venons de dire , il ne nous sera pas difficile de nous persuader que les Egyptiens ont été les premiers qui aient soutenu l'immortalité de l'ame. Le plus ancien des Historiens l'assûre ainsi (b); & c'est

(a) *Ex Gymnosophistis , qui plurimum fatigaverant Macedonas , decem acres ad respondendum & contractos habitos cepit. His quæstiones obscuras posuit , mortem denuntians primo , qui parum aptè respondisset. Primus interrogatus , vivosne plures esse , an mortuos censeret , vivos ait ; nec enim jam esse eos , qui mortui sunt. Plutarch. in Alexand.*

(b) *Hi (Ægyptii) primi extiterunt , qui dicerent animam hominis esse immortalem. Herodot. lib. 2.*

l'opinion la plus commune & la mieux établie dans l'Antiquité. Les Egyptiens ont été pendant plusieurs siècles les plus illustres de tous les Peuples: ils ont eu parmi leurs Rois des Conquérans d'une grande partie du monde; & parmi leurs Sages, des hommes qu'on venoit entendre des extrémités de la terre. C'est en Egypte qu'Orphée, Musée, Dédale, Homere, Lycurgue, Solon, Pythagore, Platon, Démocrite, & tant d'autres, ont puisé tout ce qui dans la suite les a rendus si célèbres (a). Les Egyptiens sont les inventeurs de la Mythologie: ils sont les auteurs de toutes les opinions diverses qui se sont répandues parmi les hommes sur les Dieux; sur les Etres subordonnés à la Divinité, tels que les bons & les mauvais Démons, gardiens de tout ce qui existe dans l'Univers; sur les Héros, les Génies, &c. En un mot ils sont les Peres de toute la

(a) Voyez Diodore, *liv. 1.*

Philosophie (a), ainsi qu'un Grammairien célèbre les a nommés ; & quelque forte prévention que les Grecs eussent pour eux-mêmes, ils ont été obligés de reconnoître qu'ils tenoient d'eux les Arts & les Sciences, qu'ils enseignèrent depuis au reste du monde.

Il ne sera pas aussi facile de fixer le tems auquel on a commencé de croire l'ame immortelle, qu'il l'a été de découvrir les auteurs de cette opinion. Nous voyons que les hommes en étoient déjà persuadés, avant que les plus anciens Ouvrages qui nous restent de l'Antiquité eussent paru. Homere en parle, comme d'une doctrine établie dès le tems de la guerre de Troye. Patrocle, selon ce Poëte, apparôit à son ami Achille, & le prie de faire brûler son corps (b). Il fait aussi descendre Ulysse aux Enfers, où il lie con-

(a) *Omnium Philosophiæ disciplinarum parentes.*
Macrob. *Saturn.* cap. 19.

(b) Οὐ γὰρ ἔτ' αὖτις
Νίσσεμαι ἐξ αἰδᾶο, ἐπὶ νῆμε πυρὸς λελάκηται
Homer. *Iliad.* lib. 23.

versation avec les morts qu'il avoit connus (a). Peut être les Grecs n'avoient-ils encore aucune connoissance de cette opinion au tems qu'Homere la leur attribue, mais au moins ne peut-on douter que ce Poëte lui-même n'en fût instruit. Les Prêtres d'Egypte montroient écrit dans leurs annales, qu'il avoit passé autrefois dans leurs Pays pour s'informer de leurs opinions (b). Il avoit par conséquent appris d'eux une doctrine qui pouvoit être encore ignorée dans sa nation. Hésiode qui vivoit peu de tems après Homere, parle fort au long des Démons & des Héros (c), qui n'étoient autre chose, selon lui, que les ames des premiers hommes que la mort

(a) *Odyss. lib. II.*

(b) Voyez Diodore, *liv. II.*

(c) Αὐτὰρ ἐπεὶ κεν τῷτο γένος κατὰ γαῖα κά-

λυψεν,

Τοὶ μὲν Δαίμονες εἰσι, Διὸς μεγάλης διὰ

Βελάς,

Ἑσθλοὶ, ἐπιχθόνιοι, φύλακες θνητῶν ἀνθρώ-

πων.

Hesiod. Oper. & dies, lib. I.

avoit enlevés : par où il paroît , que du tems de ce Poëte cette doctrine commençoit déjà à être assez connue. Si nous avons les Ouvrages d'Oribantius de Trézene , qui avoit écrit l'Histoire de sa Patrie ; de Darés de Phrygie , qui avoit composé une Iliade ; de Mélisandre de Milet , qui avoit décrit les combats des Centaures & des Lapithes (a), & des autres qui ont vécu avant Homere , nous pourrions remonter plus haut dans la recherche que nous faisons du tems précis, auquel on a commencé de croire l'immortalité de l'ame. Après tout il nous faudroit des Auteurs Egyptiens , & même du tems florissant de leur Empire , si nous voulions en avoir de contemporains à l'établissement de cette opinin.

En effet je dis que l'Egypte devoit être déjà un Etat considérable , lorsque la doctrine de l'immortalité de l'ame y fut intro-

(a) Au sujet de ces trois Auteurs , voyez Elien , *Var. Hist. lib. 11. cap. 2.*

duite. Les Histoires nous apprennent plusieurs usages observés par les anciens Egyptiens, dont l'origine doit avoir été antérieure à cette opinion ; par exemple, de mettre dans les festins un Squelete au bout de la table , pour s'exciter à la joie & au plaisir (a); d'embaumer les corps morts avec tant de soin , & surtout de se bâtir des tombeaux superbes , tandis qu'ils négligeoient d'orner leurs propres maisons. La raison qu'ils donnoient de cette dernière coutume , ne pouvoit absolument s'accorder avec l'opinion de l'immortalité de l'ame , puisqu'ils ne justifioient cet usage bizarre, qu'en disant que leurs maisons n'étoient que des demeures passageres, au lieu que les Tombeaux

(a) *Apud locupletes eorum , cum multi conveniunt , & à cœnâ discessum est , circumfert aliquis in loculo mortuum è ligno factum , sed picturâ & opere verum maximè imitantem , ostendensque singulis convivarum , ait : in hunc intueri , pota & oblectare , talis post mortem futurus. Herodot. lib. 2.*

étoient des demeures éternelles (a). Que si ces preuves ne paroissent pas convaincantes , au moins ne peut-on douter que les Juifs ne soient sortis d'Egypte , avant qu'on eût commencé d'y croire l'ame immortelle , puisque Moïse , nourri & élevé dans la Théologie la plus secrète du Pays , n'eût pas manqué d'établir cette doctrine parmi les Peuples de cette République naissante dont il étoit le chef. Or ce qui prouve qu'il n'en a eu nulle connoissance , est que dans tout le Pentateuque il n'est pas dit un seul mot , ni d'une autre vie, ni de l'état de l'ame après la mort ; & que ce Législateur , qui

(a) *Regionis hujus incolæ tempus vitæ limitibus circumscriptum perexigui existimant: at quod celebrem à morte virtutis memoriam habiturum sit , illud pendunt maximi. Et domicilia viventium diversoria nominant, quod exiguum ad tempus hæc incolamus: defunctorum verò sepulcra domos æternas appellant , quod infinitum apud inferos ævum peragant. Quamobrem de structurâ domorum minus sunt solliciti: in adornandis autem sepulcris eximie nihil studii faciunt reliquum. Diodor. lib. 1.*

avoit affaire à un Peuple mutin & toujours prêt à se révolter , ne lui a jamais proposé que des peines ou des récompenses temporelles. Eût-il négligé de le tenir en bride par l'espérance ou la crainte des biens & des maux à venir , s'ils ne lui eussent pas été inconnus ? Il semble même que les Juifs , d'ailleurs si soigneux de conserver les anciens usages & les anciennes opinions , n'ont été instruits de l'immortalité de l'ame qu'après leur retour de la captivité. Ce qu'il y a de certain , est que nous apprenons de Jofephe , que cette opinion qui étoit établie chez les Chaldéens , ne s'introduisit dans sa Nation que peu de tems avant la naissance de Jesus-Christ (a).

Les Egyptiens ont été le premier Peuple policé de la terre. Les autres hommes vivoient encore dans la grossiereté & dans la barbarie, tandis que l'Egypte étoit déjà gouvernée par des Rois sages , & que ses Habitans ob-

(a) Jofeph. *De Bel. jud. lib. 2. cap. 8.*

servoient des coutumes raisonnables. Ainsi on ne doit point être étonné, qu'une doctrine aussi utile au gouvernement que celle de l'immortalité de l'ame, ait pris naissance chez eux, puisqu'alors ils étoient les seuls, auxquels l'établissement de cette opinion pût être de quelque usage pour le bien de la société. Si une République, disent quelque Auteurs anciens (a), pouvoit n'être composée que d'hommes vertueux, toutes les inventions politiques de religion seroient inutiles. Mais parce que les hommes sont ordinairement vicieux, il faut les tenir en bride par ce moyen. C'est, au rapport de Cicéron, ce qui a fait dire à quelques-uns, que la Religion n'a été inventée, que pour servir de frein à ceux que la raison n'étoit pas capable de retenir dans le devoir (b). Les

(a) Voyez entr'autres Polybe & Strabon.

(b) *Quid ii, qui dixerunt, totam de diis immortalibus opinionem fictam esse ab hominibus sapientibus reipublicæ causâ, ut quos ratio non posset, eos ad officium religio duceret? Cic. De Nat. Deor. lib. 2.*

Législateurs

Législateurs Egyptiens ayant donc jugé très-
 propre à contenir ces Peuples , une doctrine
 qui leur faisoit craindre des châtimens &
 espérer des récompenses après cette vie , l'é-
 tablirent chez eux , par la même raison
 qui porta depuis Zamolxis & les Druides à
 la répandre chez les Thraces & chez les
 Gaulois. Peut-être ne se tromperoit-on pas
 trop en attribuant cette politique à Siphœas,
 ou Hermès, trente-cinquième Roi de The-
 bes , selon Eratosthene , & successeur de
 Meris. Il vivoit , selon le calcul du P. Pez-
 ron , plus de deux mille ans avant Jesus-
 Christ. La science extraordinaire qu'il pos-
 sédoit lui mérita le nom de second Thor ;
 & il a été connu des Grecs sous celui de
 Mercure Trismégiste. Ce Prince , disent
 les Historiens , fut un modèle de justice &
 de piété. A peine fut-il monté sur le Trône,
 qu'il entreprit de rétablir la pureté de la Re-
 ligion parmi ses Sujets , & de rendre aux
 Loix morales leur ancienne vigueur. Les

Philosophes Chymistes & les Cabalistes font leur Héros de ce second Hermès. Je reviens à mon sujet.

C'est pour nous conformer au sentiment le plus généralement reçu dans l'Antiquité, que nous venons de dire que les Egyptiens ont été les premiers qui aient crû l'ame immortelle, & que ce sont eux qui ont communiqué cette doctrine aux autres Nations. Cependant comme cette opinion n'est fondée à l'égard de certains Peuples que sur de fortes conjectures, & que nous manquons de preuves absolument convaincantes pour nous assurer, par exemple, que les Chaldéens & les Indiens aient reçu cette doctrine des Egyptiens, nous pouvons faire à ce sujet une réflexion, qui ne sera pas hors de propos. Les Grecs tenant des Egyptiens l'opinion de l'immortalité, ils n'ont peut-être pû se persuader que d'autres Peuples qu'ils regardoient comme barbares, & parmi lesquels ils voyoient cette opinion éta-

blie, ne l'eussent pas puisée dans la même source. Les Romains qui furent instruits de cette doctrine par les Grecs, ayant adopté en même tems tout ce que ceux-ci racontaient des Egyptiens, les uns & les autres les ont célébrés à l'envi, comme les Peres & les seuls auteurs de ce dogme. Ainsi pour avoir enseigné aux Grecs l'opinion de l'immortalité, les Egyptiens ont été regardés comme ceux qui l'avoient répandue dans tout le reste du monde. Il est vrai que les Egyptiens étant le premier Peuple policé de la terre dont nous ayons quelque connoissance, il peut être arrivé, qu'ils aient été les premiers à croire l'ame immortelle; mais il est aussi très-possible, que dans la suite d'autres Nations soient parvenues à la croire comme eux. La même politique qui a pu établir cette doctrine chez les uns, a pû l'introduire de même chez les autres, comme un sentiment que l'on a cru utile & avantageux au bien de la société.

té. L'usage que les Brachmanes & les Bonzes font de l'opinion de l'immortalité de l'ame sur les esprits crédules des Indiens & des Chinois, autorise cette conjecture.

Mais s'il est vrai que la politique ait introduit le dogme de l'immortalité de l'ame parmi certains peuples, on peut dire que les hommes ont de leur côté beaucoup contribué à l'établissement de cette opinion, & que leur amour-propre a bien secondé en cela l'intention des Législateurs. La nature nous a imprimé une aversion si violente pour la destruction de notre être, que nous avons besoin d'un esprit bien philosophe pour envisager sa dissolution sans effroi. L'existence nous paroît quelque chose de si doux & de si naturel, que nous ne pouvons nous résoudre à y renoncer; & nous la croyons en même tems si essentielle à notre nature, que nous ne comprenons pas qu'il soit possible qu'un jour nous ne soyons plus. C'est par cette raison, que des hom-

mes qui n'auroient jamais entendu parler de la mort , & qui jamais n'auroient vû mourir personne, se croiroient immortels : ils oublieroient qu'ils sont venus en ce monde ; & ils s'imagineroient ne devoir jamais en sortir. Nous oublions de même que nous avons commencé d'être , & nous nous figurons devoir être toujours. A la vérité cette pensée , que nous avons commencé d'être , nous vient quelquefois dans l'esprit ; mais nous ne nous y arrêtons pas , nous la rejettons : elle nous déplaît , elle nous fatigue , parce qu'elle nous conduit naturellement à conclure , que ce qui n'a pas toujours été , pourroit bien ne pas toujours être. Cependant en poussant cette crainte de notre destruction par-delà les bornes de la vie , on peut dire que nous abusons d'une chose , que la nature n'a mise en nous que pour la conservation de notre être (a).

(a) Cette pensée , prise ainsi dans un sens exclusif , est absolument fausse & insoutenable. On ne

C'est ainsi que les voluptueux abusent d'un plaisir, qu'elle ne leur a fait ressentir que pour les exciter à satisfaire la nécessité.

C'est donc l'amour-propre qui, du moins chez plusieurs Peuples, a enfanté l'opinion de l'immortalité de l'ame; & il n'en faut point chercher la source ailleurs, que dans le cœur même de l'homme. Mais cette opinion eût toujours été un desir inquiet & une croyance confuse, plutôt qu'une véritable certitude, si d'habiles Législateurs ne l'avoient canonisée, pour ainsi dire, en l'éta-

blant point que le desir de l'immortalité qui naît dans nous avec nous-mêmes, ne nous soit inspiré par la nature, pour nous engager à veiller à notre conservation; mais il n'est pas moins certain que ce sentiment intérieur si naturel à tous les hommes, leur a été donné par le Créateur, comme un gage & une assurance, ou si l'on veut, comme un avertissement de leur immortalité future. Sçavoir si sans le secours de la révélation, ce desir naturel pourroit être pour tous les hommes une preuve certaine que jamais ils ne cesseront d'exister, c'est ce que je ne crois pas devoir entreprendre de décider.

blissant d'une maniere qui ne permît plus d'en douter. C'est ce que Zamolxis fit chez les Thraces, ce que les Druides pratiquerent chez les Gaulois, Pythagore & les autres Philosophes chez les Grecs, les Chaldéens & les Mages chez les peuples d'Assyrie & de Perse, les Gymnosophistes chez les Indiens, & vraisemblablement les anciens Prêtres & Rois d'Egypte chez les peuples qui leur étoient soumis. On peut ajouter que ces derniers ayant eu affaire à une Nation qui a toujours été fort crédule & fort superstitieuse, il ne doit pas leur avoir été difficile de lui faire recevoir un dogme, à l'établissement duquel l'esprit humain étoit déjà naturellement très-porté.

On objectera sans doute que de quelque façon que cette opinion se soit établie dans le monde, il est toujours constant, même par ce qui vient d'être rapporté, que ce sentiment est de tous les tems & de toutes les Nations; ce qui forme, dit-on, un argu-

ment concluant en faveur de l'immortalité de l'ame. » Lorsqu'il s'agit de l'éternité de nos ames, disoit Sénèque (a), le concert unanime de toutes les Nations à craindre après la mort un mauvais sort, ou à espérer un jugement propice du Dieu qui préside aux Enfers, est une des plus fortes raisons pour persuader qu'il y a une autre vie. En cette matiere, le sentiment général est ce qui me détermine, «

En effet, ajoute-t'on, le témoignage constant de toutes les Nations n'est-il donc d'aucun poids ? Croira-t'on sans peine, que dans tous les siècles tous les hommes de concert se soient accordés pour se laisser tromper & pour nous tromper, en soutenant que l'ame étoit immortelle ? Tant de grands hommes, qui ont embrassé & dé-

(a) *Cum de animarum æternitate differimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publicâ persuasione. Senec.*

fendu cette opinion , étoient-ils des fots ou des imposteurs ? Pourquoi non ? L'antiquité ou l'universalité d'un sentiment , le nombre ou la qualité de ceux qui le soutiennent , font-ils donc toujours le sceau de la vérité ? Si ce principe étoit une fois admis , que deviendrait le Christianisme ? Est-il plus ancien que la Religion Juive , ou plus répandu que ne l'a été l'Idolâtrie pendant cinq à six mille ans ? Compte-t'il au nombre de ses sectateurs de plus grands noms que ceux des Socrates , des Platons , des Aristotes , & de tant d'autres Philosophes célèbres ? Ces grands hommes , tout habiles & tout éclairés qu'ils étoient , ont donné dans des travers étonnans sur la nature de cet Univers , sur son origine & sur sa fin (a) ; ils ont eu sur la nature de son Auteur les opinions les plus puériles & les plus extravagantes (b)

(a) Voyez le *Traité de l'Opinion des Anciens sur le monde*.

(b) Voyez Cicéron dans son *Traité de la nature des Dieux*.

est il impossible qu'ils se soient trompés de même sur ce qui regarde l'ame humaine ? La matiere étoit-elle moins obscure, plus à leur portée, moins supérieure à toutes nos connoissances & à nos lumieres ?

Pour fortifier cette réponse, qui d'ailleurs paroît sans réplique, on pourroit ajouter, conformément à la pensée d'un Ecrivain célèbre & très-ingénieux (a), que pour quiconque veut se garder de l'erreur, l'antiquité d'une opinion & son universalité est moins une preuve de son authenticité, qu'un juste sujet de la révoquer en doute, de la

(a) Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveugle de l'Antiquité. Nos Peres l'ont crû: prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? Pour peu qu'une sottise soit établie, ce principe la conserve à jamais. Il nous défend de nous tirer d'erreur, parce que nous y avons été quelque tems. *Fontenelle, de l'origine des Fables.* Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie, n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas, a de la force pour la détruire. *Le même, Hist. des Oracles. Dissert. 1. ch. 3.*

tenir pour suspecte, & de ne point s'y attacher, qu'après l'avoir mûrement examinée; que c'est un pitoyable & pernicieux argument que celui-ci, nos Peres l'ont cru; qu'il resserre l'esprit, favorise l'ignorance & l'erreur, & ne conclut rien dans le fond, sinon que de tout tems l'homme a été la dupe de sa crédulité; que le nombre des ignorans & des sots étant sans contredit infiniment plus grand que celui des personnes sages & éclairées, la vérité n'est pas ordinairement le partage du grand nombre (a); & que par conséquent il n'y a point de sentiment moins recevable, que celui qui n'a point de plus solide fondement, que l'autorité du tems & de la multitude.

Enfin, après ce qui vient d'être dit, il y

(a) *Grave etiam argumentum tibi videbatur, quòd opinio de Diis immortalibus & omnium esset, & quotidie cresceret. Placet igitur tantas res opinione stultorum judicari, vobis præsertim, qui illos insanos esse dicatis. Cic. de Nat. Deor. lib. 3.*

a du moins lieu de douter , que malgré son antiquité , l'opinion de l'immortalité de l'ame ait été de tous les siècles. On examinera dans la suite de ce Traité , s'il est vrai qu'elle ait été de tous les Peuples & de tous les hommes. Du reste on vient de voir qu'il n'est pas surprenant, qu'une opinion si flatteuse pour l'homme ait enfin prévalu ; que les Législateurs ont toujours favorisé ce dogme, dans la vue de contenir les méchans par la crainte des supplices inévitables pour eux dans une autre vie , & pour exciter les bons à la vertu par l'espoir d'une récompense certaine. On conçoit que les Ministres des Sectes intéressées à soutenir cette doctrine , n'oublierent rien de leur côté pour l'accréditer & pour l'étendre. De-là sont venues ces descriptions de la vie heureuse proposée aux manes des bons dans l'Elysée , & des tourmens destinés à punir les méchans dans le Tartare ; les roues des Ixions , les vautours des Tityes , les ton-

neaux des Danaïdes, les rochers des Sisyphes, &c. Les gens habiles & sensés étoient fort éloignés d'admettre des impostures si grossières, comme nous le verrons dans la suite. Sénèque lui-même, dont on cite le témoignage en faveur de l'immortalité, en étoit sans doute assez peu persuadé, puisqu'il établit ailleurs tout le contraire. C'est en écrivant à Martia, que ce Philosophe traitant du sort que tout homme doit attendre après la mort, (a) » Songez, Martia, dit-il, » que les morts ne sont sujets à aucune » peine; que les descriptions qui nous font

(a) *Cogita nullis defunctos malis affici; illa, quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse; nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, & reos. Luserunt ista Poëtæ, & variis nos agitavere terroribus. Mors omnium dolorum & solutio est, & finis, ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in quâ, antequàm nasceremur, jacuimus, reponit. Si mortuorum aliquis miseretur, & non natorum misereatur. Senec. de Consol. ad Marc. cap. 19.*

» les enfers terribles , sont de pures fables ;
 » qu'il ne s'y trouve point de ces lieux té-
 » nébreux , où les morts soient emprisonnés
 » & retenus , point de ces fleuves de feu où
 » ils soient tourmentés , point d'autres dont
 » la boisson leur fasse perdre le souvenir de
 » ce qu'ils ont vu ou entendu dans cette
 » vie , point de tribunaux où ils paroissent
 » en criminels , & où leurs actions soient
 » jugées. Ces chimères sont un jeu de l'i-
 » magination des Poètes , qui ont cherché
 » par-là à nous allarmer. La mort finit tou-
 » tes nos peines ; & au-delà il ne nous reste
 » rien à souffrir : elle nous rend à cette pro-
 » fonde tranquillité , dans laquelle nous
 » étions mollement étendus avant que nous
 » vissions le jour. S'il se trouve quelqu'un
 » assez foible pour plaindre le sort de ceux
 » qui ont cessé de vivre , il peut avoir la
 » même compassion pour ceux qui sont en-
 » core à naître. «

CHAPITRE III.

*Opinions des Anciens sur l'état de l'ame
après cette vie.*

A PRES avoir fait connoître les premiers Sectateurs de l'immortalité de l'ame, il faut à présent expliquer ce qu'ils entendoient par cette immortalité ; c'est-à-dire, qu'il faut examiner ce qu'ils pensoient sur l'état de l'ame au sortir de cette vie. Quoiqu'ils convinssent tous qu'elle étoit immortelle, ils avoient cependant des opinions fort différentes sur ce qu'elle devenoit après sa séparation d'avec le corps. Les uns la faisoient aller dans un lieu, où elle étoit récompensée ou punie selon ses mérites ; d'autres prétendoient qu'elle passoit dans d'autres corps, pour y recommencer une nouvelle vie : c'est ce qu'on a appelé la Métempsy-

coſe. Quelques-uns l'envoyoient ſeulement dans des corps humains ; d'autres dans des corps d'hommes & de bêtes indifféremment. Enfin on peut dire que l'opinion des Anciens a toujours été très-peu uniforme ſur cet article , & que les Philoſophes & les Poëtes ont donné à l'envi carrière à leur imagination , pour diverſifier & embellir cette matiere.

La Métempſycoſe étoit pourtant ce qu'il y avoit de plus généralement reçu dans les premiers tems. Comme les Egyptiens la croyoient (a), il n'eſt point étonnant que ce fût d'abord le ſentiment commun , puis-que , comme on l'a vu , ces peuples avoient communiqué au reſte du monde l'opinion de l'immortalité. A la vérité ce ſentiment avoit varié ſelon le génie différent des hom-

(a) *Hæ (Ægyptii) primi extiterunt , qui dicerent animam hominis eſſe immortalem , quæ de mortuo corpore ſubindè in aliud atque aliud corpus , ut quodque nasceretur , immigraret.* Herodot. lib. 2.

mes; mais le fond de la doctrine étoit partout le même, & pourvû qu'on soutînt en général que l'ame passoit d'un corps dans un autre, on ne croyoit point s'en écarter. Tous ceux qui nous apprennent que les Gaulois croyoient l'ame immortelle, nous disent en même tems qu'ils admettoient la Métempsychose (a). Mela assure que parmi les Thraces, plusieurs soutenoient ce sentiment (b). On sçait que les Indiens ont été & sont encore grands partisans de cette opinion, & qu'elle s'est répandue dans la suite jusques dans la Chine & aux extrémités du monde. Pythagore l'avoit rendue célèbre dans la Grece & en Italie (c); & elle s'est conservée des Sectateurs illustres parmi les

(a) Voyez pag. 19. Note (a).

(b) *Quidam feri sunt, & ad mortem paratissimi, Getæ utique. Id varia opinio perficit. Alii redituras putant animas obeuntium; alii, etsi non redeant, non extinguunt tamen, sed ad beatiora transire.* Mela, lib. 2. cap. 2.

(c) Voyez Ovide dans ses *Métamorphoses*, liv. 15.

Grecs même après l'établissement du Platonisme.

Hérodote attribue aux Egyptiens une espèce de Métémpsychose assez singulière. Ils soutenoient, selon cet Historien (a), que l'ame parcouroit successivement toutes les espèces d'animaux de la terre, de l'air & des eaux, après quoi elle retournoit dans un corps humain; & ils ajoutoient qu'il falloit trois mille ans, pour achever cette révolution. Les Egyptiens avoient un extrême respect pour un grand nombre d'animaux; & ils ne pouvoient regarder que comme un insigne bonheur, de passer, par exemple, dans le corps d'un chien, d'un chat,

(a) *Hi [Ægyptii] primi extiterunt, qui dicerent animam hominis esse immortalem, quæ de mortuo corpore subindè in aliud atque aliud corpus, ut quodque gigneretur, immigraret; atque ubi per omnia se circumtulisset, terrestria, marina, volucra, rursus in aliquod hominis corpus genitum introire: atque hunc ab eâ circuitum fieri intra annorum tria millia. Herodot. lib. 2.*

d'un loup , d'un crocodile , &c. Cependant comme Hérodote est le seul qui rapporte ce fait , & que tous les autres Historiens , comme Diodore (a) , ne leur attribuent point d'autre opinion sur ce sujet , que celle de Pythagore , sans faire aucune mention de cette singularité , il y a lieu de croire que ce sentiment étoit particulier seulement à quelques-uns d'entr'eux. On y remarque en effet un peu trop de subtilité & de raffinement , pour qu'il ait été l'opinion générale de la Nation.

On croyoit donc communément , que les ames passoient après la mort dans des corps , soit d'hommes , soit d'animaux , pour y être punies ou récompensées selon leurs mérites précédens , par la vie heureuse ou malheureuse qu'elles alloient mener dans ces nou-

(a) Πυθαγόραν τὴν εἰς πᾶν ζῶον τῆς ψυχῆς μεταβολὴν μαθεῖν παρ' Αἰγυπτίων. Diodor. lib. I.

veaux corps. Pour décider de ces récompenses ou de ces peines, Pythagore ne manqua pas avec sa Métempfycofe d'établir auffi le jugement des ames d'abord après la mort, comme une chose qu'il jugea très-capable de contenir les méchans, & de détourner les hommes du vice. Le Poëte Claudien nous traçant une peinture de ce jugement, dit (a) que le Juge des Enfers envoie les ames des hommes vicieux & pervers dans les corps des bêtes, dont ils ont eu les inclinations pen-

(a) Nam juxtà Rh^adamantus agit. Cùm gesta
superni

Curriculi, totosque diù prospexerit actus :
Exæquat pœnam meritis, & muta fera-
rum

Cogit vincla pati. Truculentos injicit urfis,
Prædoneſque lupis ; fallaces vulpibus ad-
dit.

At qui defidiâ ſemper vinoque gravatus ,
Indulgens veneri, voluit torpeſcere luxu :
Hunc ſuis immundi pingues detrudit in
artus.

dant leur vie, ou qui ont elles-mêmes des inclinations contraires. Ainsi, selon lui, les hommes cruels deviennent ours, les voleurs loups, les trompeurs renards: les intempérans passent dans le corps d'un pourceau; & les grands parleurs deviennent poissons.

Platon dans son *Phédre*, où il établit clairement la *Métempfycofe*, n'envoie point les ames dans les corps des bêtes, mais seulement dans des corps humains; & il marque neuf différens états qui leur sont destinés, selon leurs vertus ou leurs vices. Je dirai en passant, pour faire connoître le génie de ce Philosophe, qu'il met au premier rang les Musiciens & les parfaits amants; & pour donner une idée de la maniere de pen-

Qui justo plus esse loquax, arcanaque
suevit

Prodere, piscosus fertur victurus in undas;
Ut nimiam pensent æterna silentia vo-
cem.

Claudian. *in Ruf. lib. 2.*

ser des Grecs sur la liberté, je dois ajouter, qu'il place les Tyrans au dernier : c'est-à-dire, qu'il reconnoît les premiers pour les plus vertueux, & les seconds pour les plus scélérats de tous les hommes.

L'opinion de ceux qui après la mort faisoient passer les ames dans un certain lieu, devint dans la suite la plus générale. Nous avons vû que les Thraces s'en étoient laissés persuader : les Grecs l'embrassèrent aussi, & la communiquèrent aux Romains, qui la répandirent par tout leur Empire. Ce lieu où le ames étoient reçues, n'est autre chose que le Tartare & les Champs-Elizées si fameux dans l'Antiquité. L'un étoit le séjour des criminels, l'autre la demeure des justes; & tous deux étoient compris sous le nom d'Enfers, qui signifie lieux bas & profonds. Hésiode assure que l'Enfer est autant au-dessous de la terre, que le Ciel est au-dessus (a);

(a) Hésiode ne croyoit pas sans doute, qu'il y eût des feux dans l'enfer : car il lui donne les épithètes de froid, d'obscur & sans jour.

& il ajoute , que si l'on jettoit une enclume du Ciel en terre, elle seroit dix jours à y arriver. C'étoit donc sous terre, & dans un lieu extrêmement bas , que les Anciens plaçoient le séjour des ames (a). Dans cette pensée , ils s'imaginoient que les gouffres & les trous profonds qu'on rencontroit en certains endroits de la terre , étoient autant d'ouvertures de l'enfer , & de chemins qui conduisoient dans ce lieu ténébreux. C'est pour cette raison , qu'on alloit consulter les ombres des morts proche du fleuve Achéron en Epire , & au Lac d'Averne en Italie (b) : c'est ce qui avoit fait croire , que la caverne

(a) *Aiebant regem hunc (Rhapsin'tum) descendisse vivum sub terram, eò ubi Græci opinantur, sedes infernas esse. Herodot. lib. 2.*

(b) Diodore (liv. 4.) parle ainsi de cet oracle du Lac d'Averne : *Μυθολογῶσι δὲ τὸ μὲν παλαιὸν γεγενῆσθαι νεκυομαντῆιον πρὸς αὐτῇ, ὃ τοῖς ὕστερον χρόνοις καταλελῆσθαι φασιν ; & Strabon, liv. 6. Qui nos ætatē antecesserunt, Necyæ Homericæ fabulas Averno applicaverunt, atque adeò narrant, fuisse*

d'Achéruſe voisine de la Ville d'Héraclée dans le Pont, & le fameux antre de Trophonius dans la Grece, avoient autrefois donné passage à des Héros, qui étoient descendus par-là aux enfers (a); & c'est ce qui faisoit regarder comme des ſoupiraux du Tartare, l'Etna, le Vésuve & les autres montagnes enflammées.

C'est ici le lieu de parler d'une opinion des Anciens, qui a toujours paru assez difficile à expliquer. Ils croyoient que les ames de ceux qui n'étoient pas enterrés, demeu-roient errantes sur les bords du Stix, sans pouvoir passer outre, ni être admises dans la ſociété des morts (b); & cette opinion leur

ſe ibi oraculum, ubi vitâ defuncti reſponſa darent. Et Avernum pro loco Plutoni dicato deputabant, & Cimmerios ibi fuiſſe indicatum habitare.

(a) Pomponius Mela (liv. 1. ch. 19.) parlant de la caverne d'Achéruſe, juxta (Heracleam) dit-il, *ſpecus eſt Acheruſia, ad manes, ut aiunt, pervius; atque inde extractum Cerberum exiſtimant.*

(b) *Creditum eſt, inſepultos non antè ad inferos redigi, quàm juſta perceperint, ſecundùm Homericum*

inspiroit un soin & une précaution extrême, pour ne point laisser les corps sans sépulture. Pour entendre la raison de cet usage, il faut sçavoir que les Anciens qui avoient partagé le monde entre les Dieux, ne recon-

Patroclum, funus in somnis ab Achille flagitantem.
Tertul. *lib. de Animâ.* C'est aussi ce que Virgile nous apprend au sixième livre de son *Enéide*, lorsqu'il nous représente Enée trouvant à l'entrée des enfers Palinure son pilote, dont le corps s'étoit perdu dans les flots. Celui-ci le priant, ou de lui procurer la sépulture, lorsqu'il sera de retour sur la terre, ou même de le transporter avec lui dans les Enfers:

Sedibus ut saltem placidis in morte quiescam ;

La Sibyle lui répond :

Undè hæc, ô Palinure, tibi tam dira cupido ?

Tu Stygias inhumatus aquas amnemque severum

Eumenidum aspicias, ripamve injussus abibis ?

Elle avoit dit auparavant à Enée :

Define fata Deum flecti sperare precando.

Nec ripas datur horrendas, & rauca fluenta

Transportare prius, quàm sedibus ossa quierunt.

Voyez sur le même sujet Plutar. *Sympos. lib. 9. quæst. 5.* Euripid. *in Troad.* & Sil. Ital. *Thebaid. lib. 1.*

noissoient pour être du domaine de Pluton , que ce qui étoit compris dans le sein de la terre. Ainsi ce Dieu ne pouvoit compter au nombre de ses Sujets ceux qui n'étoient point encore inhumés , parce que la terre ne les renfermoit point. Leurs ames n'avoient par conséquent aucune justice à attendre , & ne pouvoient être admises à son tribunal , jusqu'à ce que par la sépulture elles eussent acquis, pour ainsi dire , droit de bourgeoisie dans son Empire. Suivant cette doctrine, il eût été avantageux aux scélérats , qui n'avoient que des châtimens à craindre plutôt que des récompenses à espérer , de ne jamais être inhumés ; mais les Anciens qui laissoient pourrir les corps des criminels sur une croix , ne se piquoient pas de raisonner si conséquemment. Il est certain qu'ils regardoient la privation de la sépulture comme un si grand malheur , qu'ils ont quelquefois condamné à la mort leurs plus grands Généraux après une victoire remportée, pour

avoir négligé de faire enterrer les corps de ceux de leurs Soldats, qui avoient péri dans le combat,

L'opinion où l'on étoit, que les ames de ceux qui demeuroient sans sépulture n'étoient point reçues dans l'Empire des morts, & que par conséquent elles n'étoient point retenues dans les Enfers, avoit donné lieu de croire, que ces ames ufoient de leur liberté, & pouvoient apparôître à leurs amis, ou à qui bon leur sembloit. Patrocle, comme nous l'avons vû (a), apparôissant à Achille pour le prier de faire brûler son corps, l'assure que dès qu'il lui aura rendu ce dernier devoir, il ne pourra plus se faire voir à lui comme auparavant. Platon parle en quelque endroit d'un homme assassiné, dont le meurtrier avoit caché le corps dans un coin de sa maison, & qui apparôissoit de même, parce qu'il n'étoit point inhumé.

Il nous reste plusieurs autres traits, qui

(a) Voyez le Chapitre précédent, pag. 2 Not. (c).

prouvent cette opinion des Anciens (a). Cependant on peut assurer , qu'ils étoient peu fixes dans leurs sentimens , & que pendant qu'ils affuroient une chose, la superstition les faisoit souvent agir comme s'ils eussent crû le contraire. Quoique selon leur Théologie ils dussent être persuadés que les ames , au moins celles dont les corps avoient été in-

(a) Suetone parlant de Caligula , dit que *cadaver ejus clam in hortos Lamianos asportatum , & tumultuario rogo semiambustum , levi cespite obrutum est : postea perforores ab exilio reversas erutum , crematum , sepultumque. Satis constat*, ajoute-t'il, *prius quàm id fieret, hortorum custodes umbris inquietatos*. Pline le jeune dans sa Lettre à Sura (Ep. lib. 7.) fait une longue Histoire d'une maison , qui pendant long-tems resta déserte à Athenes , à cause d'un Revenant qui y apparoissoit. C'étoit , dit-il, un vieillard pâle, maigre & décharné , ayant les cheveux hérissés & la barbe longue. Le Philosophe Athénodore étant venu à Athenes , & ayant loué cette maison malgré la mauvaise réputation qu'elle avoit , suivit le Spectre , & remarqua l'endroit où il s'évanouissoit. Il en avertit les Magistrats : on fouilla dans ce lieu ; on y trouva un Squelete à moitié pourri chargé de chaînes ; & on lui fit des funérailles publiques. Après cela , dit Pline , *domus ritè conditis manibus caruit.*

humés , étoient retenues dans les Enfers ; pour y jouir de la récompense dûe à leurs vertus , ou pour y recevoir la punition de leurs crimes , ils étoient souvent assez simples pour s'imaginer, qu'un imposteur ou un visionnaire eût le pouvoir de les en tirer, & de suspendre l'exécution de la sentence des Dieux (a). Ils croyoient follement que ces mêmes ames , qui, selon eux , étoient occupées ailleurs , s'amusoient à voltiger autour des tombeaux, où leurs corps étoient enfermés(b); & quelques-uns s'avisent de passer la nuit le long de ces tombeaux, afin d'apprendre ce qui devoit leur arriver. C'est sur cette ri-

(a) C'est ainsi que dans Lucain (*De Bel. Civ. lib. 6.*) Sextus fils de Pompée s'adressant à une Magicienne de Thessalie nommée Erichto , pour sçavoir quel devoit être le sort de la guerre , lui dit :

Vel tu parce Deis, & Manibus exprime verum.

Elysiâs resera sedes, ipsamque vocatam ,

Quos petât è nobis , mortem tibi coge fateri.

(b) C'est ce que Platon enseigne dans le Phédon.

Περὶ τὰ μνήματά τι , dit-il , καὶ τὰς τὰφας
καλιγδεμένη.

dicule opinion qu'étoit fondé le bruit qu'il couroit parmi les Grecs , que dans les campagnes de Marathon , où étoient les tombeaux des Athéniens tués autrefois dans la bataille qui s'étoit donnée en ce lieu contre les Perses , on entendoit & l'on voyoit toutes les nuits des combattans fort animés les uns contre les autres, qui maltraitoient tous ceux qui venoient là par curiosité, sans faire aucun mal à ceux qui s'y rencontroient par hazard. Les premiers. Chrétiens eux-mêmes n'ont pas été exemts de cette superstition, puisqu'un Concile ancien (a) a défendu sous peine d'anathême d'allumer des cierges dans les cimetières pendant le jour, de peur, dit-il, d'effaroucher les âmes des Saints.

Quoique Platon eût soutenu la Métempsy-

(a) C'est le Concile d'Elvire tenu en 305. sous l'Empire de Constance & de Galerius, vingt-ans avant le premier Concile de Nicée. Voici ses paroles, cap. 34. *Cereos per diem placuit in cæmeteriis non incendi : inquietandi enim spiritus sanctorum non sunt. Qui hæc non observaverint arceantur ab ecclesiæ communione.*

coſe dans ſon Phedre , comme nous l'avons dit plus haut , il ne laiſſe pas d'établir dans un autre de ſes dialogues un ſyſtème tout contraire ; & ce dernier ſentiment a été communément ſuivi par ceux qui ont embraſſé ſa doctrine. Il aſſure (a) donc , qu'au ſortir de cette vie les ames des juſtes vont dans un lieu pur au deſſus de la terre ; que celles des ſcélérats ſont précipitées dans le Tartare , d'où elles ne ſortiront jamais ; & que celles qui ne ſont coupables que de

(a) *Postquàm Manes ad eum locum pervenerunt , quò Dæmon unumquemque deducit , primùm quidem habità quæſtione dijudicatur , qui benè , juſtè & ſanctè vitam traduxerunt , aut qui contrà. Et qui medio quodam modo vitam duxiſſe viſi fuerint , ad Acherontem proſecti , conſcenſis vehiculis ſibi deſtinatis , his veſti ad paludem perveniunt ; & tum abluendis , expurgandiſque ſceleribus pœnas expendunt. Quòd ſi propter peccatorum magnitudinem inſanabiles eſſe videantur , hos conſentanea ſors projicit in Tartarum , undè nunquam egrediuntur. Quos verò conſtiterit ſingulari quâdam atque eximiâ virtute vitam inſtituiſſe , hi ſunt qui in ſuperiorem illam puramque regionem , quæ terræ ſuperminet , in quâ ad incolendum ſedes ſunt illis conſtitutæ , perveniunt. Plato , in Phædon.*

quelques fautes légères , passent dans le marais Achéruse , où elles sont purifiées par un châtiment proportionné à leurs fautes , & d'où elles sortent ensuite pour être récompensées de leurs bonnes actions. Virgile ne parle pas moins clairement que Platon de cet état mitoyen par lequel passent les ames qui ont besoin d'être purifiées de quelques souillures. »Après la mort, dit Anchise
 » à Enée son fils (a), nous ne sommes pas en-
 » core quittes de toutes nos misères ; & il
 » nous reste à souffrir diverses peines , pour
 » nous purifier des souillures contractées
 » pendant le cours de notre vie. Ainsi les

(a) *Quin & supremo cùm lumine vita reliquit,
 Non tamen omne malum miseris, nec fundi-
 tûs omnes*

*Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse
 est,*

Multa diù concreta modis inolescere miris.

*Ergò exercentur pœnis, veterum quæ malorum
 Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
 Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto
 Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.*

» uns

„ uns sont suspendus & exposés au vent ;
 „ les autres sont purifiés par le feu ; quel-
 „ ques-uns sont précipités dans un gouffre
 „ profond , pour y expier leurs fautes : cha-
 „ cun souffre à sa maniere. Après cela on
 „ nous envoie dans l'Elysée, où nous habi-
 „ tons d'agréables campagnes. „

Cette idée des Anciens nous fait connoître
 l'antiquité d'une opinion , que dans les der-
 niers tems quelques-uns ont regardée mal à
 propos comme une invention nouvelle.

Les prieres , les offrandes , les sacrifi-
 ces pour les morts étoient une suite na-
 turelle de cette doctrine. On vouloit par-
 là leur rendre les juges des enfers propices :
 on espéroit abrégér le tems de leur purifica-
 tion , & adoucir leurs peines ; & on croyoit
 que la piété des vivans engageoit les Dieux

Quisque suos patimur manes. Exindè per am-
 plum

Mittimur Elysiùm , & pauci læta arva tene-
 mus.

Virgil. *Æneid. lib. 6.*

Partie II.

E

À ne pas traiter les morts avec toute la sévérité que leurs fautes méritoient. Aussi ne pratiquoit-on rien de tout cela à l'égard de ceux qui mouroient dans l'enfance^(a). Comme on sçavoit que les enfans ne pouvoient s'être rendus coupables d'aucun crime, on ne doutoit point de leur bonheur futur; & l'on jugeoit qu'il étoit inutile d'implorer pour eux la miséricorde des Dieux, & de fléchir leur justice.

Quelques - uns des Anciens ont eu une troisième opinion composée des deux autres ensemble, c'est-à-dire, de celle de la Métémpsychose & de celle des Enfers. Ils disoient que les ames y étoient retenues pendant un certain tems, pour y être punies ou récompensées de leurs bonnes ou mauvaises actions,

(a) *Suis infantibus mortuis neque inferias libant, neque aliud quidquam faciunt eorum, quæ fieri mortuis solent. Neque enim terræ aut terrestrium infantibus ullam partem percipiunt. Neque circum eorum sepulcra & monumenta commorantur aut adsident. Nam leges id non permittunt, cum ii in meliorem ac diviniorem conditionem simul locumque concesserint. Plutarch. Consol. ad uxor.*

& qu'ensuite elles passaient dans d'autres corps, pour recommencer une nouvelle vie. Platon nous fournira encore de quoi appuyer ce sentiment : car on trouve de tout dans cet Auteur, & on peut y choisir ce qui plaît le plus. Dans ce Dialogue, où il représente Socrate mourant & consolant ses amis, un d'eux lui dit, que les hommes sont dans une terrible incertitude sur ce que devient l'ame après sa séparation d'avec le corps ; & Socrate lui répond que suivant une ancienne opinion, après cette vie les ames descendent aux Enfers, d'où elles reviennent ensuite en ce monde (a). Malgré cela, le même Platon condamne ensuite les scélérats à ne jamais sortir du Tartare (b) : cependant il soutient dans son Phedre, que leurs ames ne seront punies que pendant mille ans, & qu'ensuite elles passeront dans

(a) *Antiquus quidem est hic sermo, hinc eò proficisci, & illinc huc redire mortuorum animas, & fieri ex mortuis. Plato, in Phædon.*

(b) Voyez pag. 64. Not. (a).

d'autres corps (a). Mais il est inutile de nous arrêter à ces contradictions de Platon : il suffit de sçavoir, que cette troisième opinion composée des deux autres a eu aussi ses zélateurs, & que Virgile l'a rendue célèbre par son fleuve Lethé. On peut voir à la suite de ce que nous venons de citer de ce Poëte, comment les ames qui habitent l'Elysée, après que la longueur du tems a effacé toutes leurs taches, & consommé en elles ce qui leur restoit de terrestre (b), se rendent à ce fleuve d'oubli, qui leur fait perdre la mémoire de tout ce qui leur étoit arrivé, & leur fait naître l'envie de retourner dans de nouveaux corps.

(a) Τῷ δὲ χιλιοτῷ ἀμφοτέραι ἀφικνέμεναι ἐπὶ κλήρωσιν τε καὶ αἵρεσιν τῶ δευτέρῳ βίῃ, αἰρῶνται οὐκ ἂν ἐθέλῃ ἐκάσῃ. Plato, in Phædro.

(b) Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Ætherium sensum, atque autai simplicis ignem.

Virgil. *Æneid. lib. 6.*

Il est naturel de penser , que cette troisième opinion du fleuve Lethé ne fut inventée par les Philosophes , que pour réparer le défaut essentiel de leur doctrine de la Métempfycofe. Elle ne pouvoit se soutenir, fans admettre nécessairement le souvenir des choses arrivées dans les différentes animations qui avoient précédé. Pythagore l'avoit conçu de la sorte ; & c'étoit pour appuyer de son exemple cette partie de son système, qu'il avoit osé soutenir hardiment se souvenir d'avoir été tantôt Euphorbe (a), tantôt Ætalide, Hermotime ou Pyrrhus, & même d'avoir été coq. Son témoignage pouvoit bien d'abord faire illusion à ceux qui embrassèrent sa doctrine ; mais comme d'ailleurs aucun d'eux ne se souvenoit réellement

(a) Ipse ego, nam meminî, Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondam

Hæsit in adverso gravis hasta minoris Atridæ.

Ovid. *Metam. lib. 15.*

de ce qui pouvoit lui être arrivé dans les corps différens , qu'il devoit avoir animés avant celui dans lequel il vivoit actuellement , pour remédier à ce défaut , on imagina l'admirable invention du fleuve d'oubli. C'est ainsi que toute doctrine qui vient des hommes , est toujours sujette dans ses commencemens à mille difficultés qu'ils n'ont pû prévoir. Elle ne se perfectionne qu'avec le tems, & porte par son incertitude & ses variations des marques certaines de son origine.

Au reste on doit observer que ces deux opinions, tant celle de la Métempsychose, que celle des Elysées & des Enfers , supposant toutes deux la nécessité d'un jugement après la mort , ont également toutes deux pour fondement la nécessité d'une autre vie. C'est-là en effet le cheval de bataille, la preuve triomphante , l'argument bannal de tous ceux qui croient pouvoir prouver par la raison l'immortalité de notre ame , parce que c'est le plus sensible , & celui qui paroît

avoir le plus de fondement. Car ne seroit-ce pas bien en vain, dit-on, que l'homme adoreroit son Créateur, & lui rendroit de justes hommages, en vain qu'il s'abstiendrait du mal & feroit le bien, s'il ne devoit y avoir aucune récompense pour les bonnes actions, aucune punition pour les mauvaises? Or de-là il s'ensuit, continue-t'on, que les récompenses ou les châtimens des unes & des autres n'ayant pas toujours lieu dans cette vie, il est nécessaire qu'il y en ait un autre, où les méchans soient punis de leurs crimes, & les bons récompensés de leurs vertus; que sans cela Dieu ne seroit pas juste; & que la nécessité de cette autre vie emporte celle de l'immortalité de nos ames, puisque leur anéantissement rendroit cette ressource inutile. Ce raisonnement a été mis en œuvre par les premiers Philosophes qui ont soutenu l'immortalité de l'ame, comme par ceux qui les ont suivis. Tous sont d'accord sur cet article; & il faut l'avouer: à ne le regarder que du

premier coup d'œil, rien ne paroît plus spécieux & plus propre à persuader. Cependant à peine y fait-on quelque attention, que toute la difficulté s'évanouit, & on ne trouve dans cette preuve victorieuse que du préjugé, & une vraie pétition de principe, qui rejette dans le plus étrange embarras ceux qui en font les auteurs.

En effet les défenseurs de l'opinion contraire nient d'abord la nécessité des peines & des récompenses dans une autre vie, prétendant que dès celle-ci les bons sont récompensés de leurs vertus, ou par le témoignage intérieur de leur propre conscience, ou par l'estime des autres hommes; & les méchants punis de leurs forfaits par la honte, l'ignominie & les châtimens qui suivent les crimes, lorsqu'ils sont découverts : Que faire le bien, aider son prochain, se rendre commode, utile & nécessaire à la société, porte avec soi une satisfaction qui tient lieu de récompense à ceux qui le font : Qu'au contraire, indépendamment des peines portées par les Loix

contre les actions vicieuses, opprimer son semblable, lui ravir les biens, l'honneur ou la vie, est une conduite qui ne peut manquer d'être suivie du repentir, & de la crainte du châtement : Que d'ailleurs le bien ou le mal physique ne consiste que dans notre opinion, qui dépendant de l'éducation & de notre intérêt propre, change & varie selon la naissance, la condition & les conjonctures ; Que sur ce principe, la privation des richesses, des commodités, des honneurs, de la santé, de la vie même, n'est un véritable mal que pour ceux qui s'en affligent, comme ces mêmes choses ne sont des biens que pour les personnes qui les croient tels : Que souffrir la douleur, les infirmités, les maladies, est un des plus sûrs moyens d'y résister ou d'en guérir : Que supporter avec patience & avec courage la pauvreté, la dureté des hommes, leur oubli, leurs persécutions, est une ressource certaine pour les moins sentir : Que la tranquillité de l'esprit, & la paix du cœur au milieu des adversités, est de beau-

coup préférable aux inquiétudes & aux remords, qu'éprouvent les hommes injustes & les méchans dans la possession des biens & des honneurs qu'ils se sont procurés par des voies iniques : Qu'après tout il y a une certaine mesure de bien & de mal , de plaisir & de douleur , répandue également sur tous les états & sur toutes les conditions de la vie, dont nul ne peut s'exemter : que les méchans en ont leur part ainsi que les gens de bien ; & qu'on voit tous les jours des hommes heureux dans la misère , comme des malheureux dans la fortune la plus brillante.

On ajoute , que pour prouver qu'il est de la justice de Dieu de punir le vice dans une autre vie , & de récompenser la vertu , il faut supposer que l'homme est capable de l'un & de l'autre ; Qu'il faut donc poser d'abord pour principe , que l'homme est libre ; qu'il est capable du bien & du mal , & par conséquent qu'il a une ame spirituelle & immortelle : Qu'autrement , & en supposant que l'homme n'est que matiere, que ce n'est

qu'une pure machine guidée comme les bêtes par un instinct aveugle & sans choix, il n'est pas possible de reconnoître plus de bonté morale ou de malice dans l'homme, que dans la brute ; & que s'il est de la Justice de Dieu de châtier en lui ce qu'il peut faire de mal, il est également obligé de punir tant de meurtres, que le Tigre, le Lion & une infinité d'autres animaux féroces commettent continuellement. Or comment peut-on prouver, dit-on, l'existence de cette ame humaine spirituelle & immortelle ? Par la nécessité des peines & des récompenses dans une autre vie, répondent les partisans de l'immortalité. Vous prouvez donc, réplique-t-on, que l'ame de l'homme est spirituelle & immortelle par la nécessité d'une autre vie ; & vous prouvez la nécessité d'une autre vie, parce que l'homme est capable du bien & du mal, c'est-à-dire, parce que l'ame humaine est spirituelle & immortelle : y eut-il jamais cercle plus vicieux, & pédition de principe plus évident & plus sensible ?

On va plus loin ; & on demande sur qu'il Dieu doit exercer sa justice. C'est sans doute : sur l'homme. C'est l'homme qui a fait le bien ou le mal ; c'est l'homme qui doit être ou récompensé ou puni. Qui ne puniroit ou ne récompenseroit qu'une partie de l'homme , ne feroit pas juste. L'homme tout entier est vertueux ou criminel ; il doit donc recevoir tout entier le châtimement ou le prix de ses vices & de ses vertus. Or l'homme est un composé de l'ame & du corps ; donc si Dieu est obligé de récompenser & de punir , il doit récompenser ou punir l'ame & le corps. Le corps déshabitué de l'ame est non-seulement incapable, mais même indigne de récompense ou de punition ; & l'ame séparée du corps n'est plus l'homme : elle ne peut seule recevoir justement des châtimens ou des récompenses , qui doivent être communs à l'un & à l'autre (a). Cette doctrine est si certaine ,

(a) C'est ce qui fait dire à Montagne au Chapitre 12. de ses Essais , après s'être déjà fort emporté

que les premiers Chrétiens en ont fait le fondement de notre résurrection future (a). C'est aussi pour cette raison, que les Peres de l'Eglise les plus anciens & les plus habiles (b) ont cru que Dieu différoit jusqu'au jour du jugement ses châtimens & ses récompenses; & qu'en conséquence ils ont enseigné, que jusqu'à ce terme, toutes les ames de ceux qui mourroient étoient renfermées dans une habitation commune, où elles atten-

contre Platon : » Et quand tu dis ailleurs, Platon, » que ce sera la partie spirituelle de l'homme à » qui touchera la jouissance de l'autre vie, tu nous » dis choses d'aussi peu d'apparence : car à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ni nous par conséquent, à qui touchera cette jouissance. Car nous sommes bâtis de deux pieces principales & essentielles, desquelles la séparation c'est la mort & ruine de notre être. «

(a) Voyez Athénagore, *De Resur. mort.*

(b) Clemens Rom. 1. *Recogn. Justin. in quæst. à Gent. positis, Quæst. 76. Iren. adv. Hæres. Tertul. cont. Marc. lib. 4. & lib. de An. Origen. Princip. lib. 2. & 4. & Hom. 7. in Levit. Lactant. Div. Instit. lib. 7. cap. 21. August. in Ps. 36. Ambros. lib. de bono mortis, cap. 10. Theodoret. ad cap. 2. Ep. ad Hebr. &c.*

doient ce jour destiné à décider de leur sort pour l'Eternité.

Or sur ce principe , & ne se proposant que la raison pour guide dans ce raisonnement , on demande ce que devient l'ame humaine depuis sa séparation d'avec le corps , jusqu'à sa réunion avec lui au jour de la résurrection promise ? Ou elle existe alors , ou elle n'existe point. Si elle n'existe point dans tout cet intervalle , comme quelques-uns l'ont pensé parmi les premiers Chrétiens , persuadés qu'elle ressusciteroit avec le corps , elle n'est donc ni spirituelle , ni immortelle de sa nature. Que si elle existe , que l'on marque donc quel est alors son état. Dira-t'on que dès-lors Dieu exerce sa justice sur elle ? On ne peut l'avancer ; comme on vient de le voir , sans contredire la raison , détruire la nécessité de notre résurrection future , & donner un démenti formel à l'Antiquité la plus respectable. Répondra-t'on au contraire con-

formément au sentiment des anciens Peres, que l'ame n'est alors ni dans le plaisir, ni dans la souffrance? On sera obligé d'avouer encore, que dans cet état elle ne peut mériter ni démériter. Or que l'on se représente, s'il est possible, la situation d'une substance vivante & intelligente qui est sans action & sans passion, qui ne souffre aucun mal, qui ne goûte aucun plaisir: qu'on s'imagine que pour toutes les ames cette situation doit durer jusqu'à la fin du monde, jusqu'à la résurrection, par conséquent pour les ames des premiers hommes pendant dix mille, vingt mille, pendant cent mille ans peut-être: car qui peut définir le terme de la durée du monde (a)? Peut-on nier qu'un tel état ne soit chimérique, & que cette vie imaginaire ne soit une véritable mort?

(a) Quelques anciens Peres ont tenté de le faire & n'y ont pas réussi, comme on l'a vu de S. Cyprien dans le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, chap. 2.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde l'état de l'ame après cette vie, il faut dire un mot d'une opinion aujourd'hui fort répandue dans le monde, & que les Chrétiens, les Juifs & les Mahométans regardent comme un des principaux articles de leur foi : je parle de la résurrection des morts, dont nous allons tâcher de découvrir l'origine.

Dans tout ce qui nous reste de l'Antiquité, nous n'avons qu'un seul endroit de Platon & un de Diogene Laërce, où il soit parlé de la résurrection générale. Car pour ce qui est de quelques résurrections particulières, on sçait qu'il en connoit plusieurs contes, comme d'un Aristée, d'un Cléomède, d'Epiménide, & de quelques autres, qu'on assuroit autrefois être ressuscités (a). Mais tout cela n'étoit regardé que comme

(a) V. Plutarch. *in vita Romul.* Plin. *Hist. lib. 7. cap. 53. & 54.* & Diogen. Laërt. *lib. 2.*

de vrais contes de vieilles, dont les enfans mêmes se moquoient.

A l'égard de la résurrection générale, il en est parlé un peu plus sérieusement dans un des Dialogues de Platon (a), où ce Philosophe fécond en systèmes voulant expliquer de quelle maniere les hommes étoient d'abord sortis de la terre, suppose qu'après une certaine révolution de tems, toutes choses rétrogradent; que les Astres vont finir leur cours à l'Orient, ainsi qu'il est arrivé, dit-il, du tems d'Attrée & de Thyeste; que les hommes rajeunissent, & meurent dans la premiere enfance; & que ceux qui étoient déjà dans le sein de la terre, en sortent, & renaissent au même état où ils étoient quand ils sont morts. On peut ajouter à cet endroit de Platon ce que nous avons dit ailleurs du système de la grande

(a) In Politico. V. le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde*, chap. 1.

année (a). Du reste on voit assez qu'en tout cela il ne s'agit point du tout de l'espece de résurrection que nous cherchons. A l'égard de ce que nous venons de rapporter de Platon, on doit le regarder comme étant tiré de sa tête, plutôt que comme une opinion qui fût véritablement reçue de son tems. Ce sentiment est une imagination creuse de ce Philosophe, & a probablement toujours passé pour tel, puisque quoiqu'il ait eu grand nombre d'admirateurs & de disciples, aucun ne s'est avisé de l'embrasser.

L'autre endroit où il est parlé de la résurrection générale, se trouve dans Diogene Laërce. Voici de quelle maniere cet Auteur en fait mention. » Clitarque assure, dit-il » (b), que les Gymnosophistes méprisent la

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le monde*, chap. 1.

(b) Τὴς γὰρ Γυμνοσοφιστῶν καὶ θαυμάτι κατα-

» mort, & qu'ils condamnent l'usage de
 » brûler les corps. Ils sont dans l'opinion
 » que ces corps ressusciteront un jour, &
 » vivront pour ne plus mourir. Plusieurs
 » disent que les Juifs sont sortis d'entr'eux. «
 Les Mages étoient du même sentiment au
 sujet de la résurrection des corps, comme
 le même Auteur l'écrit un peu plus bas sur
 la foi de Théopompe (a).

On sçait que les Mages admettoient deux
 principes, l'un bon, & l'autre mauvais;
 l'un auteur de la vie, & l'autre auteur de
 la mort. Mais tout le monde ne sçait peut-
 être pas de même, qu'ils espéroient ne dé-
 pendre un jour que de l'un, & être entie-
 rement affranchis de la domination de l'au-

φρονεῖν φησι Κλείταρχος; καὶ ἀνόσιον ἡγεῖσθαι πυρὶ
 θάπτειν; καὶ ἀναβιώσεσθαι τὰς ἀνθρώπους, καὶ
 εἶσεσθαι ἀθανάτους. Ἐνιοὶ δὲ καὶ τὰς Ἰεδαίους ἐν τέτταρ
 εἶναι. Diog. Laërt. in proœm.

(a) Theopompus Magorum sententiâ homines in
 vitam quoque redituros, immortalesque futuros tra-
 dit. Idem, ibid.

tre. Plutarque nous l'apprend ; & ce qu'il dit à ce sujet doit être joint à ce que nous venons de rapporter de Diogene Laërce , afin d'avoir une connoissance exacte de leur Théologie. » Les deux Principes que les » Mages reconnoissent, dit Plutarque (a), » doivent , selon eux , régner l'un après l'autre dans le monde pendant trois mille ans, » & se faire la guerre ensuite pendant trois » mille autres, au bout desquels le mauvais » principe sera vaincu & détruit, & les hommes seront éternellement heureux. « C'est sans doute après la destruction de ce mauvais principe , qu'ils s'imaginoient que les morts ressusciteroient, afin de partager avec les vivans une éternelle félicité. Cette con-

(a) *Existimant duos esse Deos quasi contrariis dedicatos artibus, ut bona alter, alter mala opera conficiat . . . Theopompus ait, de sententiâ Magorum, vicibus ter mille annorum alterum Deorum superare, alterum succumbere, & per altera tria millia bellum eos inter se gerere: tandem Plutonem desicere, & tunc homines fore beatos, neque alimento utentes, neque umbram edentes. Plutarch. De Isid. & Osir.*

jecture est d'autant mieux fondée , qu'ils disoient qu'alors les hommes n'auroient pas besoin de manger , & que leurs corps ne feroient point d'ombre.

Cette opinion de la résurrection des corps , que les Juifs avoient peut-être prise des Mages , ce qui donna lieu sans doute à quelques-uns de croire qu'ils étoient sortis de ces Sages de Perse , ou des Philosophes des Indes , ne paroît pas avoir fait de grands progrès. Si l'on en excepte les Indes , la Perse & la Palestine , nous ne voyons point qu'elle ait été établie & connue en aucun endroit de la terre. Il y a même lieu de douter , si ce n'étoit point chez les Juifs une opinion assez populaire. L'Evangile & les Actes des Apôtres nous apprennent , à la vérité , que les Pharisiens la croyoient : cependant Josephe qui étoit de cette Secte , n'en parle en aucune façon , & le mot de résurrection ne se trouve pas une seule fois dans ses livres : il dit même très-positivement

ment en deux endroits , que les Pharisiens admettoient la Métémphysycoſe (a). Ces hommes ambitieux qui vouloient mettre le peuple dans leurs intérêts , affectoient peut-être de favoriser une opinion , dont ils ne faiſoient pas dans le fond beaucoup de cas.

Au reſte Montagne a eu tort d'attaquer comme il l'a fait au chapitre douzième de ſes Eſſais , la poſſibilité de la réſurrection , ſous prétexte de combattre la doctrine de Platon , ſur le bonheur préparé aux juſtes dans la vie future. Dans cet endroit s'élevant à ce ſujet contre les promeſſes de ce Philoſophe , » Si pour nous rendre capables de » ces choſes , dit-il , on réforme & rechan- » ge notre être , ainſi que tu nous diſ , Pla-

(a) *Credunt animas omnes immortales ; improbos ſempiterno carcere claudi , bonos ſolos in aliud corpus tranſire.* Joſeph. De Bel. Jud. lib. 2. cap. 8. Voyez le même Auteur , *Antiq. Jud. lib. 18. cap. 1.* Peut-être dans ces deux endroits Joſephe ne veut-il dire autre choſe , ſinon que , ſelon la doctrine des Pharisiens , lès Juſtes ſeuls reſſuſcitoient ; ce qui a été le ſentiment de quelques Saints Peres.

» ton , cê doit être d'un si extrême change-
 » ment , & si universel , que par la doctrine
 » Physique , ce ne sera plus nous : ce sera
 » quelqu'autre chose qui recevra ces ré-
 » compenses : car ce qui est changé , est dis-
 » sous , & par conséquent pèrit (a). « En
 effet , continue Montagne , suivant le sen-
 timent de Lucrece (b) , en supposant que la
 même matiere dont nos corps étoient com-

(a) Quod mutatur enim dissolvitur ; interit
 ergo.

Lucret. *lib.* 3.

(b) Nec .si materiam nostram conlegerit
 ætas

Post obitum , rursùmque redegerit ut sita
 nunc est ;

Atque iterùm nobis fuerint data lumina
 vitæ :

Pertineat quidquam tamen ad nos id quo-
 que factum ,

Interrupta semel cùm fit repetentia nos-
 tri.

Lucret. *ubi supra.*

posés avant la mort, rétablie dans son ancien état & sa forme première, soit de nouveau rappelée à la vie par une seconde introduction de cette ame, qui l'avoit animée auparavant, cependant rien de ce qui auroit appartenu à la première vie, ne regarderoit la nouvelle, & rien de cette dernière n'appartiendrait à la précédente, la mémoire des choses passées ayant été interrompue & anéantie. On passe ce sentiment à Lucrece, qui raisonnant en payen & en disciple d'Epicure, ne pouvoit penser autrement; mais il n'est pas pardonnable dans Montagne, qui n'a pû ignorer qu'il n'est pas plus difficile à Dieu de rétablir dans nous la mémoire du passé, que de nous ressusciter. Le même Créateur qui nous forma, n'est pas moins puissant pour opérer l'un, qu'il sera fidèle à accomplir l'autre.

CHAPITRE IV.

Idée que les Anciens avoient de la nature de l'ame , quoiqu'immortelle.

» **O**N ignore, dit Lucrece (a), quelle est
 » la nature de l'ame ; si elle a pris nais-
 » sance avec notre corps, ou si elle lui est
 » infusée au moment de notre naissance ; si
 » elle périt avec lui par sa dissolution, ou
 » si en se séparant de lui, elle va habiter
 » dans l'obscurité des Enfers ; enfin si celles
 » des animaux s'introduisent en leurs corps

(a) Ignoratur enim quæ sit natura animæ :
 Nata sit, an contra nascentibus insinue-
 tur,
 Et simul intereat nobiscum morte di-
 rempta ;
 An tenebras Orci visat, vastasque lacunas :
 An pecudes alias divinitus insinuet se.

Lucret. lib. 1.

» de la même maniere que l'ame passe dans
 » le nôtre. « En effet la plûpart des Philo-
 fophes ont été obligés d'avoüer, que cette
 matiere étoit incompréhensible, & que les
 ressorts dont nos corps étoient mus, étoient
 couverts de ténèbres si épaisses, qu'il n'étoit
 pas possible de reconnoître ce qui les faisoit
 agir. Après avoir rapporté leurs opinions
 différentes, Cicéron ajoute qu'il n'y a que
 Dieu seul qui sçache quelle est la véritable.
 Cependant ce que nous venons de rappor-
 ter de l'opinion où étoient les Anciens sur
 l'état de l'ame au sortir de cette vie, ne se-
 ra peut-être pas inutile pour nous aider à
 connoître ce qu'ils pensoient de sa na-
 ture.

Comme les Egyptiens, les Gaulois, les
 Thraces se contentoient de croire l'ame im-
 mortelle, sans raisonner sur la nature de
 cette substance, & qu'ils laissoient à l'ima-
 gination d'un chacun la liberté de se la re-
 présenter telle qu'il lui plaisoit, nous ne

pouvons nous assurer de l'idée qu'ils s'en formoient , que par l'opinion où nous savons qu'étoient ces Peuples sur son état après la mort. Les Thraces , comme nous l'avons dit , s'imaginoient en général aller après cette vie dans un lieu délicieux , où ils jouissoient de toutes sortes de biens. Ces hommes simples & grossiers comptoient sur des plaisirs sensuels , tels que le peuple parmi les Mahométans espere en posséder dans le Paradis du Prophete. Ainsi on comprend d'abord qu'il ne faut point aller chercher chez eux une idée de spiritualité , qu'on a de la peine à trouver chez les Nations même les plus raffinées.

Les Egyptiens , les Gaulois & les autres qui croyoient la Métempsychose , & qui ne mettoient point de différence entre les ames des bêtes & celles des hommes (a) , ne re-

(a) Les Pythagoriciens , & tous ceux qui comme eux s'abstenoient de manger de la chair des animaux , ne le faisoient que par cette raison seule,

gardoient l'ame que comme le principe de la vie , comme une substance qui faisoit vivre & respirer le corps où elle étoit renfermée , & qui privoit de la respiration celui qu'elle abandonnoit : ils n'en avoient point d'autre idée que celle d'une matiere subtile , légère & déliée , qui passoit successivement d'un corps dans un autre ; c'est-à-dire , qui pouvoit entrer , sortir , & être contenue dans un lieu. Cela est si vrai , que les Philosophes qui ont puisé chez les Egyptiens la doctrine de l'immortalité , n'en ont point eu eux-mêmes une idée différente , comme nous allons le faire voir.

Cicéron rapporte sur la foi des livres de son tems , que Phérécides & son disciple Pythagore , auxquels on peut joindre Thales , furent les premiers parmi les Grecs , qui soutinrent que l'ame étoit immortelle

qu'ils craignoient de se nourrir d'une chair animée par leurs semblables. V. Porphyre, *De Abstinent. Animal.*

(a). Mais ils se contenterent d'établir leur opinion ; & à l'imitation des Egyptiens de qui ils la tenoient, ils n'entreprirent point d'expliquer la nature de cette substance, dont ils soutenoient l'immortalité. Il est vrai que quelques-uns ont attribué à Pythagore d'avoir enseigné que l'ame étoit une harmonie (b) ; mais Cicéron dit précisément (c) que les Pythagoriciens ne s'expliquoient point là dessus, & qu'il n'étoit question chez eux que de nombres & de lignes.

Mais ceux qui dans le même tems raisonnerent sur cette matiere, ne garderent pas le même silence, & voulurent commencer par définir une chose, qui faisoit le su-

(a) *Pherecides Syrus primum dixit, animos hominum esse sempiternos. Hanc opinionem discipulus ejus Pythagoras maximè confirmavit. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.*

(b) *Pythagoras harmoniam (animam dixit). Macrobius in Somn. Scip. lib. 1. cap. 14.*

(c) *Rationem illi sententiæ suæ non ferè reddebant, nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum. Cic. ubi supra.*

jet de la question. Empédocle, Parménide, Héraclite, Dicéarque, tous presque contemporains de Pythagore, entreprirent de fixer précisément l'idée qu'on devoit se former de l'ame par une définition juste, qui comprît la nature de cette substance. Ils étudierent beaucoup, ils méditerent, ils voyagerent pour s'en instruire; & après tant d'études, de réflexions & de voyages, ils ne laisserent pas de la définir d'une façon toute différente. (a) Empédocle assura que l'ame étoit un sang subtil; Parménide, qu'elle

(a) On trouve tous les divers sentimens des Philosophes sur la nature de l'ame, rassemblés dans Cicéron & dans Macrobe. Voici les paroles de Cicéron, *Tusc. Quæst. lib. 1. Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem. Zenoni Stoico animus ignis videtur. Proximè autem Aristoxenus Musicus, idemque Philosophus, intentionem ipsius corporis quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur. Democritum, magnum quidem illum virum, sed lævibus & rotundis corpusculis conficientem animum concursu quodam fortuito, omittamus. Quid de Dicæarcho dicam, qui nihil omninò animum dicat esse?*

étoit composée de terre & de feu ; Xéno-
phanes, qu'elle étoit formée de terre &
d'eau ; Epicure, qu'elle étoit composée de
feu, d'air & d'esprit ; Zenon & Hipparque,
qu'elle étoit un feu subtil ; Anaximandre,
qu'elle étoit un air très-pur : Hippocrate la
confondit avec les esprits animaux : Aristoxene,
Philosophe & Musicien, ne la regarda
que comme une harmonie : Démocrite
dit qu'elle étoit un souffle composé d'atô-

A l'égard de Macrobe, Plato, dit-il *in Somn. Scip. lib. 1. cap. 14. dixit animam essentiam se moventem, Xenocrates numerum se moventem, Aristoteles ἐντελεχειαν, Pythagoras & Philolaus harmoniam, Possidonius ideam, Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum, Hippocrates spiritum tenuem per corpus omne dispersum, Heraclitus Ponticus lucem, Heraclitus Physicus scintillam stellaris essentiae, Zenon concretum corpori spiritum, Democritus spiritum insertum atomis, Critolaus Peripateticus constare eam de quintâ essentiâ, Hipparchus ignem, Anaximenes aëra, Empedocles & Critias sanguinem, Parmenides ex terrâ & igne, Xenophanes ex terrâ & aquâ, Boëthos ex terrâ & igne, Epicurus speciem ex igne, & aëre, & spiritu mixtam.*

mes très-déliés & très-subtils ; Héraclite , qu'elle étoit une étincelle du feu des astres : Dicéarque soutint qu'elle n'étoit autre chose que le corps même. Il seroit ennuyeux de rapporter tous les sentimens particuliers des Philosophes sur cette matiere : il suffit de dire qu'ils convinrent tous en ce qu'ils donnerent de l'ame une idée corporelle , & que Platon est le premier qui ait , si j'ose m'exprimer ainsi , spiritualisé cette idée. C'est pourquoi nous allons voir comment il s'y prit pour établir un systême , qui eut d'abord beaucoup de Sectateurs , & qui dans la suite a été embrassé généralement de tout le monde.

Il y avoit déjà plus d'un siècle qu'on disputoit parmi les Grecs sur la nature de l'ame , lorsque Platon entreprit de traiter aussi cette matiere. Il étoit allé en Egypte puiser à la source , de même que les autres Philosophes qui l'avoient précédé. Mais les Egyptiens qui lui apprirent des choses curieuses
sur

sur l'Histoire ancienne, ne lui communiquent pas vraisemblablement beaucoup de lumieres sur la question qu'il vouloit agiter; & il eut besoin d'en trouver de plus grandes dans son propre génie. Il puisa donc dans son propre fond de quoi réussir dans ce qu'il avoit projeté; & la maniere dont il s'en acquitta lui acquit tant de gloire, qu'on le regarda alors, & qu'on l'a toujours regardé depuis comme le premier des Philosophes (a). Il est le premier en effet qui ait entrepris de donner des preuves de l'immortalité de l'ame. Son systême n'est cependant pas absolument aisé à entendre, & ne manque pas d'obscurité. Dans ce tems-là on étoit beaucoup moins accoutumé qu'on ne l'est

(a) Cicéron marque l'estime infinie qu'il faisoit de Platon, en faisant dire à Atticus, *Tusc. Quæst. lib. 1. Errare meherculè malo cum Platone, quem tu quanti facias scio, & quem ex ore tuo admiror, quàm cum istis vera sentire. Et plus bas il ajoute: Ut autem rationem Plato nullam afferret, (vide quid hominib. tribuam) ipsâ auctoritate me frangeret.*

aujourd'hui, aux idées claires & distinctes ; un discours brillant & fleuri faisoit aisément passer un raisonnement obscur, & quelquefois faux. Quoi qu'il en soit, je vais tâcher d'expliquer en peu de mots le systême que Platon a voulu établir sur la nature de l'ame.

Premierement, pour exprimer l'ame, il s'est servi du mot Grec *Nês*, qui signifie *la pensée*, & que les Latins rendent par celui de *Mens*. Ainsi il suppose ce que personne n'avoit dit avant lui, que l'ame & la pensée sont une même chose. Ensuite il soutient que la pensée est immortelle, parce que, selon lui, elle est éternelle ; & il prouve qu'elle est éternelle par cet argument. (a) Ce qui est dans un perpétuel mouvement, & qui n'a reçu ce mouvement de personne, doit être éternel : or la pensée est dans un perpétuel mouvement, & elle n'a reçu ce mou-

(a) *In Phædro.*

vement de personne, parce que, dit-il, on sent bien qu'elle se meut d'elle-même, & qu'elle n'a besoin de personne pour se mouvoir; donc la pensée est éternelle.

Une autre preuve de Platon pour l'immortalité de l'ame, est celle dont on se sert communément aujourd'hui, c'est-à-dire la simplicité de sa nature. Mourir dit ce Philosophe (a), n'est autre chose que se dissoudre & se corrompre: or l'ame qui est une substance simple ne peut ni se dissoudre, ni se corrompre; par conséquent elle ne peut mourir.

Voilà en peu de mots le précis des longs raisonnemens de Platon sur la nature de l'ame (b) contenus dans deux Dialogues fort diffus

(a) *In Phædone.*

(b) Ciceron a employé ces deux raisonnemens de Platon au premier livre de ses *Tusculanes*. Voici de quelle maniere il rend le premier. *Quod semper movetur, id æternum est: quod autem motum affert alicui, quodque ipsum agitur aliundè, quando finem habet motus, vivendi quoque finem habeat*

& fort embarrassés ; on peut même dire si obscurs, que sans aider beaucoup à la let-

necesse est. Solum igitur quod seipsum movet, quia nunquam deseritur à se, nunquam ne moveri quidem desinit, quia etiam cæteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Principii autem nulla est origo. Nam ex principio oriuntur omnia : ipsum autem nullâ ex re aliâ nasci potest. Nec enim esset id principium, quod gigneretur aliundè. Quod si nunquam oritur, ne occidit quidem unquam Ita fit, ut motus principium ex eo sit, quod ipsum à se movetur. Id autem nec nasci potest, nec mori. Cum pateat igitur, æternum id esse, quod seipsum moveat, quis est, qui hanc naturam animis esse tributam neget ? Inanimum enim est omne, quod pulsus agitur externo : quod autem est animatum, id movetur interiore & suo.

Le second argument n'est pas rendu avec moins de force. Animorum, dit Cicéron, nulla in terris origo inveniri potest : nihil enim est in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terrâ natum atque fictum esse videatur ; nihil ne aut humidum quidem, aut fiabile, aut igneum. His enim in naturis nihil inest, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat ; quod & præterita teneat, & futura prævideat, & complecti possit præsentia. Singularis est igitur quædam natura atque vis animi, sejuncta ab his usitatis notisque naturis. Ita quidquid est illud, quod sentit, quod sapit, quod vult, quod viget, cæleste & divinum est, ob eamque rem æternum sit necesse est.

tre, il n'est pas possible par leur seule lecture de se laisser convaincre de son immortalité. Ainsi il est très-probable, que Caton & les autres qui se sont donné la mort après les avoir lûs, ont eu besoin de quelque raison plus forte & plus persuasive, pour se résoudre à quitter la vie sans regret.

Je ne dis rien de l'ame irascible & de l'ame concupiscible, dont Platon met l'une dans la poitrine, & l'autre dans les entrailles. On conçoit que par-là il entend seulement des propriétés du corps, auxquelles il a bien voulu donner le nom d'ame, puisque, selon lui, l'ame n'est véritablement autre chose que la pensée, qu'il appelle l'ame raisonnable, & qu'il place dans la tête (a). Or cette pensée, ou ame rai-

(a) *Plato triplicem finxit animam : cujus principatum, id est rationem, in capite, sicut in arce, posuit ; & duas partes separare voluit, iram & cupiditatem, quas locis disclusit : iram in pectore, cupiditatem subter præcordia locavit. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.*

sonnable , est une partie de l'ame universelle du Monde. Car selon Platon & tous les Platoniciens (a) , comme tous les corps particuliers ne sont que des portions de la matiere universelle ; il y a de même une ame universelle , dont sont tirées toutes les ames particulieres. Aussi pour entendre une infinité de manieres de parler de l'ame , dont se sont servis ceux qui ont vécu après Platon , il faut sçavoir que les Platoniciens regardoient l'ame universelle comme une troisième chose en Dieu. Le Pere , ou le Créateur du Monde , le Verbe , ou l'Intellect divin , & l'ame universelle, composoient cette Trinité fameuse, qu'on est aujourd'hui étonné de trouver dans leurs écrits. Voilà pourquoi les Anciens disent si souvent, que l'ame est une portion de la Divinité. On admire ces manieres de parler , qui ne sont cependant , ni si pieuses , ni si admirables qu'on se l'imagine , puisque dans la façon de pen-

(a) Voyez le Timée de Platon , Plotin & Porphyre.

fer des Anciens , elles confondoient l'ame avec la Divinité , l'esprit créé avec l'incréé.

Au reste il n'étoit pas possible que Platon & ses sectateurs eussent d'autres sentimens de l'ame , puisque soutenant qu'elle étoit éternelle , qu'elle n'avoit point de commencement , qu'elle existoit & se mouvoit par elle-même , qu'elle étoit en un mot une nature simple incapable de dissolution & de corruption , qualités qui toutes ne conviennent qu'à la Divinité (a) , il falloit nécessairement , ou que de toutes les ames particulieres ils fissent autant de Dieux , ou qu'ils ne les regardassent toutes que comme des portions d'une même masse , à laquelle ils donnoient ce nom

(a) Aussi Cicéron ne craint-il pas de dire , que Dieu n'est autre chose qu'une ame très-simple , absolument dégagée de la matiere. *Nec verò Deus ipse : qui intelligitur à nobis , alio modo intelligi potest , nisi mens soluta quadam & libera , segregata ab omni concretione mortali.* Cic. *Tusc. Quæst. lib. 1.*

d'ame universelle , & qui dans leur façon de penser n'étoit en effet autre chose que la Divinité. Telle est encore aujourd'hui l'opinion de tous les Philosophes Persans & Indiens , comme on peut le voir dans la lettre de M. Bernier écrite de Schiras à M. Chapelain , où il prouve que cette doctrine sapé tous les fondemens de la Religion. En effet dans ce sentiment nous serions tous autant de Dieux : par conséquent il seroit ridicule de dire , que nous nous serions imposés à nous-mêmes un culte qui ne s'adresseroit qu'à nous , & que nous aurions imaginé un Paradis & un Enfer , dont l'un ne nous regarderoit point , tandis que nous serions assurés de l'autre.

Après tout ce qui a été dit , il est inutile de s'arrêter ici à montrer ce que tout Lecteur apperçoit comme moi , que cette preuve triomphante, cet argument sans réplique, que nos Métaphysiciens modernes se vantent d'avoir imaginé pour démontrer la spiritualité

& l'immortalité de l'ame, n'est précisément autre chose que le raisonnement de Platon, & qu'ils en sont positivement redevables à ce Philosophe. Mais ce que tout le monde ne voit peut-être pas, c'est que leur prétendue démonstration n'est dans le fonds qu'un pur sophisme, & qu'en adoptant le raisonnement du Philosophe Grec, sans oser admettre ses principes, ils se sont jetés dans un labyrinthe de difficultés, dont il leur est impossible de sortir. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner cette preuve si claire & si évidente. La voici.

La matiere est incapable de penser : or il y a en moi quelque chose qui pense ; donc il y a en moi une substance différente de la matiere, & c'est ce que j'appelle esprit. On conçoit que dans cet argument toute la difficulté consiste dans la majeure, ou dans la premiere proposition ; car s'il est vrai que la matiere soit incapable de penser, certainement par ce raisonnement l'existence de

l'esprit est parfaitement démontrée. C'est donc ce qu'on ne peut discuter avec trop de soin : sur quoi je prie mes Lecteurs de faire avec moi les réflexions suivantes.

Personne n'ignore qu'en bonne Logique, dans toute proposition il faut connoître les deux termes , le prédicat & le sujet : parlons intelligiblement. On convient que pour nier ou pour affirmer quelque chose d'une autre chose , il faut que toutes deux soient également & réellement connues. Ainsi pour assurer , par exemple , que Dieu est bon , il faut que j'aie nécessairement une idée de Dieu , & une idée de la bonté. Or dans cette proposition : la matiere est incapable de penser , je demande ce que l'on connoît ? Est-ce la matiere ? Nos Métaphysiciens ne manqueront pas d'en convenir ; & ils la définiront d'abord une substance étendue. Mais si je pousse la question plus loin, & que je veuille sçavoir pourquoi ils ne reconnoissent que de l'étendue dans la matiere, ne seront-ils pas

forcés d'avouer , que c'est parce qu'ils n'y connoissent que cela. Grands Philosophes ! est-ce donc là le fruit de tant de méditations & de tant de veilles ? Nous ne connoissons, dites-vous , dans la matiere autre chose que de l'étendue: de ce principe tout autre moins présomptueux concluroit simplement , qu'on ne peut assurer que la matiere pense. Mais ce sentiment est trop bas & trop ingénu pour des Philosophes ; & de leur ignorance ils prétendent faire le fondement d'une vérité incontestable. Nous ne sçavons point , disent-ils, que la matiere puisse penser; donc elle est incapable de penser. Pitoyable raisonnement ! On ne découvre dans la matiere que de la longueur , de la largeur & de la profondeur : j'en conviens ; mais peut-on dès-lors se croire en droit d'en conclure , qu'elle ne renferme que cela ? croit-on donc avoir pénétré parfaitement la nature & toutes les propriétés de la matiere ? Si à l'arrivée des Européens en Amérique , quelqu'un

d'eux eût dit aux originaires du pays , en leur montrant un canon , & autant de poudre qu'il peut en tenir dans un grain de mil : en mettant quelques livres de cette poudre dans ce canon , je vais lancer à cinq cens pas un boulet de soixante livres de bale ; les Habitans du nouveau Monde se seroient récriés contre l'impossibilité de cette proposition, & on les auroit traités d'ignorans & de barbares. On eût eu raison : peut-on raisonner de ce qu'on ignore ? Ne tient-il qu'à dire , je ne sçais pas que telle chose se puisse , pour en conclure aussi-tôt qu'elle ne se peut point ? Pour parler affirmativement des effets que la poudre à Canon est capable de produire , il faut d'abord en bien connoître la nature. Mais le raisonnement de nos Métaphysiciens est encore moins pardonnable , que celui de ces Iroquois. Ces Sauvages avoient du moins l'idée d'un boulet de soixante livres : au contraire , non-seulement nos Philosophes ignorent la nature &

toutes les propriétés de la matiere ; ils connoissent encore moins celle de la pensée : enforte qu'il est vrai de dire , qu'ils ont raisonné sur deux choses , qui leur étoient également & parfaitement inconnues.

En effet la pensée est un mode ou une substance. Si ce n'est qu'un simple mode , qui me persuadera qu'elle ne peut convenir à la matiere comme à l'esprit ? Certainement le mouvement n'est point matiere : il n'est ni long , ni large , ni étendu ; & si on lui attribue quelquefois ces propriétés , ce n'est que métaphoriquement , & en tant qu'il est joint à la matiere. Cependant on ne peut nier , que le mouvement qui est une propriété de l'esprit , ne convienne également à ce que nous connoissons sous le nom de corps. Prétend-on au contraire que la pensée est une substance ? Mais cette substance , la distingue-t'on de l'ame , ou veut-on la confondre avec elle , comme Platon ? Si la pensée est une substance distinguée de l'ame ,

voilà dès-lors l'ame , la pensée , la volonté peut-être , trois substances spirituelles distinguées entr'elles , & réunies dans un même corps. Bien plus , si la pensée est une substance distinguée de l'ame , quel rapport sa spiritualité , quoique prouvée , peut - elle avoir avec la spiritualité de l'autre ? Que si de l'ame & de la pensée on ne fait qu'une seule & même substance , il faudra dire que dans l'homme il y a autant d'ames, autant de substances, que de pensées; ce qui est absurde.

Je vais plus loin , & je dis que non-seulement nos Métaphysiciens ignorent la nature de la matiere & celle de la pensée , mais qu'ils ne connoissent pas même celle de l'esprit. Ils en conviennent. Nous ne la connoissons pas positivement , disent-ils : nous ne voyons point l'esprit ; il ne tombe point sous nos sens ; nous n'en avons pas une idée claire , distincte & positive ; en un mot nous ne pouvons pas le définir positivement , & dire précisément ce que c'est. Mais nous le

connoissons du moins négativement, & nous pouvons dire ce que ce n'est pas. C'est-à-dire, que lorsqu'on n'a aucune idée d'une chose, & qu'elle est inconnue, on ne peut pas dire, à la vérité, ce que c'est ; mais que rien n'empêche que l'on ne puisse dire ce qu'elle n'est point ? Je l'avoue ; tout autre qu'un Philosophe s'y feroit mépris, & n'auroit jamais imaginé un si beau secret. Mais je m'en contente ; & de cette distinction frivole de connoissance positive, & de connoissance négative, je conclus que puisque nos Métaphysiciens ne connoissent l'esprit que négativement, puisqu'ils ne peuvent pas dire ce que c'est, mais seulement ce que ce n'est pas, ils ont tort d'affirmer qu'il est capable de penser.

Mais avant que d'affirmer d'une chose ce qu'elle est ou ce qu'elle n'est point, ne seroit-il pas à propos de s'assurer préalablement qu'elle existe ? Autrement nous raisonnons en l'air, & nous apprétons à rire, de même que

ceux qui après s'être beaucoup fatigués à trouver les raisons de quelque événement : après de longues & pénibles recherches, sont tout surpris d'apprendre que le fait en question est imaginaire, & n'a jamais eu de réalité. Or je demande quelle preuve la raison peut nous fournir de l'existence de l'esprit ? On dira sans doute, que c'est une conséquence nécessaire de l'existence de la pensée puisque la pensée ne pouvant convenir à la matiere, elle suppose nécessairement l'existence d'une autre substance qui ne soit point matiere, & dont elle soit l'effet. Or cette dernière substance, nos Philosophes l'appellent esprit. Reprenons ce raisonnement : le voici. La pensée ne peut convenir à la matiere ; donc l'esprit existe. Et pourquoi la pensée ne peut-elle convenir à la matiere ? C'est, dit-on, parce qu'elle est spirituelle. Ainsi de la nature de la pensée on conclut l'existence de l'esprit ; & de
l'existence

l'existence de l'esprit on infère que telle est la nature de la pensée. Voilà le cercle. Après cela ai-je eu tort d'avancer d'abord, que la prétendue démonstration de nos Métaphysiciens n'étoit qu'un pur sophisme, & une pétition de principe ?

Que seroit-ce, si approfondissant davantage cette question, j'ajoutois que si l'ame humaine est véritablement d'une nature spirituelle, elle ne peut l'être, qu'elle ne soit en même tems un être parfaitement simple ; & que par conséquent, suivant le raisonnement de Platon, de Cicéron & de la raison même, elle est un Ange, elle est Dieu : Que cette distinction qu'on voudroit introduire entre les substances spirituelles, est toute gratuite & sans fondement : Que la simplicité faisant leur essence, & cette qualité n'étant susceptible ni du plus ni du moins, tout être qui la possède & dont elle constitue la nature, doit la posséder dans le

plus haut degré, sans qu'aucun autre puisse jamais être plus pur ou plus simple : Que ces rangs & ces degrés entre les esprits sont par conséquent chimériques & imaginaires : Qu'au reste si malgré ce qu'en dit la raison, il est permis d'imaginer des esprits plus purs les uns que les autres, on peut à bien plus juste titre admettre des distinctions dans la matiere, & croire qu'elle n'est pas toute aussi grossiere, aussi insensible, aussi aveugle que celle que nous connoissons ; & que si ces esprits plus purs peuvent ce qu'un esprit moins pur ne peut point, il n'est pas absurde de penser qu'une matiere plus pure, plus déliée, qui ne tombe point sous nos sens, & dont nous ignorons la nature ainsi que de l'esprit, puisse produire certaines opérations, dont la matiere ordinaire & commune nous semble absolument incapable.

Je pourrois encore demander à nos Philosophes, quel est l'emploi de cette ame spirituelle dans le corps humain ? Y a-t-elle

été placée , afin que par ses ordres les esprits animaux coulent dans les membres qu'elle veut mouvoir ? Mais outre quelle ignore le plus souvent l'économie de ce corps qu'elle remue , & que la plupart des ames ne sçavent pas seulement s'il y a des esprits animaux, ou ce que c'est, prétend-on que ce mouvement que l'ame communique aux esprits, elle l'a d'elle-même & par sa nature ? En ce cas il faut donc en revenir au système de Platon , & confondre l'ame avec la Divinité. Que si elle reçoit ce mouvement d'ailleurs , de quelle utilité est-elle à l'homme , puisque la cause étrangere qui la meut, est également puissante pour remuer immédiatement la matiere ? On dira sans doute , que l'ame spirituelle a été donnée à l'homme, afin qu'à l'occasion de certaines pensées de l'ame , Dieu soit excité à déterminer le mouvement des esprits. Mais la difficulté revient toujours , puisque pour avoir certaines pensées, ou l'ame a besoin du même concours

de Dieu qui est nécessaire pour déterminer le cours des esprits, en sorte qu'il faudra remonter à l'infini pour trouver en quoi elle est utile à l'homme ; ou elle peut les produire indépendamment de ce concours, ce qui l'égale encore à la Divinité, & en fait un être aussi indépendant que Dieu même.

On objectera peut-être que si l'ame n'est pas spirituelle, si elle n'est pas distinguée du corps, si elle est matérielle comme lui, il s'ensuit que le sentiment accompagne toujours le corps, qu'il ne cesse pas même dans les cadavres, & qu'on se flateroit en vain qu'il ne persévérât point après la mort ; & on ne nie pas que cette objection ne pût avoir lieu contre ceux, qui ne regarderoient la vie & le sentiment que comme une vertu répandue dans tous les corps, essentielle au corps, & qui ne peut en être séparée (a). Mais il est évident qu'elle ne prouve rien contre ceux qui regarderoient

(a) Voyez Bayle, au mot DICE'ARQUE, Note
(c)

l'ame comme une substance corporelle , à la vérité, mais cependant distincte du corps. En ce cas dès l'instant que cette ame est censée séparée du corps auquel elle étoit unie , on conçoit que dès ce moment tout sentiment doit cesser dans les cadavres.

Il est vrai qu'on peut dire , que puisque cette ame qu'on suppose matérielle est capable de sentiment, il s'ensuit que le sentiment n'est pas moins une propriété essentielle à la matiere, que l'étendue; que par conséquent, comme il ne peut y avoir de corps qui n'ait cette dernière propriété, il n'y a aucune portion de la matiere dans laquelle on ne doive trouver la première ; qu'ainsi le sentiment n'est pas moins essentiel à un cadavre , aux pierres , aux métaux , qu'à cette portion de matiere qu'on appelle l'ame, & à laquelle on attribue cette propriété privativement à toute autre. Par cet argument qu'on regarde comme invincible (a), on croit pouvoir dé-

(a) Voyez Bayle , *ubi supra*.

montrer qu'en supposant même que le sentiment n'est qu'une modification du corps, on ne sçauroit dire que la matiere puisse cesser de sentir, sans qu'elle perde quelque chose de ce qui lui est essentiel. Car, dit-on, toutes les modalités sont de telle nature, qu'elles ne cessent, que pour faire place à une autre modalité de même genre. Il n'y a point de figure qui soit détruite que par une autre figure, point de couleur qui soit chassée que par une autre couleur. D'où l'on conclud que pour raisonner juste, il faut dire qu'il n'y a point de sentiment qui soit chassé que par un autre sentiment, & que si les esprits animaux n'ont pas hors des nerfs le sentiment qu'ils y avoient, ils ne l'ont perdu, qu'en acquérant une autre sorte de sentiment.

Mais pour sentir d'abord le foible de cette objection que l'on regarde mal à propos comme insoluble, il suffit de faire attention que ce long raisonnement roule

uniquement sur une équivoque, & que rien n'est plus facile que de lever la difficulté, en supposant que le sentiment soit une propriété, non pas de la matiere & du corps en général, mais de telle matiere, de tel corps en particulier, par exemple, de la matiere organisée. Pour fonder cette réponse, il suffit que nous ne connoissions aucun corps organisé qui ne sente point, & aucune matiere, qui sans le secours de l'organisation, soit capable de sentiment. Or, de cette vérité incontestable, il s'ensuit nécessairement que le sentiment ne doit se rencontrer dans aucun corps, qu'autant qu'on le suppose organisé; que par conséquent les esprits animaux ne peuvent conserver aucun sentiment hors des nerfs, puisqu'outre qu'à leur sortie des nerfs ils cessent eux-mêmes d'être esprits animaux, changeant alors de propriété, je veux dire de mouvement & de figure, ils sont dès-lors privés du secours des organes dans les-

quels se produit le sentiment ; & qu'enfin le sentiment ne doit se rencontrer ni dans la pierre, le bois ou les métaux, ni dans les cadavres. Je ne me suis étendu sur cet article, que pour faire voir que nos Philosophes ont beau se flater d'avoir perfectionné la Métaphysique ; qu'ils ont beau se vanter d'être plus subtils & plus éclairés que les Anciens ; que malgré tout leur sçavoir & toute leur pénétration, ils n'ont rien dit, que ce que Platon avoit dit avant eux sur le sujet dont il s'agit ici ; & qu'au lieu que dans sa façon de penser il raisonnoit conséquemment, ils n'ont fait que déraisonner en voulant accommoder ses raisonnemens à leurs principes.

Je reviens aux Dialogues de ce Philosophe. Ils eurent d'abord beaucoup de succès, & lui acquirent un grand nombre de Disciples. Mais soit que son système sur la nature de l'ame fût inintelligible, soit que l'esprit humain, naturellement porté vers les

choses sensibles, ne pût s'accoutumer à ses raisonnemens abstraits, il arriva qu'il fut fort applaudi sans être entendu, & que la plupart ne pouvant se défaire de l'idée matérielle qu'ils s'étoient toujours formée de leur ame, continuerent de se la représenter comme auparavant.

Jamais le Platonisme ne fut plus en vogue, qu'au tems de l'établissement de l'Evangile; & jamais les hommes n'ont eu une idée plus grossiere & plus imparfaite de la nature de l'esprit. Non-seulement ils ne spiritualisoient point cette substance qui nous anime, ils donnoient même des corps à ces êtres si élevés au-dessus de la nature humaine, aux Anges, aux Démons. Le fameux Philon Juif, en qui on disoit que l'ame de Platon avoit passé, & après lui tous les premiers Chrétiens, parmi lesquels on comptoit d'illustres Platoniciens, tels qu'Athénagore, S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, Origenes &c. n'en avoient point d'autre idée, lors-

qu'ils assuroient que les enfans de Dieu ; qui au commencement du monde eurent commerce avec les filles des hommes, n'étoient autre chose que les Anges qui habiterent avec les femmes, & que de ce commerce naquirent les Géans ou les Démon(a). L'esprit de Dieu descendu récemment sur les Apôtres & sur les Disciples, n'en étoit pas mieux connu de ces mêmes hommes, qui venoient d'en être remplis. L'histoire de cet événement, tel qu'il est rapporté au commencement des Actes, ne nous persuade que trop, qu'ils se l'imaginoient seulement comme un vent violent & un feu sub-

(a) C'étoit l'opinion commune des Peres des premiers siècles. Voici de quelle façon S. Clément d'Alexandrie s'en exprime : Δείγμα σοι τέτων εἰ ἄγγελοι, τῷ Θεῷ τὸ κάλλος καταλειπότες διὰ κάλλος μαραινόμενον, καὶ τοσῶτον ἐξ ἑρανῶν ἀποπεσόντες καμαί. *Pædag. lib. 3. cap. 2. V.* le même Pere, *Strom. lib. 3. c. 5.* Athenagore, *Apol. pro Christ. Lactance, Div. Instit. lib. 2. cap. 14.* Philon, *lib. de Gig. &c.*

til. Mais pour ne parler ici que de ce qui regarde l'ame, nous allons faire voir que, quoique les premiers Chrétiens eussent une vénération très-particulière pour Platon, qu'ils regardoient comme celui de tous les Philosophes qui eût le mieux parlé de la Divinité, ils n'en comprenoient pas mieux son système, & n'en avoient pas une idée moins grossière & moins matérielle de la nature de l'ame.

Tatien qui dit dans un endroit que les Anges & les Démons sont des substances spirituelles, c'est-à-dire, selon lui, semblables au feu ou à l'air (a); assure un peu plus haut que l'ame est non-seulement corporelle, mais même mortelle. Il ne veut admettre aucune différence entre les bêtes &

(a) Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν ἔκκτονται, πνευματικὴν δὲ ἔστιν αὐτὸς ἡ σύμπληξις, ὡς πυρὸς, ὡς ἀέρος. Tatian. Orat. ad Græc. cap. 25.

les hommes, qu'autant que ceux-ci font habiter Dieu en eux par leur piété (a).

Théophile d'Alexandrie parle de l'immortalité d'une manière assez embrouillée. Cependant il n'est pas impossible de démêler quelle est sa pensée sur ce sujet. Après avoir dit de l'ame, que quelques-uns la croient immortelle, il ajoute que néanmoins on ne peut concevoir que ce qui est immortel ne soit pas Dieu (b).

Saint Justin enseigne positivement & sans détour, qu'on ne doit pas dire que l'ame est immortelle: car, ajoute-t'il, ce qui est immortel est incréé (c).

Saint Irenée ne s'exprime pas moins clairement. Les ames, selon ce Pere, ayant commencé d'être, il seroit naturel qu'elles finissent de même; mais Dieu par sa toute-

(a) Idem, *ibid.* cap. 21.

(b) Theophil. ad Autolyc. lib. 2.

(c) Non ipsam (animam) oportet dicere immortalem: quod enim immortale est, & ingenitum esse necesse est. Justin Dial. cum Tryph.

puissance les conserve éternellement (a). Il est inutile d'avertir ici, qu'il est égal de dire que l'ame est mortelle, ou d'assurer qu'elle est corporelle. Tout le monde sçait que l'ame n'est immortelle, qu'autant qu'elle est spirituelle, parce que l'esprit est nécessairement immortel par sa nature : ainsi ce qui est mortel ne peut être esprit. Par conséquent Saint Justin, S. Irenée & Théophile, en disant que l'ame est mortelle, assurent en même

(a) Si qui autem hoc in loco dicant, non posse animas eas, quæ paulò antè esse cœperint, in multum temporis perseverare, sed oportere eas, aut innascibiles esse, ut sint immortales, vel si generationis initium acceperint, cum ipso corpore mori : discant, quoniam sine initio & sine fine, verè & semper idem, & eodem modo se habens, solus Deus est, qui est omnium Dominus. Quæ autem sunt ab illo omnia, quæcunque facta sunt, & fiunt, initium quidem suum accipiunt generationis ; perseverant autem & extenduntur in longitudinem sæculorum secundum voluntatem factoris Dei. Et après avoir rapporté l'exemple du Soleil, de la Lune & des Etoiles, il ajoute : Sic & de animabus & de spiritibus, & omninò de omnibus his, quæ facta sunt, cogitans quis minimè peccabit. Iren. adv. Hær. lib. 2. cap. 64.

tems qu'elle est corporelle.

Il n'est pas étonnant que Tertullien ait fait l'ame corporelle, puisqu'il attribue un corps à Dieu même (a). Il n'avoit vraisemblablement d'autre idée de l'esprit, que celle d'une matiere extrêmement subtile: car voici comment il parle de la Divinité. » Quoi-

(a) Il est difficile de justifier les Peres des premiers siècles sur ce qu'ils ont crû l'ame corporelle. Il est certain que ce sentiment a été très-commun parmi eux. Peut-être pourroit-on dire qu'ils ne lui ont attribué un corps ainsi qu'aux Anges, & quelquefois à Dieu même, que pour donner à entendre que ce n'étoit point un simple mode, une maniere d'être, mais une substance réelle subsistante par elle-même. Peut-être aussi le plus court seroit-il d'avouer qu'ils ont pû se tromper sur cet article. Il n'en est pas de même de ceux d'entr'eux qui ont nié que l'ame fût immortelle. Ceux qui soutiennent aujourd'hui la même opinion se flateroient en vain de leur autorité pour appuyer leur erreur, comme si malgré ce que la Religion enseigne, ces anciens Docteurs de l'Eglise avoient nié l'immortalité de l'ame. Tout ce qu'on peut conclure de ce qu'ils ont écrit à ce sujet, est qu'ils ont nié que l'ame fût immortelle de la maniere dont Dieu est immortel; c'est-à-dire, nécessairement, par son essence & sa nature, & de la maniere dont

» que Dieu, dit il (a), soit un esprit, qui
 » peut nier qu'il ne soit un corps, l'esprit
 » n'étant autre chose qu'une espèce de corps,
 » accompagné d'une figure qui lui est pro-
 » pre ? « Dans un Traité exprès qu'il a com-
 posé sur l'ame, il prouve par de longs rai-
 sonnemens que cette substance est corpo-
 relle (b) ; qu'elle est de même figure que le
 corps qu'elle habite ; qu'elle est produite en

Platon entendoit cette immortalité, qu'il confon-
 doit avec l'éternité, qui ne convient qu'à la Divi-
 nité seule. En un mot on a lieu de croire que ces
 premiers Peres ont pensé à la vérité que l'ame étoit
 matérielle & mortelle de sa nature ; mais que sou-
 mis à ce que la Religion nous enseigne, ils ont crû
 que Dieu lui avoit accordé l'immortalité par sa
 pure bonté & par sa grace. Si cette Théologie ne
 s'accorde pas avec la Philosophie de nos jours, au
 moins n'a-t'elle rien de contraire à la Doctrine de
 l'Evangile.

(a) *Quis negabit Deum corpus esse, etsi Deus ? Spi-
 ritus enim corpus sui generis in sua effigie.* Tertul.
lib. cont. Prax.

(b) Voyez entr'autres le chapitre 7. où il prouve
 par l'histoire du mauvais Riche que l'ame est un
 corps, puisque celle du mauvais Riche étoit brûlée
 dans l'Enfer. Et n'importe, dit-il, qu'on prenne

nous au moment de la conception par l'ame de nos parens, de même que notre corps est engendré par le leur. Il est vrai qu'il dit aussi qu'elle est immortelle; mais il n'entend parler sans doute que d'une immortalité gratuite, & non d'une immortalité d'essence & nécessaire. S. Irenée donne aussi à l'ame une figure corporelle (a).

Arnobé s'empporte contre Platon, & contre les autres Philosophes qui ont fait l'ame immortelle (b): il dit que c'est un effet de leur orgueil; que l'ame est naturellement mortelle, mais que Dieu la conserve par sa

cette histoire pour une parabole. *Si enim non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis, nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura, si non erant.* Voyez aussi le chapitre 9. où il donne à l'ame les trois dimensions avec une figure corporelle, & où il dit qu'elle est de la couleur de l'air.

(a) *Per hæc manifestè declaratum est, & perseverare animas, & habere hominis figuram.* Iren. adv. Hær. lib. 2. cap. 63.

(b) Arnob, lib. cont. Gent.

bonté

bonté. Il assure, comme Tertullien, que ce sont les parens qui engendrent le corps & l'ame.

Lactance, après avoir parlé de la diversité des opinions sur la nature de l'ame, établit son systême comme une doctrine beaucoup plus raisonnable, & soutient qu'elle est une lumière qui se nourrit de l'humeur du sang, de même que la lumière d'une lampe se nourrit de celle de l'huile (a).

Sans parler de Jamblique, de Porphyre & de plusieurs autres Platoniciens Payens du même tems, ceux qui faisoient profession de cette secte dans le Christianisme avoient

(a) *Alii sanguinem esse dixerunt, alii ignem, alii ventum, unde anima vel animus nomen accepit, quod Græcè ventus ἀνέμος dicitur . . . Videtur ergo anima similis esse lumini, quæ non ipsa sit sanguis, sed humore sanguinis alatur, ut lumen oleo. Et plus bas : Nec tamen in tantum eos falsos esse dicendum est, qui hæc senserunt, ut omnino nihil dixerint. Nam & sanguine simul, & calore, & spiritu vivimus. Sed cum constet anima in corpore his omnibus adunatis, non expresserunt propriè quid esset. Lact. de Opif. Dei, cap. 17.*

une idée toute matérielle de la nature de l'esprit. Pour s'en convaincre, il suffit de lire ce que dit Psellus, qui s'appuyant sur l'autorité des Peres, sur tout de S. Basile, assure que les Anges & les Démons peuvent être vus & touchés, & qu'on sçait par des faits certains qu'il y en a eu qui se sont brûlés, & qui ont laissé de leurs cendres. Synésius, Evêque de Ptolémaïde & grand Platonicien, dit grossièrement, que l'ame a un corps subtil & aérien, avec lequel elle s'envole au Ciel, quand elle quitte son corps grossier & terrestre (a).

Nous aurions un plus grand nombre de preuves de l'idée toute matérielle que les Chrétiens de ces premiers tems avoient de leur ame, si parmi eux un grand nombre s'étoit avisé d'écrire sur cette matiere. Ce que j'ai rapporté plus haut d'un des plus anciens conciles de l'Eglise (b), en nous faisant

(a) Synes. *De insomniis*.

(b) Voyez chap. 3.

connoître l'opinion commune de ceux qui le composoient, doit nous confirmer dans cette pensée. J'ajouterai même, qu'un Concile beaucoup plus célèbre que celui d'Elvire, peut être soupçonné d'avoir eu une idée fort imparfaite de la nature de l'esprit. Je parle du sixième Concile œcuménique, où Sophronius Patriarche de Jérusalem ayant avancé que les ames, ni même les Anges, n'étoient point immortels ni incorruptibles de leur nature, mais seulement parce que Dieu leur a accordé la spiritualité & l'immortalité, le Concile ne l'en reprit point, & ne censura pas sa doctrine.

Mais si l'on confondoit autrefois l'esprit avec la matiere, en se représentant l'ame comme une substance corporelle, on peut dire qu'en récompense on attribuoit aussi à la matiere des propriétés, qu'on a crû depuis ne convenir qu'à l'esprit. On croit aujourd'hui que le corps est incapable d'aucun

sentiment de plaisir ou de douleur (a): au contraire on s'imaginait autrefois que le corps seul étoit capable de ces sentimens. Non-seulement les premiers Chrétiens (b), mais généralement tous les Philosophes, & Platon lui-même, l'ont pensé de la sorte. On croyoit l'ame susceptible de joie, de tristesse, de desir, d'inquiétude; mais à l'égard de ces sentimens vifs qu'on appelle proprement plaisir & douleur, on l'en jugeoit absolument incapable. C'est pour cette raison que parmi les Payens ceux qui ont fait quelque attention sérieuse à ce que l'on disoit de l'autre monde, ne comprenant pas que l'on pût souffrir sans avoir un corps, ont enfin cessé de le croire, & s'en sont moqués, comme Cicéron nous l'apprend (c).

¶ (a) Ce n'est que depuis l'établissement du Christianisme, que cette opinion a prévalu dans l'Ecole.

(b) Voyez ce qui a été dit plus haut de Tertulien, pag. 127. Not. (b).

(c) *Tantumque valuit error, qui mihi quidem jam*

Mais aussi , comme en reconnoissant un Dieu juste , qui doit punir les crimes & récompenser les vertus , on ne sçauroit comprendre comment il peut exercer sa justice, si les ames sont incapables de douleur & de plaisir , la résurrection des corps, qui , comme nous l'avons vû (a), est une opinion tirée de la Théologie des Mages , fut d'abord adoptée par les Juifs, comme un moyen qui remedioit parfaitement à cette difficulté : la Religion Chrétienne cimentée par la mort & la résurrection de Jesus-Christ l'a depuis embrassée , & en a fait le fondement de notre espérance. En effet, la Religion à part, il est certain que les premiers Chrétiens ne donnent point d'autre raison de la nécessité de la résurrection future. Athénagore qui a traité exprès cette matiere, ne dit autre cho-

sublatus videtur, ut corpora cremata cum scirent; tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ sine corpore nec fieri possent, nec intelligi. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.

(a) Voyez plus haut chap. 3. pag. 83. Not. (a).

se (a) sinon que Dieu étant juste, doit donner aux uns la récompense qui leur est due, & faire souffrir aux autres la peine qu'ils ont méritée. Tertullien en a parlé de même, en y ajoutant seulement quelques autres preuves, qu'il est inutile d'examiner ici (b).

Ce que nous venons de dire de l'opinion qu'on avoit conservée sur la nature de l'ame & de l'idée peu spirituelle que l'on continuoit de s'en former long-tems même après l'établissement du Platonisme, doit nous convaincre de l'extrême difficulté avec laquelle le système de la spiritualité de l'ame s'est établi dans l'esprit des hommes. Il fallut renoncer à une maniere de penser ancienne, naturelle & facile, pour en embrasser

(a) Athenag. De Resur. mort.

(b) *Hæc erit tota causa, imò necessitas resurrectionis, congruentissima scilicet Deo destinatio judicii, de cujus dispositione dispicias, an utrique substantiæ humanæ dijudicandæ censura divina præsideat, tam animæ, quàm corpori. Quod enim congruit judicari, hoc & competit resuscitari, Tertul. de Resur. carnis, cap.*

une nouvelle, difficile & abstraite. Il fallut soumettre & imposer silence à une imagination rebelle, qui jusques-là s'étoit toujours crûe en droit de former seule & de représenter cette ame, à laquelle on vouloit qu'elle n'eût plus aucune part. Tout cela coûta bien des efforts, & consuma beaucoup de tems. Cependant à force de s'appliquer, de méditer & de raisonner sur cette question, on se dégagea insensiblement de la matiere : peu à peu les esprits se subtiliserent ; & on parvint enfin à se persuader qu'il étoit essentiel à l'immortalité de l'ame, que cette substance ne fût point un corps. Il resta sans doute beaucoup d'hommes, qui conserverent encore leurs images grossieres, puisqu'il s'en trouve meme aujourd'hui de ce caractere. Hippocrate continua d'avoir des sectateurs : Empédocle & Démocrite en eurent de même ; mais Platon prévalut. Son opinion devint la plus générale & la plus suivie ; & non seulement on convint que l'ame

étoit immortelle : on lui accorda aussi la spiritualité , qu'on lui avoit si long-tems refusée (a).

CHAPITRE V.

De ceux qui ont rejeté l'immortalité de l'ame.

P Our donner une connoissance entiere & parfaite de ce que les hommes ont pensé autrefois sur la nature de l'ame , il ne suffit pas d'avoir parlé de ceux qui l'ont crûe immortelle ; il faut encore faire connoître ceux qui lui ont refusé l'immortalité , ou qui du moins ont regardé cette opinion comme fort équivoque & très-incertaine. Si ces derniers sont les moins considérables par leur nombre , ils l'emportent de beaucoup d'ailleurs par leur esprit & par leur mérite.

(a) *Obtinuit non minus de æternitate ejus , quàm de incorporitate sententia. Macrob. in Som. Scip. lib. 1. cap. 14.*

On est surpris de voir qu'une doctrine aujourd'hui si établie dans le monde a été ou rejetée par des hommes éclairés, ou regardée seulement comme une question douteuse, qui servoit à exercer les esprits, & qui n'a jamais été reçue que par des ignorans & des hommes crédules. On est encore plus étonné d'apprendre que chez des Nations, où l'immortalité étoit établie, il se trouvoit encore des partis nombreux pour l'opinion contraire (a); & que des Peuples presque entiers, après en avoir été imbus pendant plusieurs siècles, l'ont enfin méprisée, & l'ont regardée comme une fable & une chimère.

Nous avons dit que l'amour propre ayant produit dans le cœur des hommes un desir

(a) C'est ce que Mela nous apprend des Thytaces. Après avoir dit que parmi eux, *alii redituras putant animas obeuntium; alii, etsi non redeant, non extinguunt tamen, sed ad beatiora transire*; il ajoute: *alii emori quidem, sed id melius esse, quam vivere.* lib. 2. cap. 2.

confus, une croyance incertaine de l'immortalité (a), la politique avoit établi cette opinion parmi eux comme une vérité constante. Ainsi nous devons commencer par mettre à la tête de ceux qui n'ont point crû l'ame immortelle, ces hommes sages, ces Législateurs habiles, qui étant eux-mêmes les auteurs de son immortalité, ne pouvoient la regarder que comme leur propre ouvrage,

Les Historiens qui nous apprennent ces faits, doivent être placés immédiatement après, puisque l'on ne peut imaginer qu'ils aient été persuadés d'une doctrine, dont ils attribuoient l'invention à d'autres d'une manière toute humaine & toute naturelle. Pouvons-nous penser qu'Hérodote ait crû l'ame immortelle, lorsqu'il assure si positivement, que l'opinion de son immortalité a pris naissance chez les Egyptiens, & que ce sont eux qui l'ont communiquée au reste du monde ? La plupart

(a) Voyez plus haut; chap. 2. & consultez la Note.

des Anciens qui ont parlé de même touchant l'origine de cette opinion , ont-ils pu la regarder autrement que comme une invention humaine , quoiqu'ancienne ? Croirons-nous que Diodore , César , Mela , Strabon , lorsqu'ils nous apprennent l'établissement de l'immortalité chez les Thraces , & chez les Gaulois , ayent eu un grand respect pour une doctrine , qu'ils croyoient avoir été introduite par la Politique (a) ? Ceux des Anciens qui , comme je l'ai dit (b) , attribuent à la Politique d'une manière encore plus forte toutes les opinions répandues parmi les hommes touchant une autre vie ,

(a) Il est certain que Diodore , Livre premier , traite de Fables tout ce qu'Orphée avoit débité des Enfers , prétendant que tout ce que ce Poëte avoit dit du Tartare & des Champs Elysées , de l'Achéron , de Charon , de Cerbere , &c. il l'avoit tiré de ce qui se pratiquoit journellement en Egypte dans les funérailles. A l'égard de Strabon , voici ses propres paroles , liv. 15. *Texunt etiam fabulas quasdam , quemadmodum Plato , de immortalitate animæ , & de judiciis , quæ apud inferos fiunt.*

(b) Voyez ci-dessus , chap. 2.

n'en reconnoissoient probablement point d'autre après celle-ci.

Ce n'est pas mon dessein d'examiner ici l'un après l'autre tous les Historiens qui nous restent de l'antiquité ; mais je puis assurer qu'il n'y en a presque pas un seul , qui parût avoir crû l'ame immortelle , si l'on éplueroit ses pensées avec un esprit tant soit peu critique. Lorsque Denis d'Halycarnasse, par exemple , après avoir dit que la vertu n'est point inutile , si l'ame est immortelle , ajoute , comme quelques-uns le disent (a) , ne voit-on pas que ces derniers mots marquent un homme plus dans la défiance que dans la persuasion d'une vérité, qu'il ne croit fondée que sur l'opinion de quelques-uns ? Quand Salluste fait dire à César en plein Sénat , que la mort n'est autre chose que la fin des

(a) Εἰ δὲ ἀφθαρτοὶ μέχρι τῆ παντὸς τυγχάνουσιν αἱ ψυχαὶ ἡμῶν ἔσται, καθάπερ ἰσχυρίζονται τινες, ἀποχρῶσα τιμὴ θάνοιστ' αὖ τοῖς ἀρετὴν ἀσκῶσι.
Dionys. Hal. lib. 8.

miseres humaines, & qu'après elle il n'y a ni peine à craindre, ni plaisir à espérer (a), ne sent-on pas que c'est là le sentiment propre de cet Auteur, & qu'il ne pense point autrement, que celui qu'il fait parler ? Tite-Live, Tacite, Suétone, Quinte-Curce, qui en traitant de la superstition des autres, paroissent en avoir été si éloignés, font remarquer en eux un esprit trop revenu des opinions populaires, pour avoir donné dans celle qu'on regardoit alors comme la principale de toutes, & comme la source & le fondement de toute superstition.

Les Philosophes qu'on peut à juste titre nommer les Evangélistes de l'ame immortelle, puisqu'ils ont répandu dans tout l'univers une doctrine, qui jusqu'à eux avoit été assez peu connue, ont-ils été bien convaincus eux-

(a) *De pœnâ, possum equidem dicere id quod res habet : in luctu atque miseriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum esse ; eam cuncta mortalium mala dissolvere ; ultrâ neque curæ, neque gaudio locum esse. Sall. de Bel. Catil.*

mêmes de la vérité de ce dogme qu'ils enseignoient : Pythagore est le premier , qui ait découvert ces mysteres aux Grecs ; il leur a appris que les ames passioient de toute éternité d'un corps dans un autre : il pouvoit peut-être en persuader quelques-uns ; mais lorsqu'il assuroit froidement qu'il se souvenoit d'avoir été coq , il y a beaucoup d'apparence qu'il ne comptoit pas lui-même bien sûrement , qu'il dût être quelque jour autre chose que Pythagore. Je dois même ajouter, que la nouvelle doctrine de ce Philosophe ne laissa pas de trouver des esprits peu crédules , entr'autres un certain railleur , qui voulant le tourner en ridicule , le pria de ne point partir pour l'autre monde sans l'en avertir, parce qu'il le chargerait d'une lettre pour son pere qui étoit mort. Mais Pythagore lui répondit par une raillerie encore plus piquante : car il l'assura qu'il ne pourroit s'acquitter de cette commission , parce qu'il n'iroit point dans le lieu qui sert de demeure aux scélérats.

Tous les Philosophes qui après celui-ci firent de l'ame un sang subtil, un air, un feu, ne devoient pas non plus trop compter sur l'immortalité d'une substance, qui pouvoit s'éteindre ou se dissiper en sortant du corps. C'est pourquoi Socrate avoit raison de rail-
 ler ceux qui étoient de ce sentiment, de la peur qu'ils avoient de mourir dans un lieu exposé au vent. Mais ce qui va sembler paradoxé, je soutiens que Platon lui-même, ce pere de la spiritualité, cet auteur de l'ame immatérielle, n'a jamais regardé ce qu'il a écrit sur cette matiere, que comme un jeu d'esprit & une pure supposition. Il dit si souvent, & à si peu de distance l'un de l'autre, le pour & le contre, lorsqu'il parle de l'état de l'ame après cette vie, que ceux qui regardent les sentimens de ce Philosophe avec respect, ne peuvent s'empêcher d'en être choqués & scandalisés. Tantôt il est de l'opinion de la Métempsychose (a), tantôt de

(a) In *Phædro*.

celle des Enfers (a), & tantôt de toutes les deux il en compose une troisième (b). Ailleurs il avoit imaginé une maniere de faire revivre les hommes (c) qui n'a nul rapport avec aucun autre de ses systèmes. Dans un endroit il condamne les scélérats à rester dans le Tartare pendant toute l'éternité (d); dans un autre, il les en tire au bout de mille ans (e) pour les faire passer dans d'autres corps. Il dégrade les animaux de cette communauté d'ame dont ils avoient joui jusqu'alors avec les hommes, & leur ôte par conséquent l'immortalité; & dans un endroit il dit fort sérieusement (f), que les Cignes

(a) Voyez ch. 3. pag. 63. Not. (a)

(b) Voyez ch. 3. pag. 67. Not. (a)

(c) In Politico. Voyez ch. 3 pag. 81.

(d) Voyez chap 3. pag. 63. Not (a)

(e) Voyez ch. 3. pag. 68. Not. (a)

(f) *Sed ne hæ quidem mihi videntur aves, nec ipsi Cycni, ob dolorem canere: sed ideò; opinor, quòd sint dicatæ Apollini, atque adeo divinandi instinctu quodam præditæ, cum ea prævideant bona, quæ sunt apud inferos, canunt, magisque eo die delectantur, quàm priori vitæ tempore. Plato, in Phædone.*

chantent

chantent un peu avant leur mort, parce qu'étant des oiseaux consacrés à Appollon, ils annoncent par leur chant les biens de la vie future dans laquelle ils vont entrer. Les contradictions lui sont familières jusques dans la morale. Tantôt il veut que les femmes soient communes; & ailleurs il ordonne qu'on se marie, soumettant à des peines ceux qui ont atteint l'âge de trente-cinq ans sans entrer dans le mariage. Quelquefois il vante Homere, & le cite avec éloge; il le décrie ensuite, & le bannit de sa République. En un mot tout est traité chez lui d'une manière problématique, incertaine, peu décidée, & qui laisse à ses Lecteurs un juste sujet de douter qu'il ait été lui-même persuadé le moins du monde de la vérité de ce qu'il avançoit.

Il faut que la question de l'immortalité de l'ame soit dangereuse à approfondir: car jamais il ne s'est vu un plus grand nombre d'incrédules & d'athées parmi les Grecs,

qu'au tems où cette question y étoit le plus agitée. Tandis que ceux qui reçoivent ordinairement une opinion sans l'examiner, se laissoient persuader que leur ame étoit immortelle, les hommes d'un esprit moins facile à convaincre donnoient dans un sentiment tout contraire. Hippocrate, Dicéarque, Epicure & une infinité d'autres, refusèrent à l'ame cette immortalité, qu'on vouloit lui attribuer. Protagore composa exprès un livre pour la combattre (a), & ce livre traitoit de ce qui se passe dans les Enfers. Dans ce tems parurent ces fameux Athées, qui osèrent se roidir contre le torrent des opinions populaires, & les réfuter par leurs raisonnemens; un Evhemere, un Théodore, un Diagoras si connu par ses bons mots impies (b); un Hippon de Melos, qui

(a) ἔλεγέ τε μηδὲν εἶναι ψυχὴν παρὰ τὰς αἰσθήσεις. Diog. Laërt. in Protag.

(b) Quid Diagoras, Atheos qui dictus est, postea-
que Theodorus? nonne aperte naturam Deorum justu-

fit trophée de son athéisme même après la mort, en ordonnant que l'on mît sur son tombeau cette Epitaphe composée par lui-même : *Ci-git Hippon , que la Parque , en le privant du jour , a rendu semblable aux Dieux immortels (a).*

L'homme le plus illustre qui fût alors parmi les Grecs, Périclès, ne fut que trop soupçonné d'être dans les mêmes sentimens qu'Anaxagore & Aspasia. Le premier étoit son ami intime, & fut condamné à l'exil pour cause d'impiété : l'autre étoit sa Maîtresse ; & il ne la tira du danger qu'elle

lerunt ? Cic. De Nat. Deor. lib. 1. & lib. 3. Diagoras cum Samothraciam venisset, Atheos ille qui dicitur, atque ei quidam amicus : Tu qui Deos putas humana negligere, nonne advertis ex his tabellis pictis, quàm multi votis vim tempestatis effugerint, in portumque salvi pervenerint ? Ita fit, inquit : illi enim nusquam picti sunt, qui naufragium fecerunt, in marique perierunt.

(a) Ἰππωνος τόδε σῆμα, τὴν ἀθανάτοις Θεοῖσιν ἴσον ἐποίησεν μοῖρα καταθήμενον.

Clemens Alex. Cohort. ad Gent.

couroit, qu'à force de prières & de larmes (a). Alcibiades son neveu, qui avec une troupe de jeunes débauchés des premières familles d'Athenes traita les saints Myfteres avec le dernier mépris (b), fit assez voir par cette action, qu'il se trouvoit des incrédules ailleurs que chez les Philosophes. Rien ne prouve davantage combien étoit grand parmi les Grecs le nombre de ceux qui doutoient de l'immortalité, que la maniere peu respectueuse & toute prophane avec laquelle ils traitoient leurs Dieux en plein Théâtre (c). On se jouoit & on se moquoit de ces mêmes Divinités, dont on auroit dû tout craindre & tout espérer après la mort, si on eût crû l'ame immortelle. Le peuple assistoit à ces spectacles; il y assistoit avec plaisir, & applaudissoit à ces libertés.

(a) Voyez Plutarque, *in Pericle*.

(b) Voyez Cornel. Nepos, *in Alcibiad. n^o. 3.*

(c) Voyez les Comédies d'Aristophane.

Il est arrivé aux Romains la même chose qu'aux Grecs. Tant qu'ils ont vécu dans la simplicité, sans raisonner sur la nature de l'ame, ils l'ont crûe immortelle: aussi-tôt que leur esprit s'est raffiné, ils ont cessé de le croire, & ils ont de beaucoup surpassé les Grecs en incrédulité. Comme ils avoient un jugement solide, on trouve presque partout dans leurs écrits cette raison incompatible avec les fables, & toujours d'accord avec la nature (a). Rien n'est plus commun, par exemple, que de rencontrer chez eux cette réflexion qui vient si naturellement à l'esprit, que ce qui n'a pas toujours été, doit de même cesser d'être.

(a) Il n'est pas surprenant que dans des siècles éclairés les Romains aient eu mauvaise opinion de la Religion de leurs Peres. Elle étoit remplie de tant d'extravagances, que les dogmes ridicules qu'elle enseignoit, donnoient aux gens de bon sens un juste sujet de douter des vérités mêmes qu'elle avoit adoptées.

» La mort n'est rien, dit Lucrece (a), &
 » ce qui la suit ne nous intéresse point.
 » Comme ce qui s'est passé avant nous ne
 » nous importoit gueres: ainsi ce qui nous
 » arrivera après cette vie ne nous touchera
 » pas davantage. « Ailleurs (b) il compare
 le tems qui a précédé notre naissance avec
 celui qui doit suivre notre mort, & dit que
 l'un de ces tems ne nous regarde pas plus

(a) Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet
 hilum;

Et sicut anteacto nil tempore sensimus æ-
 gri,

Ad conflagrandum venientibus undique
 Pœnis:

Sic ubi non erimus, cum corporis atque
 animæ

Diffidium fuerit

Lucret. lib. 3.

(b) Respice autem quàm nil ad nos antea
 vetustas

Temporis æterni fuerit, quàm nascimur
 antè.

que l'autre. C'est la pensée de Sénèque le Philosophe. » Vous n'avez point été, dit-il » (a), vous ne serez point ; c'est la même » chose : l'un & l'autre de ces tems est étranger pour vous. «

Cicéron est du même sentiment. » Un esprit ferme & éclairé, dit-il (b), est sans » inquiétude : il méprise la mort, qui remet » les hommes au même état où ils étoient » avant que de naître. « Dans un autre endroit, parlant à des Juges, il ne craint point de dire que tout ce que nous perdons à la

Hoc igitur speculum nobis natura futuri
Temporis exponit post mortem denique
nostram.

Ibid.

(a) *Hæc paria sunt, non eris, nec fuisti: utrumque tempus alienum est.* Sen. Ep. 77. Voyez le passage de ce Philosophe cité chap. 2. pag. 45. Not. (a).

(b) *Robustus animus & excelsus omni est liber curâ & angore, cum & mortem contemnit, quâ quæ affecti sunt, in eâdem causâ sunt, quâ antequam nati.* Cic. De Fin. bon. & mal.

mort , est de devenir insensibles à la peine (a).

Pline étend davantage la première pensée , & parle ainsi de l'immortalité avec son bon sens ordinaire (b). » Ce qui suit notre
 » dernier jour est de même nature que ce
 » qui a précédé le premier : le corps & l'a-
 » me n'ont pas plus de sentiment après la
 » mort , qu'ils en avoient avant la naissan-
 » ce. Mais la vanité humaine portant ses
 » vûes jusques dans l'avenir , a imaginé une

(a) *Nunc quidem quid tandem illi mali mors attulit ? Nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur , ut existimemus illum apud inferas impiorum supplicia perferre . . . Quæ si falsa sunt , id quod omnes intelligunt , quid ei tandem aliud mors eripuit , præter sensum doloris ? Cic. pro Cluent.*

(b) *Omnibus à supremâ die eadem , quæ ante primum ; nec magis à morte sensus ullus , aut corporis , aut animæ , quam ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam se propagat ; & in mortis quoque tempora ipsa sibi vitam mentitur , alias immortalitatem animæ , alias transfigurationem , alias sensum inferis dando , & manes colendo . . . Ceu verè ullo modo spirandi ratio homini à cæteris animalibus distet. Plin. Hist. lib. 7. cap. 56.*

» autre vie après celle-ci, & s'est promis
 » l'immortalité, soit par le moyen de la
 » Métempsychose, soit en inventant des En-
 » fers où l'on dût être encore capable de
 » sentiment. De-là est venu le respect qu'on
 » a pour les Dieux qui y président: comme
 » si les hommes avoient une vie différente
 » de celle des animaux. «

Mais le Poëte Sénèque est celui de tous,
 qui a tourné cette pensée avec le plus de for-
 ce & d'énergie. C'est dans une de ses Tragé-
 dies, où des Chœurs s'entretiennent ainsi: (a)
 » Est-ce une vérité, dit une partie du Chœur,
 » ou une fable inventée pour séduire les
 » esprits timides, que les âmes vivent après

(a) Verum est? an timidos fabula decipit?

Umbras corporibus vivere conditis.

An toti morimur, nullaue pars manet

Nostri?

Post mortem nihil est, ipsaque mors ni-
 hil,

Velocis spatii meta novissima.

» être séparées de leurs corps ? ou bien de-
 » vous nous croire que l'homme tout en-
 » tier est la proie de la mort, & qu'il ne
 » reste rien de lui après cette vie ? « A
 » quoi l'on répond : » Il n'y a rien à attendre
 » après la mort : la mort même n'est rien ,
 » que le terme & la fin d'une vie très-
 » courte. Renoncez à tout espoir , bannis-
 » sez toute crainte. Voulez-vous sçavoir
 » où vous irez après la mort ? Ce sera dans
 » ce même séjour qu'occupent ceux qui ne
 » sont pas encore nés. L'ame & le corps
 » meurent de compagnie : la mort n'épargne
 » pas plus l'un que l'autre. « Un autre
 Poëte exprime la même pensée en deux

Spem ponant avidi, solliciti metum.

Quæris quo jaceas post obitum loco ?

Quo non nata jacent

Mors individua est, noxia corpori,

Nec parcens animæ

Senec. *Troad. Act. 2.*

mots. » Tout retourne , dit-il (a) , à son
 » premier être : ce qui étoit rien redevien-
 » dra rien. «

J'avois oublié d'avertir , que de tout
 tems on a été si convaincu de la vérité de
 cet axiome , que jamais ni Pythagore , ni
 Platon , ni aucun autre des Anciens , n'a
 prétendu que l'ame fût immortelle , qu'en
 la supposant éternelle , & qu'en parlant de
 sa nature , ils ont toujours confondu les
 termes d'immortalité & d'éternité. Les
 Chrétiens sont les premiers , qui n'osant
 avouer que l'ame fût éternelle , ont soutenu
 qu'elle étoit immortelle , quoiqu'elle eût
 eu un commencement. Mais en même tems
 ils ont reconnu , comme nous l'avons vu
 (b) , que cette immortalité étoit une pure

(a) Ortus cuncta suos repetunt , matremque
 requirunt ;

Et redit ad nihilum quod nihil ante fuit.

(b) Voyez le chapitre précédent , pag. 122. &
 suiv.

grace de Dieu, & que naturellement l'ame devoit finir avec le corps, ayant commencé avec lui.

Pour ne point entasser une infinité de passages d'Auteurs Latins, qui signifient tous la même chose, il suffit de dire qu'on trouve par-tout chez eux une supériorité d'esprit, qui leur fait rejeter avec mépris toutes les opinions vulgaires. L'un nous exhorte à nous défaire de cette malheureuse crainte de l'autre monde (*a*), qui empoisonne toutes les douceurs de la vie, & ne laisse goûter aucun plaisir pur & véritable. L'autre se récrie, dans le calme intérieur

(*a*) Et metus ille foràs præceps Acherontis
 agendus,
 Funditùs humanam qui vitam turbat ab
 imo,
 Omnia suffundens mortis nigrore, neque
 ullam
 Esse voluptatem liquidam puramque relin-
 quit.

Lucret. *lib.* 3.

que ressent un esprit dégagé des vains préjugés : (a) » Heureux celui qui remontant à
 » la source des choses , s'est défait de toute
 » crainte, qui se rit du destin , & a mis sous
 » ses pieds les frayeurs de l'insatiable Ache-
 » ron. « Celui-là fait compliment à un ami de
 ce qu'il a un esprit philosophe (b), exempt des
 craintes de la mort , & qui méprise tout ce
 qui se dit des forciers, des songes , des pro-
 diges , des esprits & des lutins. Cet autre se

(a) Felix , qui potuit rerum cognoscere causas ,
 Atque metus omnes , & inexorabile fa-
 tum

Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis
 avari !

Virgil. *Georg. lib. 2.*

(b) Caret tibi pectus inani
 Ambitione , caret mortis formidine , &
 irâ.

Somnia , terrores magicos , miracula , fa-
 gas ,

Nocturnos lemures , portentaque Theffala
 rides.

Horat. *lib. 2. Ep. 2.*

moque de la sotte crédulité de ceux qui sont effrayés de tout ce qu'ils entendent débiter de l'autre monde (a), quoique, selon lui, ce ne soit qu'une fable inventée à plaisir par les Poëtes. Tous enfin ne parlent presque jamais de l'autre vie, qu'ils n'y joignent l'épithète de fabuleuse (b).

Ce n'étoient pas seulement les plus il-

(a) O genus attonitum gelidæ formidine mortis,

Quid styga, quid tenebras & numina vana
timetis,

Materiem vatum, falsique piacula mundi?

Corpora sive rogos flammâ, seu tabe vestitas

Abstulerint, mala posse pati non ulla putetis.

Ovid. *Metam. lib. 15.*

(b) Jam te premet nox, fabulæque manes.

Horat. *lib. 1. Od. 4.*

An ficta in miseras descendit fabula gentes?

Propert. *lib. 3. El. 5.*

lustres d'entre les Romains par leur esprit & par leur mérite, qui rejettoient la fable de l'autre monde, un César, un Cicéron, un Atticus, un Virgile, un Horace : la chose étoit presque générale. Il étoit si commun parmi eux d'en parler avec mépris, qu'il eût été étonnant que la crédulité des particuliers eût pû tenir contre l'opinion publique. On en faisoit même des sujets de Comédies, qui apparemment réjouissoient le peuple plus qu'elles ne l'effrayoient. Suétone nous apprend (a) que le jour que Caligula fut tué, on préparoit pour la nuit suivante un spectacle qui auroit représenté

. Tænara, & aspero
Regnum sub domino, limen & obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Senec. Troad. Act. 2.

(a) *Parabatur & in noctem spectaculum, quo argumenta inferorum per Ægyptios & Æthiopes explicarentur. Sueton. in Caligula.*

les Enfers Poétiques, & que la pièce devoit être jouée par des Egyptiens & des Ethiopiens. Tout cela produisoit son effet dans les esprits, & achevoit de désabuser les hommes d'une opinion, qui les avoit préoccupés pendant si long-tems. Si nous en croyons Cicéron (a), on ne voyoit point de vieille, si tremblante & si imbécile qu'elle fût, qui eût peur de tous les contes qu'on faisoit & que l'on croyoit autrefois au sujet de l'autre monde. Juvénal prétend même (b) que les enfans à peine sortis d'en-

(a) *Quæ anus tam excors inveniri potest, quæ illa, quæ quondam credebantur apud inferos, portenta pertimescat?* Cic. De Nat. Deor. lib. 2. & dans ses Tusculanes, liv. 2. après qu'il a dit à Atticus: *Dic, quæso, num te illa terrent triceps apud inferos Cerberus, Cocytii fremitus, transvectio Acheruntis, Tantale, Sisyphæ, Minos & Rhadamante? Hæc fortassè metuis, & idcirco mortem censes esse sempiternum malum;* Atticus lui répond: *Adeone me delirare censes, ut ita esse credam? Quis est enim tam excors, quem ista moveant?*

(b) *Esse aliquos manes, & subterranea regna,*
tre

tre les bras de leurs nourrices, regardoient déjà avec mépris tout ce qui s'en débitoit. Il y a sans doute de l'exagération dans ce que ces deux Auteurs nous apprennent; & il est probable qu'il se trouvoit encore de leur tems des gens simples & crédules, qui pensoient au sujet de l'autre vie, comme on avoit pensé avant eux. Dans plusieurs la force des premières impressions pouvoit l'emporter sur celle du raisonnement. Outre cela un siècle a beau être éclairé; on sçait qu'il s'y rencontre toujours des esprits faibles, à qui la timidité tient lieu de la plus forte conviction. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que le plus grand nombre des Romains ne fût alors bien revenu de ce qu'on appelle préjugés & opinions populaires sur ce qui regarde l'autre vie, & que par conséquent on ne fût fort éloigné de

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære
lavantur.

Juven. Sat. 2.

Partie II.

L

croire encore l'immortalité. C'est ainsi que des hommes moins crédules regardoient la Religion de leurs peres comme une sottise & une fable, que la simplicité & l'ignorance avoient enfantée (a).

Au reste cette maniere de penser ne rendoit les hommes ni plus méchans ni plus injustes. Plusieurs entre les Thraces nioient l'immortalité de l'ame ; les Grecs étoient assez partagés sur cette question ; du tems de Cicéron & de Sénèque, les Romains s'en moquoient assez ouvertement : cependant nous n'apprenons point, que ni les Thraces qui nioient l'immortalité, ni les Grecs qui en doutoient, ni les Romains qui la regardoient comme une fable, fussent ou plus amis du vice, ou moins zelés pour les bonnes mœurs, que ceux qui soutenoient l'opinion contraire. Le plus zelé partisan d'une autre vie eût il été plus tempérant qu'Epicure, qui se contentoit pour son ordinaire

(a) Voyez ci-dessus, pag. 149 . Not. (a)

d'un peu de pain & d'eau, & qui faisoit son régal d'un morceau de fromage (a) ? Si on avoit été autrefois convaincu d'une vérité qu'on a si bien démontrée dans ces derniers tems, je veux dire, que les sentimens de l'esprit n'influent que bien peu sur les mœurs & sur la conduite, peut-être se seroit-on moins soucié d'établir parmi les hommes une opinion, qui sans les rendre de beaucoup meilleurs, les rend seulement plus misérables par l'inquiétude qu'elle leur cause. Tous ceux dont nous venons de parler, & une infinité d'autres dont nous n'avons rien dit, étoient délivrés de cette inquiétude. Ils ne songeoient qu'à couler doucement leurs jours, éloignant de leur esprit tout ce qui en auroit pû troubler la paix. Ils regardoient la vie comme un présent de la nature, jouissant de ses agrémens, & suppor-

(a) Les SS. Peres eux-mêmes & les Ecrivains Ecclésiastiques ont fait l'éloge de la tempérance d'Epicure.

tant ses peines. Ils la comparoient à une table chargée de différens mets , qu'on peut quitter sans regret lorsqu'on est rassasié ; & ils en attendoient avec tranquillité le dernier moment , qu'ils croyoient devoir être pour eux la fin de toutes choses.

C O N C L U S I O N.

De tout ce qui a été dit jusqu'ici il semble qu'on peut conclure , qu'on n'a pû encore parvenir à démontrer l'immortalité de l'ame. Delà on pourroit peut-être inférer , qu'elle ne se peut prouver par les lumieres de la raison , puisque tant de sçavans hommes , tant de génies sublimes n'y ont pas réussi , après y avoir travaillé pendant tant de siècles ; qu'elle est donc au dessus de la raison ; & que par conséquent tant que nous ne consulterons que ce que nous dicte celle-ci, nous ne verrons dans nous rien que de mortel & de périssable.

En effet , à ne consulter que nos foibles lumieres , l'homme est produit en la même maniere que les autres animaux : il croît comme eux en force , en subtilité & en industrie ; il tire comme eux sa nourriture de la terre ; & comme eux il se réunit par la mort à la poussiere , à laquelle il doit également son origine. Son ame est tellement dépendante de son corps , que l'état de l'un décide de celui de l'autre. Un corps bien ou mal constitué (a) , le climat dans lequel on est né (b) , l'air qu'on y respire (c) , la boisson dont on use , la nourriture que l'on prend , une vie molle ou laborieuse , influent également sur le corps & sur la raison.

(a) *Ipsi animi magni refert quali in corpore locati sint : multa enim e corpore existunt , quæ acuant mentem , multa quæ obrundant. Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.*

(b) *Plaga cœli non solum ad robur corporum , sed etiam animorum facit. Veget. lib. 2.*

(c) *Athenis tenue cœlum , ex quo etiam acutiores putantur Attici ; crassum Thæbis : itaque pingues Thebani , & valentes. Cic. ubi suprâ.*

L'homme blanc pense tout différemment du noir , & l'Américain de l'Européen, le jeune du vieux, celui qui est agité d'une passion, de celui qui raisonne tranquillement & de sang froid. Quelle que soit l'union de cette ame avec le corps , elle est telle , que tous deux se fortifiant également par degrés, arrivés qu'ils sont à l'état de perfection , ils déclinent , vieillissent & s'affoiblissent également (a). Si le corps est malade , la raison l'est à proportion(b); elle languit dans la langueur du corps , & recouvre avec lui sa vigueur & sa force (c) : en un mot le corps ne reçoit aucune altération , qu'elle n'influe également sur l'ame.

(a) Pariter gigni cum corpore , & unâ
Crescere sentimus , pariterque senescere mentem.

Lucret. *lib. 3.*

(b) Vis morbi distracta per artus ,
Turbat agens animam *ibid.*

(c) Mentem sanari corpus ut ægrum
Cernimus , & flecti medicinâ posse videmus.
ibid.

Ce sont ces considérations , qui ont déterminé Lucrece à penser que l'ame est corporelle (a), sujette qu'elle est à toutes les vicissitudes du corps; Vanhelmont à dire, que l'ame immortelle n'a aucune part aux fonctions du corps , & est ensevelie en nous durant notre vie, ce qui est la réduire à un véritable anéantissement ; & d'autres en très-grand nombre à soutenir qu'elle n'est en effet autre chose , que le mouvement & l'intelligence , qui procède dans notre cerveau de l'arrangement de ses organes ébranlés par les esprits animaux. C'est ce qu'ils ont appelé une harmonie , un accord parfait de toutes les parties du corps , le sens des sens, une lumière qui luit dans notre cerveau , & qui y est entretenue par ce feu subtil qui s'y porte à chaque instant à la faveur de la cir-

(a) Corpoream naturam animi esse necesse est ,

Corporeis quoniam talis ictuque laborat.

ibid.

culatation du sang. C'est ce que quelques autres ont nommé un esprit divin & universel répandu dans toute la nature, dans toute l'étendue de la terre, de la mer, & dans les espaces immenses des Cieux ; qui n'est pas plus propre à l'homme, qu'au reste des animaux, & de qui les uns & les autres reçoivent à leur naissance les esprits subtils qui les animent (a). Ainsi, selon eux, il est vrai de dire en général que la matiere ne pense point, qu'elle est muette, aveugle & insensible ; mais il n'est pas moins constant, disent-ils, que telle matiere en particulier est capable de penser,

(a) Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractus que maris, cœlumque
profundum.

Hinc pecudes, armenta, veros, genus omne
ferarum,

Quemque sibi tenues nascendo arcesse vitas.

Scilicet huc reddi, atque illinc resoluta re-
ferri

Omnia, nec morti esse locum

Virgil. Georg. lib. 4.

capable de vie, d'intelligence & de sentiment. Or cette matiere particuliere est, ajoutent-ils, la matiere organisée, dans laquelle s'opere tout cela, lorsque cette activité n'est point interceptée par les nuages & les vapeurs du sommeil, d'une fièvre, de l'ivresse, ou par quelque autre cause étrangere. On ne peut donc pas avancer, continuent-ils, que la matiere en général, ou telle portion de matiere en particulier, soit la pensée, l'intelligence ou la vie: lui attribuer le sentiment, le discernement & la raison, ce seroit prendre l'ombre pour le corps. Mais il n'est pas moins vrai que la raison, le discernement & le sentiment se forment & résultent nécessairement de l'accord de cette même matiere organisée. Et c'est parce que ces organes sont également propres de l'homme & de la bête, qu'ils leur attribuent une ame commune, également capable des mêmes opérations, autant que le permet le plus ou le moins de perfection dans ces organes ;

également mortelle , dans ce sens , que par la mort cette ame est détruite comme le corps au regard de chaque individu qu'elle animoit ; mais immortelle par rapport à la masse générale de la matiere, à laquelle elle se réunit alors, sans perdre la faculté de pouvoir être organisée de nouveau , & produire les mêmes opérations pendant toute l'éternité.

Quoi qu'il en soit de ces différens systèmes, par où l'esprit humain a crû pouvoir rendre raison de ce qui est pour lui inexplicable, avouons de bonne foi que la nature de notre ame est supérieure à toutes les faibles lumieres de notre génie, que notre raison s'y perd ; & à l'égard de son immortalité , confessons ingénument avec Montaigne, *que Dieu seul nous l'a dit , & la foi. Car cette leçon n'est pas de nature & de raison ; & qui retâtera son être & ses forces & dedans & dehors , & verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ni faculté , ni efficace , qui*

sente autre chose que la mort & la terre. Re-
connoissons que l'espérance de notre im-
mortalité future est fondée uniquement sur
les promesses & la résurrection du Sauveur;
& disons hardiment avec l'Apôtre, sans
craindre de nous tromper: » Si Jesus-Christ
» n'est pas ressuscité, la croyance où nous
» sommes d'une vie future, est vaine & sans
» fondement (a). « Mais aussi Jesus-Christ
étant vraiment ressuscité, comme il n'y a
aucun lieu ni aucune raison d'en douter,
après les preuves sans réplique que la Reli-
gion nous en fournit, nous ne pouvons
plus nous refuser à cette vérité, que nous
attendons une vie future, où nous serons
punis ou récompensés par le juste juge de
nos actions bonnes ou mauvaises.

Du reste, comme dans la premiere Partie
 de cet Ouvrage j'ai traité assez au long de ce

(a) *Si non surrexit Christus, vana est fides ves-*
tra. 1. Cor. 15. 17.

que les Anciens ont pensé sur l'antiquité du Monde, peut-être seroit-on curieux de sçavoir ce qu'on doit en croire, & à quoi l'on peut se fixer sur cet article. C'est ce que je me propose d'examiner dans le Traité qui suit. J'espère y démontrer, d'un côté, qu'il est extravagant de croire avec quelques Anciens que le Monde soit éternel; de l'autre, que de vouloir fixer, je ne dis pas avec Moïse, mais avec tous nos Chronologistes modernes, l'époque de l'origine de cet Univers, c'est une entreprise également ridicule & chimérique.

F I N.

ESSAI

SUR LA CHRONOLOGIE:

(par l'abbé de mascher)

L'Incertitude & les variations de tous les Philosophes sont étonnantes au sujet de l'origine du Monde & de son antiquité. On a beau consulter sur cela les Anciens & les Modernes: après les avoir beaucoup lûs & beaucoup étudiés, non-seulement on ne trouve entr'eux aucune conformité sur cet article; on est même obligé de reconnoître que tout ce que les uns & les autres ont pensé sur ce sujet, est si frivole & si absurde, qu'il est surprenant que des gens d'esprit & de bon sens n'aient pas encore ouvert les yeux sur l'inutilité & sur le faux de tous les systêmes qu'on a imaginés sur cette matiere.

A l'égard des Anciens, je ne répéterai

Partie III.

A

point ici ce qui en a été dit dans la première Partie de cet Ouvrage. On a vû que parmi eux, les uns croyant le monde éternel, se le représentoient comme subsistant de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui; tandis que les autres persuadés que cet Univers avoit commencé, le regardoient en même tems comme si ancien, qu'ils ne pensoient pas qu'il fût possible de rien dire de certain sur l'instant de son origine. De-là l'extraordinaire & fabuleuse antiquité, que plusieurs Nations se sont attribuée. Chacun donnant carrière à son imagination, & ne voulant céder en ancienneté à aucun de ses voisins, se croyoit en droit de faire remonter la naissance de ses ancêtres jusqu'aux tems les plus reculés. Ainsi les habitans de la Bétique en Espagne se vantoient de conserver les Annales de tout ce qui s'étoit passé chez eux depuis six mille ans (a). Les Indiens de

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, chap. 7. pag. 237. N. (a).

(3)

leur côté comptoient six mille quatre cens soixante & un an depuis Bacchus jusqu'à Alexandre (a); & les Egyptiens prétendoient avoir l'histoire chronologique de leurs Rois depuis douze à quinze mille ans, sans compter le regne des Dieux & des Héros, qui, selon eux, en avoit duré dix-huit mille (b). C'étoit déjà faire remonter bien haut l'origine du monde, que de lui donner trente mille ans d'antiquité; mais cela n'approchoit pas encore de ce qu'en publioient les Chaldéens, qui, lorsqu'Alexandre passa en Asie, assuroient qu'il y avoit déjà plus de quatre cens mille ans qu'ils observoient les Astres (c). En effet, selon Bérofe, Abydene & Apollodore (d), ces Peuples comptoient dix générations, ou dix Rois, depuis le commencement de leur Monarchie jusqu'au

(a) Voyez *ibid.* pag. 206. N. (c) & 207. N. (a).

(b) Voyez *ibid.* pag. 236. N. (a) & (b).

(c) Voyez *ibid.* pag. 10. & suiv. N. (a).

(d) Eusebe, *in Chronic.*

Déluge ; & ils donnoient au regne de ces Princes cent vingt Sares. Or, selon Eusebe, le Sare Chaldéen étoit de trois mille six cents ans ; d'où il résulte que les Chaldéens comptoient quatre cents trente deux mille ans depuis le premier de leurs Rois jusqu'au Déluge.

Les Modernes de leur côté ont tous de concert rejeté cette antiquité extraordinaire. Il est vraisemblable qu'ils ont eu raison de la traiter de fabuleuse & de chimérique ; mais lorsqu'eux-mêmes ont entrepris de déterminer les années du monde, ont-ils pu convenir de rien ? Personne n'ignore les variations & les contradictions de nos plus habiles Chronologistes, qui depuis deux siècles ont pu à peine venir à bout de s'accorder entr'eux sur la vérité de quelque une des époques anciennes. Cette diversité d'opinions si marquée ne suffit-elle pas pour prouver la vanité & l'inutilité de ces grands Ouvrages, qui leur ont coûté tant de soins

& tant de veilles? Car la vérité est une; elle ne se trouve point dans la division & dans le partage. On croit pouvoir lever cette difficulté, en disant qu'il ne s'agit point du tout ici des variations ni des contradictions des Chronologistes; que s'ils varient sur certaines époques, s'ils ne conviennent pas entr'eux sur le regne de certains Princes, sur le tems où sont arrivés certains événemens mémorables, au moins s'accordent-ils tous à fixer les années du monde & sa durée; qu'en effet sur cet article il n'y a point à se tromper; que nous avons sur cela notre regle qui est certaine, & dont il ne nous est pas permis de nous écarter, & que cette regle est l'Ecriture, dont la chronologie doit servir à déterminer celle de toutes les Histoires & de tous les Peuples. Rien de plus sensé que ce raisonnement. S'il est vrai que la chronologie de l'Ecriture doive & puisse nous servir de regle dans la supputation des tems, il n'y a point à balan-

cer ; c'est-là le point fixe , d'où il faut partir pour régler toutes les époques. Il ne s'agit donc plus ici que de nous affûter de la vérité du principe. Examinons si la chronologie de l'Ecriture est pour nous une règle si sainte , si sûre & si infallible , que nous ne puissions ni nous en éloigner , ni nous tromper en la suivant. Voyons si elle suffit pour décider les contestations dans la matière dont il est question , & pour fixer un homme sage. Et parce que le sentiment de l'éternité du monde , tout insensé qu'il est , a encore de nos jours plusieurs partisans parmi nous , commençons par en faire voir en peu de mots toute l'absurdité. L'Univers est peut-être beaucoup plus ancien qu'on ne le croit communément ; mais d'imaginer qu'il soit éternel & qu'il n'ait point eû de commencement , c'est le comble de l'extravagance.

§. I.

De l'Eternité du Monde.

LE monde est-il éternel ? est-il vrai qu'il existe de toute éternité ? Il n'y a point d'homme sage que cette question ne révolte, & qui ne la trouve également ridicule & déplacée. Comme c'est une vérité incontestable, que tout ce qui a commencé d'être, doit naturellement finir, de même personne ne doute que ce qui est sujet à finir, ne doive avoir eû un commencement. Ce n'est point un principe imaginé par les Philosophes, assez sujets à se tromper, & à prendre pour la vérité même ce qui n'en a que l'apparence : il est dans la nature ; & sur ce pied-là, parce que l'expérience nous apprend qu'il n'y a rien dans l'Univers qui ne finisse, il n'y a point aussi d'homme sensé qui ne trouve fort étrange que l'on mette

en question, si ce tout, dont toutes les parties tendent manifestement à leur fin, a eu lui-même un commencement & un principe. On a beau dire qu'il ne se fait rien de rien : on accorde que la chose est impossible dans le cours ordinaire de la nature ; mais vouloir borner la puissance du Créateur ; vouloir le réduire comme un ouvrier ordinaire, à ne pouvoir exercer sa sagesse & son activité que sur un sujet qui existe précédemment ; vouloir lui ôter le pouvoir de tirer du néant même la matière sur laquelle dans ses decrets éternels il a résolu d'opérer ; vouloir en conséquence que ce monde soit éternel, ou que la matière dont il est formé existe de toute éternité, c'est manifestement extravaguer, puisque c'est nier la toute-puissance de Dieu, & par conséquent son existence.

Cependant ce système de l'éternité du monde, tout absurde & tout insensé qu'il est, a été le système favori des Anciens. Les

uns se le font représenté comme subsistant de toute éternité dans l'état où nous le voyons : d'autres en supposant que sa forme présente n'a pas toujours existé, l'ont crû du moins éternel quant à sa matiere. Tous, ou presque tous, se sont accordés, comme on l'a vû (a), à supposer certains principes préexistans, sur lesquels la cause efficiente du monde avoit agi, & dont elle s'étoit servie pour le former. Il est inutile de s'arrêter ici à prouver que cette opinion des Anciens, eût-elle été généralement reçue parmi eux, ne sçauroit être d'aucun poids, d'aucune autorité, pour décider la question dont il s'agit. L'argument tiré de ce qu'ils ont crû & de ce qu'ils ont pensé ne peut faire impression tout au plus que sur l'esprit des ignorans, qui ne sçavent pas qu'il n'y a point de folies, point d'absurdités, que ces vénérables Anciens n'ayent été capables d'i-

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, Chap. 2. pag. 33. & suiv.

imaginer & d'admettre. A l'égard du sentiment en lui-même, tant d'excellentes plumes ont travaillé à le réfuter, & l'ont fait si solidement, qu'il semble qu'il y ait de la témérité à entreprendre ici de traiter la même matière. Aussi mon dessein n'est-il point de rappeler en détail ce qu'ils ont écrit sur ce sujet; je me borne simplement à quelques réflexions que j'ai crû propres à l'éclaircir. Du reste, je tiens pour un tems perdu, celui qu'on emploie à persuader à des insensés qu'ils péchent par le sens commun, ou à convaincre des sourds obstinés, qui ont résolu de ne pas entendre.

Examinons d'abord ce que c'est, selon les partisans du système que nous attaquons, que ces principes préexistans, dont on veut que la cause efficiente du monde se soit servie pour le former. Parmi les Anciens, ils ont été nommés atômes par les Epicuriens; c'est-à-dire, corps indivisibles. Les autres les ont appelés élémens: quelques-

uns se sont servis pour les désigner du mot général de semences des choses ; plusieurs enfin ont compris toutes ces idées sous le nom de matiere. C'est encore sous ce nom qu'ils sont connus aujourd'hui de ceux qui parmi nous soutiennent la même opinion ; & par ce terme ils entendent une certaine matiere premiere, matiere informe, qui n'étoit d'abord ni eau, ni feu, ni terre, ni air, ni rien de tout ce que nous voyons, & qui par le mouvement a pris & peut prendre encore toutes les différentes formes, qui font le caractère distinctif de tous les êtres.

Je demanderois volontiers d'abord à ces Philosophes, sur quel fondement ils ont imaginé cette matiere premiere, cette matiere informe, susceptible de toutes les formes ; ces élémens simples & purs, qui ne sont point les élémens dont nous nous servons, & qui par leur mélange ont servi & servent encore au développement & à

l'accroissement de toutes les especes passageres qui entretiennent la scene du monde. Il ne s'agit point ici d'entrer dans la question des premiers principes des choses, ni d'examiner si pour produire les êtres différens que renferme ce vaste Univers, l'Intelligence suprême n'a pas préparé, comme quelques-uns l'ont prétendu, une multitude de natures simples, qui ne sont jamais sorties d'aucune matiere premiere différente d'elles-mêmes; qui n'ont d'autre cause immédiate de leur formation, que le Créateur; qui n'ont point passé d'un premier état à un second; qui sont invariables, indestructibles & ingénérables; & qui ne pouvant être altérées par quelque mouvement que ce soit, ni changées, ni converties en d'autres natures, ni réduites en autre chose que ce qu'elles ont toujours été, ne peuvent, par la même raison, devoir leur nature spécifique à aucune forme qui leur ait été donnée par le mouvement. Il suffit de

sçavoir que soit en petit, soit en grand, l'or, le fer, le mercure & les autres métaux, la terre, l'eau, le feu, le sable, l'huile, le sel, en un mot tous les corps simples, quelque analyse que l'on en fasse, sont toujours précisément la même chose; & que de quelque art que l'on se soit servi jusqu'ici, quelque dissolvant qu'on ait employé, quelque gradué ou quelque violent qu'ait été le feu auquel on les a mis, quelque décomposition qu'on en ait faite, il n'a jamais été possible d'en tirer la moindre parcelle de cette matiere premiere, de ces élémens simples dont on parle, & que l'on ne connoît que de nom. D'où il résulte que ces natures sont chacune à elles-mêmes leur matiere premiere; que comme le mouvement le plus violent & le plus varié, droit, oblique, circulaire, ne peut venir à bout de les résoudre en autre chose que ce qu'elles sont en effet, elles ne doivent point leur structure au mouvement; & que par

conséquent il est ridicule d'attribuer l'origine de cet Univers à une matiere premiere, à des élémens simples & purs, qui n'existent qu'en imagination & en idée.

D'ailleurs quand cette matiere premiere, ces élémens simples, ces principes préexistans, quels qu'ils soient, seroient aussi réels qu'ils sont imaginaires & chimériques, que pourroit-on en conclure ? S'ensuivroit-il de-là que le Monde existe de toute éternité, ou que la matiere est éternelle ? Au contraire le bon sens ne dicte-t-il pas, que tout effet suppose une cause, & tout ouvrage un Ouvrier ? Ces idées sont inséparables. Une plante est sortie d'une graine sortie elle-même d'une autre plante, qui provenoit de même d'une graine qu'une troisieme plante avoit produite. De même il n'y a point d'animal qui n'ait un pere ; ce pere avoit le sien, celui-ci un autre. Qu'on remonte, si l'on veut, jusqu'à l'infini : toutes les générations de la Plante aboutiront tou-

jours , ou à une premiere Plante, où à une premiere graine d'où toutes les autres Plantes sont sorties ; comme toutes les générations de l'animal iront se réunir dans le premier animal, qui a été le pere & le principe de toute l'espece. Voudra t-on excepter le Monde de cette regle générale ? Prétendra-t-on qu'il s'est fait lui-même ? Il vaudroit autant dire , qu'une montre s'est faite elle-même sans le secours d'un Horloger , & que pour se bâtir le Louvre n'a eu besoin , ni de Maçons, ni d'Architecte.

On est donc obligé pour la formation de cet Univers d'avoir recours à une premiere cause efficiente qui l'ait produit ; & comme il est évident que la cause doit être antérieure à l'effet & le précéder , il semble que dès-lors on soit forcé de renoncer à l'éternité du Monde & de la matiere. Nos Matérialistes modernes n'en conviennent pas ; & confondant la cause avec l'effet, à l'imitation d'Epicure leur maître , ils attribuent

l'origine des choses au hazard , c'est-à-dire , selon eux , au mouvement & au concours fortuit des parties insensibles de la matiere. Ils disent , que ces parcelles ou molécules de matiere de différentes formes , qui ne sont autre chose que les atômes de Leucippe & de Démocrite , étant muës de toute éternité dans un vuide immense & infini , s'étoient enfin accrochées depuis un certain tems ; que marchant les unes sur une ligne droite , les autres , sur une ligne courbe , oblique déclinante , elles s'étoient différemment pelotonnées , & avoient produit différentes formes ; & que de leurs combinaisons fortuites & diverses étoient sortis le Soleil , la Lune , tous les Astres , la Terre , les Planètes & les animaux ; enforte qu'on pouvoit dire , que le hazard seul avoit fabriqué de cette même pâte le Monde & les êtres intelligens qui l'habitent.

Il n'y a point d'homme sensé qui n'aperçoive d'abord , combien ce système affreux renferme

tenferme d'extravagances & d'absurdités. Car premièrement, que l'on remonte, si l'on veut, de monde en monde jusqu'à l'infini, toujours sera-t-il vrai de dire, que l'on pourra concevoir un instant où le premier de ces Mondes n'aura point existé, attendant pour se former le concours fortuit des atomes, ou des parties insensibles de la matiere. On pourra donc assurer avec la même vérité, que le Monde n'est pas éternel, puisqu'il sera possible d'assigner un instant, auquel il aura commencé d'être.

D'ailleurs ce mouvement qu'on suppose de toute éternité dans la matiere, d'où peut-on imaginer qu'il lui soit venu? Car elle ne l'a certainement point d'elle-même: l'expérience nous apprend, que le mouvement n'est point du tout essentiel à la matiere; qu'elle est d'elle-même parfaitement indifférente au mouvement ou au repos; & qu'elle ne se remue, qu'autant qu'elle est

mise en mouvement par quelque cause extérieure & étrangere. Il n'y a donc ici que deux partis à prendre ; ou de supposer gratis & sans fondement, contre l'expérience & contre le bon sens , que ce mouvement dans lequel on prétend que la matiere étoit de toute éternité , lui étoit propre & essentiel ; qu'elle ne le tenoit que d'elle-même ; qu'elle l'avoit en elle-même : ou bien , si ce système paroît insoutenable , comme il l'est en effet, d'avoir recours à une cause premiere , antérieure à la matiere & plus puissante qu'elle , qui lui ait imprimé ce mouvement ; & par conséquent de renoncer de bonne grace à la flatteuse chimere de l'éternité du Monde & de la matiere.

Mais cet heureux hazard auquel on attribue l'origine de cet Univers, qu'est-ce que c'est, & que prétend-on que nous entendions par ce terme ? De quelque façon qu'on le définisse, ce sera certainement toujours une cause morte , impuissante, incapable de produire, je ne dis

pas un monde, mais même le moindre animal ou la moindre plante. Le mouvement que quelques-uns voudroient nous faire regarder comme la cause efficiente de tous les êtres, peut bien servir à la conservation du monde ; mais il ne sçauroit le produire ni le former : il fait marcher la montre ; mais il ne peut pas la construire. Si c'est au hazard & au mouvement, si c'est au concours fortuit des parties insensibles de la matiere qu'on doit attribuer la formation de tout ce qui existe ; s'ils ont pû produire un Ciel, un Soleil, tant d'autres Astres, une Atmosphere, une Terre, des Mers, des Plantes, des Hommes & des Animaux : pourquoi ne nous donnent-ils pas encore quelquefois, du moins de loin en loin & de tems en tems, quelques-uns de ces magnifiques spectacles ? Comment le hazard & le mouvement, ces deux causes autrefois assez puissantes & assez actives pour former un Monde, n'ont-ils pû depuis que ce Monde est Monde, &

ne peuvent-ils pas encore aujourd'hui produire , je ne dis pas un Chêne , un Homme ou un Eléphant , mais le moindre insecte , un Ciron , une Mite , le moindre brin d'herbe ?

La sagesse qui éclate dans la formation de cet Univers , l'ordre & l'uniformité qui y regnent , le dessein si marqué qu'on remarque dans toutes ses parties , prouvent invinciblement à quiconque a des yeux , que ce n'est qu'à un être très-sage & très-intelligent qu'il peut devoir son origine. Un édifice bâti dans toutes les règles suppose beaucoup d'art & d'expérience dans l'Architecte qui en a conçu le dessein , & par les soins duquel il a été élevé ; & à la vûe d'un Tableau de Michel-Ange , de Raphaël ou du Poussin , on ne s'avise point de douter s'il a été fait par un Peintre habile. Cette habileté & cette industrie qui brillent dans tous les chefs-d'œuvres de l'art , & qui ont éternisé les noms de leurs Auteurs ; cette même in-

dustric qui de quelque principe qu'elle parte , se fait appercevoir dans tous les animaux , dans les plus vils insectes , dans la plus petite mite , dans le moindre vermisseau , qui marche , qui voit , qui se détourne quand on s'oppose à son chemin , qui cherche sa nourriture , qui mange , qui digere , qui en un mot a en petit tout ce que nous avons en grand : cette intelligence qui est propre de l'homme , & qui semble avoir été communiquée à chaque espece animale dans la proportion qui lui convient , l'attribuera-t-on à une cause aussi insensible & aussi aveugle , que le hazard & le mouvement ? Ces opérations qui dans l'homme en particulier marquent tant de force , tant de capacité , tant d'étendue , ne sont-elles l'effet que de l'agitation , de la réflexion , du concours & de l'union fortuite de quelques atomes , de quelques parcelles ou molécules d'une matiere sans raison , sans intelligence aucune ? Dire que la

matiere mise en mouvement , & guidée par le hazard seul , ait pû opérer tout cela , il vaudroit autant dire , que les rochers & les forêts peuvent engendrer des Ours & des Sangliers , & que le flux & le reflux de la Mer est capable de produire des Dauphins & des Baleines.

L'ordre & l'uniformité qui regnent dans tout l'Univers , concourent à démontrer la même vérité , & l'absurdité de l'opinion contraire. Ce même ordre , cette variété toujours uniforme & toujours la même que nous admirons dans les Cieux, dans le cours du Soleil de la Lune & des Planetes, dans les révolutions des autres Astres toujours constantes & invariables ; ce même ordre & cette même uniformité se retrouvent dans toute la nature. Depuis qu'on se souvient qu'il y a des hommes sur la Terre , l'air a toujours servi à leur respiration ; il a toujours été pour eux le séjour de différens météores , le véhicule des sons , de la lumiere &

des odeurs : la Mer n'a point cessé de fournir matiere à leurs réflexions par son flux & son reflux toujours constant & uniforme : la Terre destinée à les porter & à les nourrir , a continué sans interruption à leur rendre les mêmes services ; & les Plantes qu'elle enfante de son sein , comme les animaux qui l'habitent , ont toujours été les mêmes dans leur espece. Dans ceux-ci , l'espece ovipare a toujours mis bas des œufs , d'où après un certain tems , & à l'aide d'un certain degré de chaleur , doivent sortir les petits ; & l'espece vivipare n'a jamais manqué de mettre au monde des petits parfaits & tout formés. Qu'on lise les Histoires , qu'on parcoure différens Pays ; on trouvera qu'à quelques légères différences près, dans tous les tems & dans tous les lieux les hommes ont toujours été formés sur le même moule. Qu'on avance dans la Mer au tems du reflux, on y reconnoîtra dans une multitude prodigieuse de coquil-

lages épars sur le sable la postérité de ceux, que les Curieux conservent depuis des centaines d'années dans leurs cabinets : les pères & les enfans sont parfaitement les mêmes ; ils sont tous invariablement la copie d'un premier modele. Qu'on parcoure nos Plaines, nos Bois & nos Montagnes ; on n'y découvrira aucune Plante, dont la racine, la tige, les feuilles, les fleurs & les fruits ne soient exactement les mêmes qui se trouvent décrites dans nos Histoires naturelles, ou représentées dans les herbiers de nos Botanistes. Jamais homme ne fut le pere d'un Cheval ou d'un Eléphant ; jamais le Lion n'engendra un Pigeon ou une Perdrix ; & jamais graine de laitue ne produisit un choux, une carote ou une asperge. Dans la propagation des Plantes & des Animaux, chaque espece se perpétue toujours sous la même forme, avec les mêmes inclinations, les mêmes vertus les mêmes propriétés. Une uniformité si constante peut-elle donc s'attribuer au hazard, & au concours

fortuit de quelques parcelles de matiere ?

Il en est de même du dessein si marqué , que l'on ne peut s'empêcher d'appercevoir dans toutes les parties de la Nature. Pour peu qu'on les considere avec attention , il est impossible de ne pas convenir , que toutes sont formées pour un certain usage , & que celles mêmes dont les actions semblent être contraires , sont destinées à concourir admirablement au bien & à la conservation du tout. Si l'œil est fait pour voir, le Soleil n'a-t'il pas été formé pour l'éclairer ? Si l'oreille est faite pour entendre , l'air n'a-t'il pas été destiné à porter jusqu'à elle par ses vibrations les sons sans lesquels cet organe seroit inutile ? Ce que les pluies ont humecté , l'air & le Soleil le séchent. Le feu échauffe par sa chaleur ce que le froid a glacé ; & l'eau éteint le feu , lorsque devenu trop violent , il brûle & peut causer un incendie. Il n'y a point de partie dans l'Univers , quelque vile ,

quelque accidentelle à la nature que l'on puisse l'imaginer , qui ne soit nécessaire à sa conservation & à son entretien , & dont il puisse se passer , sans perdre quelque chose de ses avantages ou de sa beauté. Si nous n'en appercevons pas toujours la destination , ce que nos foibles lumieres nous laissent entrevoir doit nous convaincre , que dans ce que nous ne voyons point il n'y a pas un dessein moins formé & une utilité moins réelle. Une fin si marquée sera-t'elle donc encore une production du hazard ? Celui qui ne voit point aura donc formé l'œil ; & la structure merveilleuse de l'oreille sera l'ouvrage d'une matiere sourde & insensible ? Non ; & tant qu'on ne voudra pas renoncer absolument au sens commun , il sera toujours vrai de dire , que quelques combinaisons que l'on puisse imaginer dans la matiere , pour agir avec tant de vûe & tant de dessein , pour se diversifier en tant de formes , pour se prêter &

s'accommoder à tant de propriétés différentes, & ne jamais s'y tromper, il faut qu'elle ait eû l'intelligence même en partage.

C'est-là en effet le dernier retranchement des Matérialistes. Instruits par leurs maîtres Epicure & Spinoza, ils ne se sont pas contentés de faire de la matiere contre toutes les lumieres du bon sens & de la raison la cause premiere de tous les êtres, un être éternel & nécessaire, c'est-à-dire, qui existe nécessairement de toute éternité, parce qu'il n'a pas pû ne pas exister toujours : ils l'ont encore érigée en divinité, en lui communiquant libéralement le don de sagesse & d'intelligence. J'ai déjà averti qu'il étoit inutile de parler à des sourds, & de s'amuser à vouloir convaincre des gens qui sont déterminés à ne pas entendre. D'ailleurs, je crois fort peu nécessaire pour l'instruction du Lecteur, que je m'arrête ici à examiner si la matiere est capable de penser, ou si elle ne l'est pas. Je n'ai donc qu'un mot à ré-

pondre à ces Philosophes sublimes ; qui veulent en faire un être intelligent. Vous blâmez Descartes & les Cartésiens , leur dirai-je , d'avoir osé prétendre que la matiere est incapable de penser , parce que , selon vous , nous n'avons aucune idée de la pensée & de l'esprit , & que nous n'en avons qu'une fort imparfaite de la matiere , dont nous ne pouvons nous flatter de connoître toutes les propriétés essentielles : en cela peut-être n'avez-vous pas tort. Mais quand vous soutenez vous-mêmes que cette même matiere aveugle & muette , telle que nous la connoissons , & dont , de votre aveu , nous ne connoissons que cela , est douée de connoissance , de sagesse & de sentiment , sur quel fondement osez - vous avancer une opinion aussi hardie ? D'où le sçavez-vous ? Quelle preuve en avez-vous ? Et s'il est vrai que vous n'en ayez aucune , comme il n'y a pas lieu d'en douter , n'est-ce pas une témérité extrême , d'oser vous persua-

der & d'oser vous flatter de persuader jamais aux hommes un si étrange paradoxe ?

Reprenons, & concluons. On remarque dans la construction & dans le gouvernement de cet Univers tant de sagesse & d'intelligence, un dessein si marqué dans son tout & dans chacune de ses parties, un ordre si constant, une uniformité si régulière & si invariable, qu'il faut avoir renoncé à toutes les lumières de la raison, pour en attribuer l'origine à tout autre qu'à un être souverainement sage & intelligent. Or il est de la dernière absurdité de penser que la matière, le hasard, le mouvement, le concours fortuit de quelques atomes, puisse jamais agir avec intelligence & avec sagesse, avec dessein, avec vûe, avec ordre & uniformité. Donc il est également absurde & extravagant d'imaginer avec les Epicuriens anciens & modernes, que la

matière & le hazard ayent pû être la cause efficiente du Monde ; donc le Monde n'est point éternel.

§. II.

De la Chronologie de l'Ecriture , & de son autorité.

LE monde n'est pas éternel ; il est également absurde & extravagant de le penser. Il a donc commencé d'être ; mais est-il possible de fixer le moment précis de son origine ? Peut-on compter le nombre de ses années , & déterminer sûrement combien il y a de tems qu'il existe ? Les Anciens ne l'ont jamais crû ; personne d'entr'eux ne l'a tenté : tous ont été persuadés que les premiers tems dont la formation a été suivie , étoient remplis de tant d'obscurité & couverts de ténèbres si épaisses , qu'il étoit absolument impossible de remonter jusqu'au

premier instant de son existence. Les Juifs plus hardis , comme nous l'avons vû (a) , furent les premiers & les seuls qui entreprirent de fixer l'époque de son commencement. Les autres Nations eurent beau condamner leur entreprise , & la traiter de téméraire : fondés sur l'autorité de leurs Ecritures , ils prétendirent pouvoir assigner le moment précis où il avoit été formé ; & les premiers Chrétiens pleins de vénération pour ces mêmes Ecritures , en admettant la Chronologie des Juifs , adopterent en même tems toutes leurs idées sur l'origine de cet Univers. Depuis ce tems-là , la Chronologie de l'Ecriture a été la regle que nos Chronologistes ont inviolablement suivie : ils l'ont regardée comme le point fixe , dont ils devoient partir pour compter les années de la durée du monde , & dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter. Ont-ils eu tort ?

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, Chap. 2. pag. 63. & suiv.

ont-ils eu raison ? Leur opinion sur cet article est-elle bien ou mal fondée ? C'est ce qu'il est à propos d'examiner.

J'avoue qu'il semble y avoir de la témérité, à oser seulement paroître révoquer en doute la vérité d'un sentiment universellement reçu par tout ce qu'il y a de plus grands génies, par tout ce que nous connoissons de plus respectable, de plus sçavant & de plus habile. Sans parler des Scaliger, des Petau, des Marsham, des Usserius, & de tant d'autres Ecrivains célèbres parmi les Modernes, la Chronologie de l'Ecriture a été suivie, respectée, canonisée, pour ainsi dire, par toute l'Antiquité Chrétienne, par tous les Peres & les Ecrivains Ecclésiastiques. Je le sçais ; & à Dieu ne plaise que j'aye dessein de manquer en rien au respect que je dois à mes Docteurs & à mes Maîtres. Mais l'expérience du passé ne devrait-elle pas peut-être nous rendre sages pour l'avenir ; & cette même expérience

rience ne nous apprend-elle pas , que les opinions les plus généralement répandues & les mieux autorisées ne sont pas toujours les plus exactement vraies ; que les Peres mêmes les plus respectables & les plus habiles , ont eu quelquefois des sentimens , qui quoiqu'assez généralement reçus & approuvés de leur tems , sont aujourd'hui proscrits, & regardés comme peu conformes ou à la vérité , ou même à la doctrine orthodoxe ; qu'au contraire ces mêmes Peres , ces mêmes Ecrivains Ecclésiastiques ont quelquefois regardé pendant long-tems avec toute l'Eglise , comme des rêveries ou comme des erreurs, des vérités, dont l'évidence a été depuis démontrée (a) ; qu'en un mot , comme dans tout ce qui n'est pas de foi , les hommes les plus pieux , les plus saints & les plus sçavans peuvent se tromper , il

(a) Voyez entr'autres ce qui a été dit au sujet des Antipodes dans le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, Chap. 4. pag. 205. & suiv.

est permis aussi d'examiner ce qu'ils ont pensé, & d'en faire voir la fausseté, lorsque l'on a de justes raisons de croire qu'ils se sont écartés de la droite route. Pour moi, je déclare que je ne vais pas si loin, & que je n'entreprends dans ce Chapitre, ni de réfuter personne, ni d'établir aucun système. Mon dessein n'est point de décider de la vérité du sentiment, qui fait de l'Ecriture notre unique regle pour la Chronologie: je propose seulement mes doutes, mes vûes & mes conjectures.

Posons d'abord un principe certain, dont nous convenions tous: c'est que l'Ecriture est la regle de notre foi dans tout ce qui concerne le dogme & la morale; que c'est le flambeau qui doit nous guider; que hors d'elle il n'y a que ténèbres & qu'erreur; & qu'étant inspirée de Dieu, étant la pure parole de Dieu, nous devons l'écouter avec respect, & la suivre comme la vérité même. Mais doit-elle avoir la même autorité en ce

qui regarde la Chronologie ? Il seroit inutile de consulter là-dessus un Indien ou un Chinois, qui ne regarderoient les Livres sacrés que comme un recueil des Annales particulières de la Nation Juive, & qui n'auroient pas pour eux plus de considération que pour une histoire ordinaire de tout autre peuple. On n'avanceroit pas beaucoup plus en proposant la même question à quelqu'un de ces Rabbins fanatiques, qui par un respect outré & superstitieux pour l'Ecriture, non content de la croire inspirée de Dieu quant aux choses qu'elle contient & qu'on y lit, voudroit encore étendre le même privilege jusqu'au style, jusqu'aux mots, aux syllabes, aux points & aux virgules. Les premiers ne reconnoissant aucune inspiration divine dans les Ecrivains sacrés, leur donnent trop, en attribuant à l'homme seul tout ce qu'on lit dans leurs écrits : celui-ci leur donne trop peu, en voulant étendre l'inspiration jusqu'aux choses, qui certaine-

ment ne leur ont point été inspirées. L'Eglise & les Théologiens Catholiques tiennent une conduite plus sensée , en distinguant sagement dans l'Ecriture ce qui vient de Dieu , & ce qui est purement de l'homme ; ce qu'on ne doit attribuer qu'à l'Ecrivain , & ce qui lui ayant été dicté par le Saint-Esprit , doit être respecté comme une inspiration divine. Dans tout ce qui est de lui , l'homme peut se tromper ; au lieu de rendre ses vrais sentimens , il peut accommoder son style & ses expressions à la portée , à la façon de penser de ceux à qui il parle , & qu'il veut instruire. Dans tout ce qui vient de Dieu , il n'y a ni erreur à craindre , ni ménagement à attendre : tout est vrai ; il ne reste qu'à écouter & à se soumettre. En partant de ce principe , la question que j'ai proposée se réduit à scavoir si la Chronologie de l'Ecriture est inspirée ou non , puisque si elle l'est , nous convenons tous qu'elle doit faire notre regle. Il ne m'appartient

point d'entreprendre de décider ici une question aussi importante; je me contenterai de faire à ce sujet deux réflexions, qui pourront servir à éclaircir cette matiere.

I. Personne n'ignore combien les Rabbins ont défiguré l'histoire des anciens Patriarches. Ils en ont fait des contes aussi romanesques & aussi puériles, que ceux de Peau-d'Ane ou du Petit-Poucet. Cependant tout absurdes & tout ridicules qu'ils sont, ils ne laissent pas d'avoir été adoptés par quelques-uns de nos Ecrivains; & nous ne voyons point qu'ils en aient été repris, quoique ces récits fabuleux n'aient aucun fondement dans les Livres sacrés, & que quelquefois même ils soient contraires à ce qu'on y lit. Voici entr'autres ce que nous raconte sur la foi de Maimonide, d'Abraham & de son pere Tharé, un Auteur moderne, certainement très-sçavant, & des plus versés dans la connoissance des Langues Orientales.

» Tharé, dit-il (a), selon le Livre de Jo-
 » sué, étoit Idolâtre, & selon tous les Orien-
 » taux, il est un des Auteurs de l'Idolâtrie.
 » Lors donc que sa femme *Thit*, attachée
 » à la véritable Religion, le vit par politi-
 » que ou autrement donner dans des cultes
 » Idolâtres, outre les déplaisirs qu'il lui
 » caufoit peut-être d'ailleurs, elle se crut
 » obligée de s'élever contre lui. Division
 » dans la famille. Quelques-uns de ses en-
 » fans s'attachent à leur pere; d'autres s'en
 » séparent. Est-il quelque modération dans
 » les guerres de Religion? L'Ecriture ne
 » dit rien de ces combats domestiques ou
 » publics; mais osons conjecturer qu'il y en
 » eut, & de violens. Abraham paroît avoir
 » été un homme paisible, mais brave. Il
 » étoit amateur des sciences, selon ce qu'en
 » disent les Anciens. Si l'on s'en rapporte

(a) M. Fourmont l'aîné, *Réflexions sur l'Origine,
 l'Histoire & la Succession des anciens Peuples*, Tom.
 1. Liv. 2. Sect. 3. Chap. 4.

„ à toutes les Traditions Orientales , il
 „ étoit tous les jours fatigué par mille al-
 „ tercations avec son pere , ses freres , ses
 „ compatriotes. Dieu pour le conserver , lui ,
 „ la Religion , les sciences , &c. lui inspira
 „ le dessein de sortir de la Chaldée. L'Ecri-
 „ ture dit qu'il avoit avec lui Tharé ; mais
 „ Tharé étoit alors décrépité ; & qui sçait
 „ s'il étoit avec Abraham de bon gré ? Voici
 „ donc ce que l'on peut penser. „

L'Auteur raconte ensuite comment *Thit* ,
 c'est-à-dire , la femme de Tharé , mere d'A-
 braham , déclare une guerre ouverte à son
 mari , met Abraham dans son parti , le fait
 sortir d'Ur , son pays natal , où par l'inven-
 tion des Arts il s'étoit rendu fort considé-
 rable , & enfin le mene à Charan , où il de-
 vient un Roi très-puissant pour ces tems-là.
 M. Fourmont avoue que l'Ecriture ne dit
 rien , ni de ces démêlés d'Abraham avec sa
 famille , ni de sa prétendue Royauté à Cha-
 ran , ni des disputes de Religion qu'il eut à

soutenir dans la Chaldée contre ses compatriotes, ni du danger qu'il courut d'y être mis à mort à cause de son zèle pour le culte du vrai Dieu, par le Roi Idolâtre qui régnoit alors dans ce pays. Il reconnoît, dis-je, que l'Ecriture ne parle point de tout cela. N'importe; il croit que toute abrégée qu'elle est, elle représente les mêmes faits, lorsqu'elle est jointe aux Traditions Orientales. C'est sur la foi de ces prétendues Traditions, ou peu conformes, ou même souvent tout-à fait opposées à l'idée que le Texte sacré nous donne de ce Patriarche, que cet Auteur s'élève contre ceux de nos Ecrivains qui rejettent comme fabuleux tout ce récit des démêlés d'Abraham avec les Chaldéens ses compatriotes, prétendant même mettre la certitude de l'aventure de la fournaise, où les Rabbins disent que le Patriarche fut jetté par les Idolâtres, en parallele avec celle du supplice de nos Martyrs (a). » Lorsque, dit-il,

(a) Ibid. Sect. 4. Chap. 12.

» l'on révoque en doute une telle histoire ,
 » songe-t'on aux événemens de nos jours ,
 » & à plusieurs qui ont précédé ? Pense-
 » t'on même à nos Martyrs , soit des pre-
 » miers tems du Christianisme , à Rome &
 » dans la Grece , soit de notre siècle , au
 » Japon & ailleurs ? On peut donc mettre ,
 » conclut-il , au nombre des vérités histo-
 » riques , ces guerres de Religion , dont
 » nous parlent les Orientaux. «

Voilà donc les Traditions Orientales &
 Rabbiniques mises par M. Fourmont , non-
 seulement au nombre des vérités historiques ,
 mais même en parallèle avec les faits rap-
 portés par les Livres saints , malgré le silen-
 ce qu'ils gardent sur ces Traditions , & quoi-
 qu'ils semblent même quelquefois les con-
 tredire. Or si en écrivant les faits histori-
 ques rapportés dans l'Ecriture , les Auteurs
 sacrés ont été inspirés , si le Saint-Esprit a
 conduit leurs plumes , en un mot si les ré-
 cits historiques qu'elle renferme , sont la

pure parole de Dieu, je demande, s'il peut être jamais permis d'en retrancher ou d'y ajouter ? Au contraire, si l'on permet d'ajouter à ces faits, d'en retrancher, de les interpréter & de les expliquer à sa fantaisie, comme M. Fourmont le fait ici, & comme l'ont fait plusieurs autres Ecrivains Catholiques qu'on pourroit citer, n'est-ce pas une preuve, ou du moins un aveu tacite, que les Livres historiques de l'Ecriture n'exigent qu'une foi humaine, & une créance ordinaire ?

Cette réflexion tirera une nouvelle force des observations suivantes. Il est dit formellement dans l'Ecclésiastique (a), que Samuel mourut, & qu'après sa mort il déclara & fit connoître à Saül que la fin de sa vie étoit proche ; qu'il éleva sa voix du fond de la terre, & prophétisa pour détruire l'impiété de la Nation. Voilà une apparition de Samuel rapportée en termes bien clairs & bien

(a) Cap. 46. vers. 23.

précis. Cependant les Peres & les Commentateurs sont fort partagés sur sa réalité. Les uns la croient, d'autres la nient, & ne pensent pas pour cela s'éloigner du respect dû à la divinité de l'Ecriture. Il en est de même de l'histoire de Jephté & de son vœu. Nicolas de Lyra, Pagnin, Vatable, Munster, Estius, Grotius, Urbain Chevreau & plusieurs autres ont crû qu'il n'avoit point sacrifié sa fille; mais qu'il l'avoit dévouée au culte des Autels, avec l'obligation de garder une perpétuelle virginité. Au contraire, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin, S. Jean Chrysostôme, Théodoret, S. Thomas, & la foule des Commentateurs, prétendent qu'elle fut égorgée & brûlée ensuite, pour accomplir le vœu de son pere. On pourroit citer cent autres traits de cette nature. Or, que peut-on penser de cette liberté, que les Peres & les Interpretes se sont donnée, d'entendre & d'expliquer à leur gré les faits les plus clairs rapportés dans l'Ecriture? N'est-il

pas naturel d'en conclure qu'ils eussent été plus réservés, s'ils l'avoient regardée comme devant être notre règle dans le récit des événemens & des vérités historiques ? Passons à quelque chose de plus marqué.

II. Tout le monde sçait qu'avant Copernic l'opinion commune étoit que la terre immobile occupoit le centre du monde, & que les Planettes, au nombre desquelles on mettoit le soleil, tournoient autour d'elle. Ce système est clairement établi dans l'Ecriture (a) : il y est même appuyé par deux faits rapportés en termes si formels & si précis, qu'ils ne semblent pas pouvoir être expliqués dans le sentiment contraire. Les voici.

Les petis Rois de la Palestine alarmés de l'alliance que Josué avoit faite avec les Gabaonites, résolurent de s'unir entr'eux, pour prévenir les suites qu'elle pouvoit avoir

(a) *Terra autem in æternum stat.*

à leur préjudice. Cinq des principaux se liguerent , & allerent mettre le siège devant Gabaon. Josué instruit de l'extrémité où ses Alliés étoient réduits , prit l'élite de son Armée , marcha toute la nuit , attaqua les Ennemis dès le matin sans leur donner le tems de se reconnoître , en tailla en piece la plus grande partie , & mit le reste en déroute. Ils fuyoient dans la Vallée de Bethoron , lorsque le Seigneur fit pleuvoir sur eux une grêle de pierres , qui en tua un nombre infini. Alors Josué dit (a) : » Soleil , arrête- » toi vis-à-vis de Gabaon : Lune , n'avance » pas contre la Vallée d'Aïalon ; & le Soleil & la Lune s'arrêterent jusqu'à ce que » le Peuple du Seigneur se fût vengé de » ses ennemis. « Le Prophete Habacuc dit aussi positivement , qu'en cette occasion le Soleil & la Lune s'arrêterent dans leur de-

(a) Josué , cap. 10. vers. 13.

meure (a); & l'Auteur de l'Ecclésiastique parlant de Josué: » Le Soleil, dit-il (b), ne s'est-
 » il pas arrêté dans sa colere; & un jour
 » n'a-t-il pas été aussi long que deux au-
 » tres? « Venons au second fait.

Le Roi Ezechias étant tombé malade, n'attendoit plus que la mort, suivant la prédiction qu'Isaïe lui en avoit faite de la part de Dieu (c), lorsque le Seigneur touché des prières & des larmes de ce Prince, ordonna au Prophete de retourner lui annoncer qu'il le guériroit, & que ses jours étoient prolongés de quinze années. » Et
 » quel signe me donnerez-vous, lui dit
 » Ezechias, qui puisse m'assurer de cette
 » guérison? Voulez-vous, répondit Isaïe,
 » que l'ombre du Soleil s'avance de dix
 » lignes, ou qu'elle retourne en arriere d'au-

(a) *Sol & Luna steterunt in habitaculo suo.* Habac. cap. 3. vers. 11.

(b) *Annon in iracundiâ ejus impeditus est sol, & una dies facta est quasi duo?* Ecclesiastic. cap. 46. vers. 5.

(c) *I V. Reg. cap. 20. vers. 1.*

» tant de degrés ? Il est aisé , répartit le Roi ,
 » que l'ombre s'avance de dix lignes : ce
 » n'est pas là ce que je veux , mais qu'elle
 » recule de dix degrés. « Isaïe pria le Sei-
 gneur ; & l'Ecriture dit expressément , que
 le Soleil qui avoit déjà passé dix lignes ,
 recula en arriere de dix degrés (a). Le fait
 est confirmé par l'Auteur de l'Ecclésiastique,
 qui parlant de ce prodige , dit que sous le
 regne d'Ezéchias , le Soleil recula en ar-
 riere , & prolongea les jours de ce Prin-
 ce (b).

Voilà des faits bien marqués , des passa-
 ges bien formels & bien précis en faveur
 de l'ancien système , qui place la Terre im-
 mobile au centre du Monde , & qui fait
 tourner le Soleil autour d'elle. L'Ecriture
 dit en termes très-clairs & qui ne souffrent

(a) *Et reversus est sol decem lineis per gradus quos
 descenderat. Isa. cap. 28. vers. 8.*

(b) *In diebus ipsius (Ezechiae) retrò redit sol ,
 & addidit vitam regis. Ecclesiastic. cap. 48. vers.
 26.*

point d'équivoque , que le Soleil s'arrêta , qu'il recula en arriere ; & elle le repete en plus d'un endroit. Cependant personne n'ignore qu'après avoir essuyé d'abord quelques contradictions , le systême de Copernic dans lequel la terre tourne autour du Soleil , & qui fait de cet Astre le centre & le mobile de cet Univers , a enfin pris le dessus , qu'il est aujourd'hui le seul que suivent nos Astronomes & nos autres Ecrivains , & qui soit soutenu dans toutes les Ecoles Chrétiennes. Qu'en peut-on conclure , sinon que pour la Physique , comme pour le détail Historique des événemens , l'Ecriture n'est pas apparemment notre seule & unique regle.

De ce que nous avons dit jusqu'ici il s'ensuit , que malgré le respect que l'on doit à l'Ecriture , les Peres eux-mêmes, les Interpretes, les Commentateurs & les Ecrivains les plus Catholiques ont reconnu , qu'elle contenoit beaucoup de choses, qu'on
pouvoit

pouvoit croire n'avoir point été inspirées ; qu'en conséquence ils n'ont point fait difficulté de s'en écarter en divers points , même d'en ôter , d'y ajouter , de l'expliquer , de l'interpréter , de l'accommoder à leurs vûes & à leurs idées selon le dessein qu'ils se propofoient ; qu'ils se sont donné cette liberté sur-tout en ce qui regarde le détail des événemens ; & que l'Eglise elle-même ne trouve pas mauvais , n'empêche point que nous nous éloignons de ce qu'elle nous apprend au sujet du systême du Monde. Mais si l'on peut penser, que dans ces deux articles elle n'est point la regle de ce que nous devons croire ; s'il est permis d'imaginer , que les Ecrivains Sacrés n'aient point été inspirés à cet égard , qu'ils aient pû se tromper, ou accommoder leur style & leurs expressions à la maniere de penser du Peuple pour lequel ils écrivoient ; s'il est vrai de dire, que l'esprit de Dieu qui les animoit, qui les éclairoit , qui les guidait , vouloit

faire des hommes de parfaits adorateurs , & qu'il ne s'étoit nullement proposé d'en faire des Historiens exacts , ou des Physiciens habiles ; si , dis-je , il est permis de penser de la sorte , seroit-il défendu de croire , qu'il n'a pas non plus eu en vûe de faire de nous de grands Chronologistes ; & que les Auteurs Sacrés n'ayant pas toujours été , ou n'ayant pas toujours crû devoir être fort exacts dans la Physique & dans l'Histoire , ils ne l'ont peut-être pas été davantage dans la date des différentes époques & dans le calcul des années du Monde ? Je laisse à de plus sçavans que moi le soin d'en décider ; j'ai déjà averti , qu'il ne m'appartenoit point de prononcer sur une matiere aussi délicate. Du reste je crois que l'on conviendra sans peine avec moi , que de tout ce qu'on vient de lire il résulte évidemment , qu'il n'est pas encore bien décidé que pour fixer la durée du Monde , la Chronologie de l'Ecriture soit l'unique règle que nous devions suivre.

§. III.

*Si l'Ecriture est un guide sûr, fidele & suffisant
pour fixer la Chronologie.*

ELLE ne peut l'être, si comme je viens de le montrer, il n'est pas bien sûr qu'il ne nous soit pas permis de nous en écarter dans la recherche des vérités Chronologiques. Mais sur ce principe on ne manquera pas de demander comment donc il s'est pû faire que les Peres, les Ecrivains Ecclésiastiques, & après eux nos Chronologistes se soient tous accordés à la suivre, comme le guide le plus assuré que nous eussions pour fixer la Chronologie? On peut en apporter deux raisons assez plausibles. La première se tire du respect que l'on a toujours eu, & que l'on ne doit jamais cesser d'avoir pour les Livres Sacrés. Les pre-

miers Chrétiens , comme nous l'avons dit , en recevant des Juifs les Ecritures qui prouvoient la venue du Messie , la Divinité de Jesus - Christ & la vérité de la Religion , adopterent en même tems toutes leurs idées sur la maniere de compter les années du Monde , & sur l'époque de son commencement. Leur extrême vénération pour les Livres Saints ne leur permit pas d'examiner , si cette maniere de compter étoit juste , & si on pouvoit la prendre pour regle sans craindre de s'égarer. Les Juifs superstitieux revendiquoient jusqu'aux minuties , jusqu'aux accens de l'Ecriture : les premiers Chrétiens les imiterent , & par un zèle outré se firent un scrupule de s'écarter le moins du monde d'un calcul qu'ils regardoient comme sacré. Cela est si vrai , que comme les Juifs suivoient alors la Chronologie des Septante , c'est aussi la seule que les Peres ayent employée , & qui ait été reçue dans les premiers siècles de l'Eglise ;

& delà vient, comme on l'a vû (a), que les premiers Chrétiens judaïsans se tromperent si lourdement sur l'époque de la fin du Monde, qu'ils s'imaginèrent être fort proche.

Mais on peut dire qu'une des plus fortes raisons qui les engagerent à adopter la Chronologie de l'Ecriture, fut le chimérique & le fabuleux qu'ils crurent remarquer dans celle de tous les autres Peuples. Les Histoires anciennes qu'ils avoient entre les mains, ou ne leur apprenoient rien sur la durée de cet Univers, ou faisoient remonter son origine jusqu'à des tems si reculés, qu'à force d'en exagérer l'Antiquité, elle cessoit d'être vraisemblable. Les Annales des Egyptiens & des Chaldéens ne leur offroient que des trente mille, des cent mille, des quatre cens mille ans: ces calculs outrés les effrayoient; & ils leur sembloient si dispro-

(a) Voyez le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, Chap. 3. pag. 81. & suiv.

portionnés avec celui des Livres Saints ; qu'il leur paroïssoit impossible de les concilier. Avoient-ils tort de penser ainsi ? Que l'on en juge par les travaux de nos plus fameux Chronologistes , qui ayant entrepris cette conciliation , peuvent à peine en venir à bout à force d'étymologies outrées & assez souvent visiblement fausses , & de suppositions purement arbitraires & toutes gratuites (a). Les premiers Peres moins habiles peut-être, mais certainement plus sages en cela que quelques-uns de nos Modernes , désespérant de réussir dans un projet si difficile , en étoient d'autant plus portés à rejeter ces Chronologies imaginaires , qui ne leur présentoient d'ailleurs aucune liaison , aucune suite , & à s'attacher à celle de l'Ecriture. Celle-ci plus sensée & plus raisonnable dans le nombre des années

(a) Voyez entr'autres sur ce sujet l'Ouvrage de M. Fourmont intitulé : *Réflexions sur l'Origine , l'Histoire & la Succession des Anciens Peuples , &c.*

qu'elle semble attribuer à la durée du Monde , leur paroissoit par cet endroit avoir , ou plus de vérité , ou du moins plus de vraisemblance : ils la trouvoient outre cela plus liée , plus suivie pour la succession des faits & l'ordre des événemens. Ils crurent enfin qu'elle leur suffisoit , pour fixer les grandes , les principales époques. Eurent-ils raison de le penser ? Je hazarderai encore ici sur ce sujet deux ou trois réflexions , qui termineront tout ce que j'ai à dire sur la Chronologie de l'Ecriture.

Les Peres des quatre premiers siècles avoient un avantage bien marqué sur nos Chronologistes modernes. Comme la Version des Septante étoit alors la seule , ou à peu près la seule qui fût reçue dans l'Eglise , on n'avoit point aussi pour l'Ecriture d'autre Chronologie que la leur. Tous les Peres la suivoient ; & comme ils partoient tous du même principe , ils pouvoient espérer de s'accorder.

Il n'en est pas de même de nos Chronologistes modernes. Ils se trouvent partagés entre trois textes, l'Hébreu, le Samaritain & les Septante; & le différent calcul de ces trois textes cause entr'eux des différences, non d'un an, ou même d'un siècle, mais souvent d'un ou de plusieurs milliers d'années. Il s'agit de sçavoir quel est le texte que l'on doit suivre: ils se battent là-dessus, sans qu'aucune autorité se mette en peine de les accorder; & il faut convenir qu'il n'est pas aisé de le faire. Le texte Hébreu de la Massore abrége trop les tems; il ne compte qu'environ 4000 ans depuis Adam jusqu'à Jesus-Christ: mais c'est le texte original; & par cet endroit quelques Hébraïsans s'y tiennent *mordicus*, & ne céderoient pas à l'évidence même. L'Hébreu Samaritain donne plus d'étendue à la durée du monde; mais il est moins correct, dit-on, que l'Hébreu de la Massore. Cependant il ne laisse pas d'avoir ses partisans;

& le Pere Morin de l'Oratoire entr'autres a fait tous ses efforts pour détruire celui-ci, & pour élever sur ses ruines l'autorité du texte Samaritain. Enfin la Version des Septante, qui fait remonter l'origine du Monde jusqu'à 6000 ans ou environ avant Jesus-Christ, outre son antiquité, outre le privilège qu'elle a d'avoir été suivie pour la Chronologie par tous les anciens Peres, compte encore parmi nos Modernes un très-grand nombre de Sectateurs, & entr'eux plusieurs noms illustres, tels que Genebrard, Vossius, le Pere Pezron, &c. Pour ne point fatiguer le Lecteur, par des discussions Chronologiques, je vais lui représenter ici en abrégé la différence des trois calculs par rapport à la vie des anciens Patriarches, qui ont vécu depuis Adam jusqu'au Déluge.

ANNEES DES PATRIARCHES,

Depuis Adam jusqu'au Déluge.

Selon le Texte Hébreu,	1656. ans.	
Selon le Texte Samaritain,	1307.	
Selon les Septante	Dans Eusebe,	2242.
	Dans Jofephe,	2256.
	Dans Jule-Africain,	2262.
	S. Epiphane,	
	Le Pere Petau,	

On voit par cette Table abrégée, que dans ces trois calculs, qui regardent seulement les tems qui ont précédé le Déluge, le Texte Samaritain abrege les années du monde de trois cens quarante-neuf ans, & que la Version des Septante les allonge au contraire de près de six cens ans, ou, si l'on veut, de cinq cens quatre-vingt-six années. Ces différences, comme on voit, ne sont pas petites. Six cens ans avant le Déluge,

& quatorze ou quinze cens ans après de plus ou de moins, font sans doute un arrangement bien différent dans l'ordre des faits, dans la succession des événemens, & dans la date des principales époques de l'Histoire ancienne; & pour nous en tenir à la question dont il s'agit ici, on avouera que deux mille ans de plus ou de moins font un objet dans l'antiquité du Monde. Dans ces différences de calculs si marquées, quel parti prendre? Les uns suivent opiniâtrément le Texte Hébreu; d'autres tiennent pour le Texte Samaritain, & plusieurs se déclarent pour la Version des Septante. Pourquoi? parce qu'il leur plaît: disons mieux; parce que l'un ou l'autre de ces calculs convient & s'accommode mieux à leurs desseins, à leurs vûes, à leurs idées, & souvent à leurs préjugés. Le Texte Hébreu a pour les uns son *originalité*; pour les autres les Septante ont leur droit acquis par l'usage constant qu'en ont fait Jésus-Christ, les Apôtres & tous les

Peres des premiers siècles. Dans ces perplexités, quelle autorité nous décidera ? Aucune : le seul Tribunal infallible établi par Jésus-Christ pour fixer nos doutes, garde un profond silence sur ces matières ; d'où il résulte, qu'en supposant même dans la Chronologie de l'Ecriture toute l'autorité de la parole de Dieu, elle n'est pas suffisante pour mettre fin à nos incertitudes, & pour nous guider dans la recherche des vérités chronologiques.

Que seroit-ce, si entrant dans un examen plus détaillé de la Chronologie sacrée, j'entreprendois de faire voir, qu'indépendamment de la différence des Textes, on n'y trouve en effet aucune liaison, aucune suite, & que nos Chronologistes sont obligés d'y suppléer par des calculs & des suppositions purement arbitraires. De-là leurs variations & leurs différences infinies, chacun d'eux cherchant à racourcir ou à allonger les tems, selon qu'il convient à son dessein &

à son système. Veut-on en voir un exemple bien marqué? qu'on jette les yeux sur les deux Tables qui suivent: elles représentent en abrégé les calculs de deux de nos plus fameux Chronologistes, le Chevalier Marsham & le Pere Pezron, par rapport aux années écoulées depuis le Déluge jusqu'au retour de la captivité de Babylone.

Selon Marsham.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham,	426 ans.
De la Vocation d'Abraham à la sortie d'Egypte,	430 ans.
De l'Exode à la fondation du Temple,	480 ans.
La durée du Temple,	400 ans.
La Captivité,	70 ans.
<hr/>	
Total	1806 ans.

Selon le Pere Pezron.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham ,	1257 ans.
De la Vocation d'Abraham à la sortie d'Egypte ,	430 ans.
De la sortie d'Egypte à la fondation du Temple ,	873 ans.
De la fondation du Temple à sa destruction ,	470. a. 6. m. 10. j. 1. min.
La Captivité ,	70 ans.

Total 3100. a. 6. m. 10. j. 1. min.

En voyant cette dernière Table, qui ne riroit de la scrupuleuse exactitude du Pere Pezron, qui porte la précision non pas jusqu'aux mois & aux jours seulement, mais même jusqu'à une minute? Mais tout exact qu'il est ou qu'il veut paroître, il résulte toujours de ces deux calculs, que comme Masrham ne se donne aucun espace, lui au

contraire en prend un qui tient de l'immensité , puisque du seul Déluge jusqu'à la fin de la Captivité , il met presque le double de ce que compte son Confrere. De-là il est naturel de conclure que l'un des deux s'est trompé ; & peut-être concluroit-on à bien plus juste titre , qu'ils se sont trompés l'un & l'autre. Du reste il est inutile de demander qui des deux a suivi la Chronologie de l'Ecriture : ni l'un ni l'autre n'ont prétendu s'en écarter ; tous deux ont fait profession de s'y conformer : bien entendu qu'ils se sont cru permis de l'accommoder à leurs systèmes.

Je pourrois citer cent exemples pareils , tous également propres à prouver , & l'abus que font nos Auteurs de la Chronologie de l'Ecriture , qu'ils tournent & façonnent à leur gré , & l'inutilité , l'insuffisance de cette même Chronologie , pour fixer les années du Monde. J'ennuierois le Lecteur , si j'entreprendois d'entrer dans ces détails ; mais je

ne puis passer ici sous silence ce qui regarde le tems des Juges. L'Écriture dit expressément (a) que Dieu a donné des Juges aux Israélites pendant quatre cens cinquante ans; & pour remplir ce nombre d'années, il est incroyable combien nos Chronologistes ont fait d'efforts, combien ce seul endroit a mis leur esprit à la torture. Les uns retrécissent absolument le tems des Juges : les autres ne comptent la sortie d'Egypte qu'à la quatorzième année du Désert. Quelques-uns dans ces quatre cens cinquante ans comprennent Josué : plusieurs au contraire ne commencent à compter les années des Juges que d'Othoniel. Il y en a même, qui au lieu de quatre cens cinquante ans, voudroient qu'on ne lût que trois cens cinquante. Tous allongent ou raccourcissent à leur fantaisie le tems des Anarchies & des Servitudes. Ils ont pris l'Écriture en tout sens, & avec ce-

(a) *Reg. lib. 1. & Act. Apost. cap. 13.*

la, les plus sinceres sont obligés d'avouer (a) que l'on est encore dans les mêmes perplexités, & que jusqu'ici on a plutôt vû, que résolu les difficultés du Livre des Juges, de celui des Rois & des Actes des Apôtres.

Je finis par cette réflexion, qui me paroît assez sensible. Que la division & les variations des Chronologistes soient infinies par rapport à la durée ou au nombre des années du Monde, c'est une vérité dont on ne sçau- roit douter, pour peu que l'on ait lû, & qui d'ailleurs a été démontrée par le Pere Tournemine, Jésuite, dans l'énumération qu'il en a faite à la fin du Ménochius. Cependant quelque diversité qui regne entre eux, tous font profession de suivre la Chronologie de l'Ecriture, & de s'y conformer. D'où je conclus, (& j'espère que tout homme sensé tirera la même conclusion avec moi) que puisque l'Ecriture ne suffit pas

(a) Voyez M. Fourmont, *ubi sup.* Tom. II. liv. 3. chap. 10.

pour les mettre d'accord entr'eux, elle n'est pas un guide sûr, fidele & suffisant, pour régler & fixer la Chronologie.

C O N C L U S I O N.

Inutilité de la Chronologie pour fixer les années du Monde.

Si l'on pouvoit encore en douter, il suffira pour s'en convaincre de se rappeler ce qui vient d'être dit des variations étranges des Chronologistes, & de leurs dissensions éternelles. Un d'entr'eux en convient de bonne-foi (a); & de son aveu, ni Scaliger, ni Petau, ni Ussérius, ni Marsham, ni Cumberland, ni Pezron, ni Périzonius, ni aucun de ceux de nos Auteurs qui se sont rendus célèbres en ce genre, n'ont encore pû s'accorder sur la vérité d'aucune Epoque. Or s'ils ne sçauroient convenir entr'eux de la

(a) M. Fourmont, *ubi sup.* Voyez sa Préface, pag. vj. & suiv.

date des Epoques particulieres, comment leur fera-t'il possible de remonter jusqu'à la grande Epoque, jusqu'à l'Epoque générale, qui est l'origine du Monde?

M. Fourmont attribue cette division des Chronologistes à ce que chacun d'entr'eux s'étant fait un plan & un arrangement particulier d'âges, de regnes, d'années de regne, & ne voulant pas en sortir, de toute nécessité il n'a dû s'accorder avec les autres qu'en très-peu d'articles. Dans cette disposition, comme pour fixer, dit-il, l'Epoque des faits, bon gré malgré, il faut que le Chronologiste prenne parti: bon gré malgré aussi, attaché à un sentiment & obligé d'en rechercher toutes les raisons, il s'y livre insensiblement, & choisit très-souvent presque par machine le sentiment qui tend le plus, & qui convient le mieux à ses vûes particulieres.

Cette raison est sans doute de quelque poids: il est vraisemblable qu'elle influe

beaucoup dans les différences & les variations de notre Chronologie. Mais la source du mal vient certainement de plus loin ; & l'on ne doit point en rechercher la cause ailleurs , qu'en ce que nos Chronologistes n'ont aucun point fixe d'où ils puissent partir sûrement , aucun principe certain qu'ils puissent suivre. Tous, à la vérité, regardent la Chronologie de l'Ecriture comme le flambeau qui doit les guider & la regle qu'ils doivent suivre ; tous font profession de s'y conformer. Mais outre que j'ai fait voir qu'il n'étoit pas encore bien décidé , que sans manquer au respect qui est dû aux Livres saints , il ne soit peut-être pas permis de s'écarter de leur manière de compter ; le peu que j'ai dit des secours qu'ils pouvoient nous fournir pour la Chronologie , du peu de suite & de liaison que l'on remarque dans celle qu'ils nous offrent , & de la différence des Textes , cela joint aux variations perpétuelles de ces mêmes Ecrivains , dont chacun protestant qu'il

veut s'y conformer, se donne en même tems la liberté d'y suppléer, de l'altérer ou de l'interpréter à sa fantaisie: toutes ces raisons, dis-je, sont plus que suffisantes pour convaincre toute personne sage, que cette regle qu'on nous propose est une regle très-défectueuse, & que c'est un guide mal sûr & absolument insuffisant pour fixer notre Chronologie.

Destitués de ce secours, à quoi donc pourrons-nous nous attacher? Sera-ce aux Olympiades & aux Marbres d'Arondel? Mais outre qu'ils ne remontent pas assez haut, ces derniers ont beaucoup perdu de leur crédit parmi les Sçavans; & l'on dispute encore aujourd'hui de quel point il faut partir pour commencer à compter les Olympiades. Croirons-nous trouver plus de secours dans l'antiquité chimérique des Chaldéens, & entrerons-nous dans le cahos ténébreux des Rois Assyriens & Babyloniens, dont le synchronisme, de l'aveu de nos plus habiles

Chronologistes, est encore pour nous une énigme ? Ou bien aurons-nous recours aux Dynasties Egyptiennes, ou absolument fauleuses, ou si imparfaites, si mutilées, si dérangées, si confuses en un mot & si obscures, qu'aucun de nos Auteurs, si l'on en excepte M. Fourmont, qui n'a été suivi de personne, n'a osé se flatter d'être sorti avec honneur de leur labyrinthe ? Nous en rapporterons-nous enfin aux Annales Chinoises, qui, de l'aveu des Chinois mêmes, ne contiennent pour les premiers tems, ni moins d'obscurités, ni moins de fables ? Non ; & il est généralement décidé, que l'Histoire profane ne sçauroit nous fournir ce point fixe que nous cherchons, pour remonter jusqu'à l'origine du Monde.

Mais l'eût-on trouvé ce point fixe, en seroit-on plus avancé ? Je ne sçais ; & je doute si avant toute chose il ne seroit point nécessaire de résoudre une difficulté que tout le monde sçait, mais à laquelle on ne fait

peut-être pas toute l'attention qu'elle mérite. C'est qu'originellement les différens Peuples ont compté les tems fort différemment, & que l'année n'a pas toujours été de douze mois chez toutes les Nations de la Terre. Les uns ne la composoient que d'un mois, comme les Egyptiens; les autres de trois, comme les Arcadiens; les autres de six, comme les Acarnaniens; & ce ne fut qu'en différens tems que les uns & les autres commencerent à la composer de douze. Toute l'Antiquité rend témoignage à cette vérité; & Pline nous apprend (a) que c'est pour cette raison que dans les Histoires anciennes nous trouvons des vies si longues. Or de-là ne résulte-t'il pas que pour fixer

(a) *Annum alii æstate unum terminabant, & alterum hyeme; alii quadripartitis temporibus, sicut Arcades, quorum anni trimestres fuere: quidam Lunæ senio, ut Ægyptii. Itaque apud eos aliqui & singula millia annorum vixisse produntur. Plin. Hist. lib. 7. cap. 49. Voyez aussi Diodor. lib. 1. Solin. cap. 1. Macrobian. Saturn. lib. 1. cap. 12. Augustin. de Civ. Dei, lib. 15. cap. 12. &c.*

la Chronologie des différens Peuples , il faudroit commencer par déterminer de quelle maniere chaque Nation a d'abord compté ses années , & fixer ensuite le tems auquel elle a commencé à compter par années solaires? Sans cela pourra-t'on se flatter jamais d'avoir une Chronologie sûre & exacte? Mais qui osera entreprendre de débrouiller ce cahos? Quel nouveau Thésée pourra se flatter de ne pas s'égarer dans les détours inexplicables de ce labyrinthe? Concluons donc que tous les travaux des Chronologiftes , toutes les recherches qu'ils ont faites jusqu'ici , sont fort inutiles pour fixer les années du Monde , & que les lumieres de la Chronologie ne suffisent pas , pour nous faire remonter jusqu'à son origine.

F I N.

